

Resolutioñi dubioꝝ circa celebratioñe mĩ-
larum occurrentiũ. per venerabile patrẽ dñz
BENEDICTUM DEPA doctozem. Theologum
parisiensem. ordinis Cartusienſis. ex sacroz
SOCIETE canonum probatoꝝqz doctozum senten-
HISTORIQUE et collectum.

DON.
Nº 35, 213

ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TARIFS POUR 1999

(recouvrables à partir du 1^{er} janvier)

Cotisation (sans envoi du bulletin)	90 F
Pour un couple, ajouter une cotisation	90 F
Droit de diplôme.....	50 F
Abonnement (facultatif) pour les membres titulaires.....	150 F
Abonnement pour les particuliers non membres	270 F
Abonnement pour les collectivités	270 F
Prix du bulletin au numéro (fascicule ordinaire)	70 F
Prix du bulletin au numéro (fascicule exceptionnel) selon le cas.	

Il est possible de régler sa cotisation 1999, par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W, ou par chèque bancaire adressé au siège de la compagnie.

Les personnes de moins de vingt-cinq ans désireuses de recevoir le Bulletin sont invitées à le demander à la S.H.A.P.. Ce service est assuré gratuitement.

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 543, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication. Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation écrite du directeur de la publication, laquelle a fait l'objet d'un dépôt légal.

La S.H.A.P. est reconnue d'utilité publique. A ce titre, elle est autorisée à recevoir dons et legs.

Résolutionü dubioꝝ circa celebratione milt
 larum occurrentiü. per venerabile patre dñz
 BENEDICTINUS DE DOCTOREM. Theologum
 SOCIÉTÉ parisiensem. ordinis Cartusienſis. ex sacroz
 canonum probatorumq; doctorum senten:
 HISTORIQUE ET electum.

DON
 27 55 913

ARCHÉOLOGIQUE DU
 PÉRIGORD



SOMMAIRE DE LA 4^e LIVRAISON 1998

● Cinq siècles d'imprimerie en Périgord.....	555
● Compte rendu de la séance du 7 octobre 1998	558
du 4 novembre 1998	566
● 1498, Périgueux entre dans la galaxie Gutenberg (Michel Combet) ...	573
● Les antiphonaires de Saint-Pierre de Chignac (Pierre Pommarède) ...	577
● Un nouvel antiphonaire de Vauclaire (Pierre Pommarède).....	579
● Du livre au lire : une approche de la lecture en Périgord à la fin de l'Ancien Régime (Michel Combet)	581
● <i>La scierie et la pratique du plain-chant</i> , un livre de dom Pierre Benoit Chapelle de Jumilhac (Pierre Ortéga)	599
● Des affiches aux imprimeurs (Jeannine Rousset)	605
● La bibliothèque d'un évêque de Périgueux au XVIII ^e siècle (Louis Grillon)	609
● Un album inconnu de Jules de Verneilh (Dominique Audreier)	617
● Sur quelques titres pour aborder le XIX ^e siècle (Jacques Lagrange) ...	619
● Les mésaventures du spéléologue Edouard-Alfred Martel dans la préhistoire en Périgord (Brigitte et Gilles Delluc).....	627
● Le bienheureux Armand Chapt de Rastignac (1727-1792) (Suzanne Gendry (+)).....	657
● Jules Lapouge, soldat de 14 (Hervé Lapouge)	663
● Promenade aux portes de la Double (Pierre Pommarède et Sophie Bridoux).....	667
● Périgueux et ses congrès (Marie-Pierre Mazeau-Thomas).....	671
● Vient de paraître : <i>Robert Lacoste (1898-1989). Du Périgord et de l'Algérie</i> de Jacques Lagrange (Jean-Marie Leclercq).....	675
● Notes de lecture : Joy Law : Saint-Lulien-de-Lampon en Périgord ; Jean Eloi : Léon Sireyjol (1861-1942), porte-parole des Républicains de Dordogne (Marie-Pierre Mazeau-Thomas) ; Jean Daniel Nessmann : De la Résistance au martyre - 1940-1944 - Victor Nessmann (Guy Penaud).....	679
● Les petites nouvelles (Brigitte Delluc)	682

Le présent bulletin a été tiré à 1 600 exemplaires.

Cette livraison a été conçue et réalisée par Jacques Lagrange
et Jeannine Rousset, avec la collaboration de la commission de lecture.

Ont également participé à ce numéro :

G. et B. Delluc, H. Lapouge, P. Pommarède.

Photo de couverture : frontispice de l'ouvrage de Jean Heynlin dit de La Pierre, *Resolutorium dubiorum
circa celebrationem missarum...*, imprimé à Périgueux en 1498 par Jehan Carant.
(Cliché Bibliothèque nationale de France, Paris).

*Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui
les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du
Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique
du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.
Il n'est pas nécessaire, pour être publiés, que les travaux aient fait l'objet d'une présentation
en séance publique par leur auteur. On est prié d'adresser les textes (et disquette si
possible) à :*

M. le directeur de la publication

Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 PERIGUEUX

*Les manuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés
dans une prochaine livraison. Sauf demande expresse, il n'est pas fait retour aux auteurs
des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra
les consulter.*

*Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme
de cinquante exemplaires tirés à la suite.*

Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.

Cinq siècles d'imprimerie en Périgord

Seulement vingt-huit ans après l'introduction de l'imprimerie en France, en 1498, sortait des presses du typographe Jehan Carant, un traité théologique de Jean Heynlin, dit de La Pierre, recteur de l'Université de Paris. Grâce à ce maître imprimeur installé à Périgueux, cette ville peut se targuer d'appartenir à la courte liste des régions françaises pourvues d'un atelier de Gutenberg, et cela avant la fin du XV^e siècle. Activité florissante d'ailleurs, puisque Cahors ou Agen eurent recours à nos imprimeurs dès l'origine. Au pays de Fénelon, Montaigne ou La Boétie, c'est un véritable honneur de célébrer le cinquième centenaire de l'imprimerie.

Déjà, il y a un siècle, en 1898, notre Société avait souhaité la commémoration de cet événement, sur l'initiative d'Albert Dujarric-Descombes, alors vice-président. Faute d'ouvrages en nombre suffisant, on ne put organiser une exposition, comme ce fût le cas à Limoges en 1895 ; l'initiateur suggéra néanmoins de se réunir autour d'un banquet, afin de fêter dignement ce fait d'histoire.

Voyons comment se déroula cette journée.

Lors de la séance du 7 juillet 1898, est communiquée la date de cette manifestation, fixée au mercredi 19 octobre, et à laquelle seront conviés les imprimeurs de la ville de Périgueux. On propose qu'un compte rendu de cette réception soit publié (consultable dans notre bibliothèque). Une commission est ensuite nommée afin d'assurer l'organisation. Les membres choisis sont Anatole de Roumejoux, président de la Société, Albert Dujarric-Descombes,

vice-président, Charles Durand, secrétaire-adjoint, et Charles Aublant, ce dernier chargé de recueillir les inscriptions.

Les imprimeurs, prévenus, décident de célébrer également les débuts de leur industrie en Périgord, et organisent à leur tour un banquet prévu le 18 octobre au grand hôtel du Commerce à Périgueux, auquel sont conviés les membres du bureau de notre Société, et les employés des imprimeries périgourdines.

Ce jour-là, le président de notre Société, Anatole de Roumejoux, dans son discours, énonce quelques-uns des "incalculables bienfaits du Livre", mais déplore "la licence qui peut les rendre dangereux pour la morale et les grands principes d'autorité humaine et divine sans lesquels les individus et les peuples ne peuvent bien vivre". Dans cette période de déchristianisation de plus en plus poussée, les notables conservateurs, tel A. de Roumejoux, craignaient certainement un total relâchement des mœurs, accéléré par la diffusion massive d'ouvrages "subversifs" et peu conformes à leurs idéaux religieux (on le trouve en 1884 parmi la liste des abonnés au *Courrier de la Dordogne*, journal de tendance monarchiste). Ainsi, en 1902, lors des obsèques de Roumejoux, F. Villepelet rappela "qu'il avait des sentiments religieux très fermes qu'il ne craignait point de manifester au besoin". Nous voici replongés dans une époque où Eglise et Etat n'étaient pas encore séparés et où Baudelaire était condamné par la justice pour immoralité.

Ce 19 octobre donc, après un court discours de Roumejoux, Dujarric-Descombes prend la parole. Après un historique de l'imprimerie et des imprimeurs en Périgord, il fait l'éloge de cette activité, qui "a mis l'instruction à la portée de tous" et, peut-être en réponse au président, il affirme que "si, contrairement à sa mission, elle a pu [...] causer du mal, c'est moins à elle qu'il faut l'imputer qu'à la malignité des hommes".

Le président, durant la séance du 3 novembre 1898, exprima sa pleine satisfaction et estima que cette fête avait été très réussie, "pleine de gaîté, de cordialité". L'assemblée vota d'ailleurs des remerciements aux organisateurs.

Il n'est pas étonnant que Dujarric-Descombes soit à l'origine de cette commémoration. En effet, cet érudit, particulièrement intéressé par le sujet, a notamment fait, en 1897, une étude sur les livres en Périgord avant l'introduction de l'imprimerie, un article concernant Jean Texier (imprimeur périgourdin du XVI^e siècle), ou encore, en 1902, un article intitulé "Le premier livre imprimé en Périgord". Ces textes ont d'ailleurs été publiés dans notre *Bulletin*.

L'accueil de cette proposition par le président d'alors a certainement été très positif, lui-même ayant également travaillé sur le sujet et publié en 1882 un *Essai de bibliographie périgourdine*, complété en 1897, par la *Bibliographie générale du Périgord*, rédigé en collaboration avec Philippe de Bosredon et Ferdinand Villepelet.

Cependant, malgré un intérêt certain pour le sujet, la Société s'est apparemment contentée de ces agapes pour rappeler ce quatrième centenaire. Quant au *Bulletin* de 1898, il ne comporte que trois courts articles sur la famille Dalvy, imprimeurs à Périgueux au XVII^e siècle.

La rédaction

COMPTES RENDUS DES REUNIONS MENSUELLES

SEANCE DU MERCREDI 7 OCTOBRE 1998

Président : le père Pommarède, président

Présents : 95 - Excusés : 12

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté, avec une remarque de M. Jean-Pierre Bitard concernant le christ sculpté inclus dans la maçonnerie d'une maison à Châtres présenté par M. René Larivière (il s'agit d'un remploi de l'ancienne abbaye, voir l'article de E. Comte sur l'abbaye de Châtres paru dans *B.S.H.A.P.*, 1903, p. 69-78), une précision de Mme Jeannine Rousset au sujet des antiphonaires de Vauclaire conservés à Saint-Pierre-de-Chignac (ils sont réalisés sur papier vergé) et un commentaire de M. Jean Grellety sur le capitaine Malafaye (c'est son frère qui participa à la campagne d'Italie).

FELICITATIONS

- M. Xavier Darcos, élu sénateur de la Dordogne.
- Mme Danielle Mouillac, nommée chevalier des Palmes académiques.
- M. Lachaise, élu secrétaire de la Fédération historique du Sud-Ouest.

NECROLOGIE

Jean Raynaud de Lage

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Dons

- Fournioux B., "A propos de projets de reconstruction du pont de Montignac (Dordogne), au XVII^e siècle", tiré à part de *A.D.R.A.H.P.*, t. 12, 1997.

- Gibert L.-F., "Costeraste, la Fontade et Coupiac aux archives de la Dordogne", tiré à part du *Bulletin de la Société des Etudes du Lot*, CXIX, 1^{er} fasc., 1998.
- Gibert L.-F., "Le vin de Domme", tiré à part du *Bulletin de la Société d'art et d'histoire de Sarlat et du Périgord Noir*, n° 71, 1997 et n° 72, 1998.
- *Congrès archéologique de France*, 152^e session, Côte d'Or 1994, Société française d'archéologie, 1997.
- "Découvertes d'un Québécois sur l'homme de Néandertal" par André Pratte, article paru dans *La Presse Montréal*, 18 juin 1998.
- Bouet père R., *Jean Sourzac, curé de Salignac. Déporté et mort en Guyane le 14 août 1798*, Delta concept, Varaignes, 1998.
- Rateau M., *Dictionnaire des officiers et sous-officiers du Périgord au XVII^e et au XVIII^e siècles et index*.
- *Encyclopédie du protestantisme*, Cerf / Labor et Fides, 1995.
- Baron (Michel), *John-Bost, la cité utopique, La cause*, 1998.
- Crouzet (Denis), *Les Guerriers de Dieu, La violence au temps des troubles de religion, vers 1525-vers 1610*, tomes I et II, Champ Vallon, 1990.

Manuscrits déposés à la bibliothèque

- Berthier M., notes de lecture des quatre ouvrages suivants :
 - . Vircondelet (Alain), *Charles de Foucauld*, éd. du Rocher, Monaco, 1997.
 - . Chevé (Joëlle), *La Noblesse du Périgord*, librairie académique Perrin, 1998.
 - . Le Nail (François), *Rastignac*, éd. Pilote 24, Périgueux, 1998.
 - . Dom Xavier Perrin, *Dom Marcel Blazy. Le père abbé ami du roi*, éd. P. Téquy, Paris, 1998.

Acquisitions du mois de juillet 1998 (liste établie par B. Fournioux)

- Yves Lavalade, *Dictionnaire français-occitan, Limousin, Marche, Périgord*, Presses Universitaires de Limoges, 1997.
- Yves-Marie Bercé, *Histoire des Croquants*, Editions du Seuil, 1986.
- Yves-Marie Bercé, *Croquants et nus-pieds*, Folio Histoire, 1991.
- Yves-Marie Bercé, *Fête et révolte, Des mentalités populaires du XVI^e au XVIII^e siècle*, Hachette, 1994
- Raymond Oursel, *Pèlerins du Moyen Age*, Fayard, 1995.
- Pierre Charbonnier, *Une autre France, la seigneurie rurale du XIV^e au XVI^e siècle*, Institut d'études du Massif Central, Université de Clermont-Ferrand II, tomes I et II.
- Denis Vialou, *L'Art des grottes*, Editions Scala, 1998.
- Alain Roussot, *Petit glossaire de l'art préhistorique au paléolithique*, Editions Confluences 1998.

Acquisitions du mois d'août 1998 (liste établie par B. Fournioux)

- Werner (Karl-Ferdinand), *Naissance de la noblesse*, Fayard, 1998.
- Prade (Marcel), *Histoire du chemin Boisne. La route romaine Périgueux-Saintes à travers les âges*, La Péruse, 1998.

REVUE DE PRESSE (avec la collaboration de Sophie Bridoux)

- *Sites et Monuments*, n° 158, 1997, avec des notes sur les travaux en cours ou en projet dans le département de la Dordogne, en particulier sur le cimetière mérovingien découvert à Archignac et sur l'explosion qui a endommagé en 1993 le château de Sirey.

- *Chroniques Nontronnaises*, n° 14, 1998, avec des articles sur "le drame de Montcigoux" par J. Bardoulat, "Prisonniers de guerre et déserteurs en Nontronnais sous la Révolution" par Dr M. Duverger, "l'octroi à Nontron au cours du XIX^e siècle" par O. Plazer, "l'hospice de Nontron : les enfants trouvés" par I. Massevy.

- *Le Périgord Hebdo* : 4 septembre 1998, articles sur les fouilles de Petit-Bersac et sur Brantôme (J.-L. Galet) ; 18 septembre 1998, article sur les châteaux de Bruzac et de Bourdeilles, "Au pays des châteaux doubles" (J.-L. Galet).

- *Périgord, mon pays*, 3^e tr. 1998, n° 774, avec un article sur "Les falèncs à Thiviers".

- *Cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 52, septembre 1998, avec un article sur "le château de Romain" par H. Lapouge.

- *Bulletin de la Société d'art et d'histoire de Sarlat et du Périgord Noir*, n° 74, 1998, avec des articles sur "La banlieue de Sarlat", "Le prieuré de Cénac" (L.-F. Gibert), "La cathédrale Saint-Sacerdos à Sarlat" (M. Bénéjean), "Le rôle social du mariage. L'exemple de Sarlat" (O. Delheil), "L'école à Siorac aux XVII^e et XVIII^e siècles" (M. Escat).

- *Courrier français* : 28 août 98, "Le centenaire du chemin de fer" ; 18 septembre 1998, article sur Belvès "Les 900 ans du castrum" ; 2 octobre 1998, article sur le colloque "Château et guerre", article sur le congrès des Bibliophiles de Guyenne du 3 octobre ; 25 septembre 1998, article sur la cathédrale St-Front (journées du Patrimoine).

Nous n'avons pas relevé d'informations concernant l'histoire ou l'archéologie du Périgord dans les publications suivantes : *Périgord Hebdo*, 11 septembre 1998, 25 septembre 1998, 2 octobre 1998 ; *Courrier français*, 11 septembre 1998 ; *Bull. de la Soc. de Borda*, 123^e année, n° 449, 1998 ; *Revue d'histoire du théâtre*, 2^e tr. 1998 ; *Bull. de la DIANA*, LVII, n° 3, 1998 ; *Bull. scientifique de la Soc. d'études historiques de Nouvelle-Calédonie*, 4^e tr. 1998, n° 117 ; *Pastel, Musiques et danses traditionnelles en Midi-Pyrénées*, octobre-décembre 1998, n°38 ; *Bull. de la Soc. historique et scientifique des Deux-Sèvres*, V, 2^e semestre 1998 ; *Les cahiers du Bazadais*, n° 121, 2^e tr. 1998 ; *Académie des inscriptions et belles-lettres*, avril-juin 1997 ; *Eglise en Périgord*, n° 15, 12 septembre 1998, n° 16, 26 septembre 1998 ; *Bull. de la Soc. archéologique d'Ille-et-Vilaine*, 1998 ; Deux cahiers errata de la *Société archéologique d'Ille-et-Vilaine* ; *Quercy-Recherche*, n° 94, octobre-décembre 1998 ; *Subterranea*, Bull. de la Soc. française d'étude des souterrains, n° 107, septembre 1998 ; *Dossiers d'Archéologie*, "Les villes et leurs faubourgs en Gaule romaine", n° 237, octobre 1998 ; *Aquitaine historique*, n° 36, sept-oct. 1998.

COMMUNICATIONS

Mme Jeannine Rousset lit le récit par le P. Pommarède de la sortie d'automne dans la région de Tocane, le samedi 19 septembre. Une centaine de collègues ont pu visiter les églises de Chantegeline et Segonzac, le dolmen de Margaux, les châteaux de La Martinie et de Segonzac et écouter les commentaires avertis de Mme Jeannine Rousset, de Monsieur Dollé, du baron de Segonzac et du père Pommarède.

Le président indique que le conseil d'administration du 26 septembre a nommé M. Pierre Ortéga bibliothécaire-adjoint et décidé d'allonger les temps de pause pour permettre de meilleurs échanges entre les collègues présents.

Il annonce la parution aujourd'hui d'un nouvel ouvrage de M. Jacques Lagrange sur *Robert Lacoste. Du Périgord et de l'Algérie* (éditions Pilote 24) et la prochaine sortie de celui de Mme Herguido sur Savignac-les-Eglises (édition Brémard). Il a reçu des documents : une étude de M. Guy Penaud sur "Le voyage de saint Géry en Périgord" au VI^e siècle, une étude radiesthésique de M. de La Clergerie sur Notre-Dame-de-Sanihac concernant l'ancien cimetière, un château et un souterrain.

Le 9 septembre dernier, notre soirée bimestrielle a été animée par une conférence de M. Bernard Lachaise, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Bordeaux II, sur *Les sociétés périgourdines de Paris et Bordeaux avant la première guerre mondiale*. "C'est l'époque de l'expatriation des Périgourdins, la plupart d'origine rurale, confrontés déjà aux problèmes des difficultés de notre monde agricole, en particulier de la crise viticole due au phylloxéra. Ils ont été près de 118 000 à quitter la Dordogne, le quart des habitants, 38 000 vivaient en Gironde, 21 000 à Paris (en 1871, il y avait, en Périgord, 107 000 ha de vignes, 21 000 seulement en 1892, après l'arrivée du phylloxéra. M. Denoix signalait qu'en gare de La Bachellerie, 400 émigrants attendaient le train qui les acheminerait vers l'Amérique). M. Lachaise nous fit partager ses recherches sur la fondation et la composition de ces sociétés (trois à Paris, quatre à Bordeaux, quatre à Libourne de 1890 à 1914), l'appartenance sociale de leurs membres, leurs activités d'entraide et leurs réunions gastronomiques. Nous souhaitons que cette étude, élargie par des comparaisons étendues aux départements voisins, soit publiée dans notre *Bulletin*" (note de P. Pommarède).

Ce début d'automne a été marqué par plusieurs congrès ou colloques. Le président et Mme Jeannine Rousset rendent compte du 156^e congrès de la Société française d'archéologie qui s'est tenu en Dordogne du 7 au 12 septembre ; des Rencontres d'Aubeterre qui se sont réunies les 5 et 6 septembre ; de la Rencontre des Bibliophiles de Guyenne qui s'est déroulée le 3 octobre à Périgueux (à cette occasion, Mme J. Rousset a présenté des affiches antérieures à la Révolution provenant des collections de notre compagnie) ; des Rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord qui se sont tenues à Périgueux et à Castelnaud du 24 au 26 septembre. Plusieurs de nos collègues (Mme Chevê, M. Combet) y ont participé et les actes sont attendus avec intérêt.

Quelques manifestations sont annoncées. Le 10 octobre aura lieu à Manzac-sur-Vern une réunion du Souvenir napoléonien (avec une

présentation par le chanoine Jardel de ses albums d'autographes napoléoniens et une communication du P. Pommarède sur Stéphanie de Beauharnais). Le 7 novembre prochain se tiendra à Libourne un colloque sur "Jules Steeg, pasteur, politique et éducateur". Les 13 et 14 novembre des rencontres à Sainte-Foy traiteront de "Elisée Reclus dans l'air du temps". Le 18 novembre prochain, notre soirée sera animée par une conférence de Mme Chevê sur la noblesse en Périgord.

Le P. Pommarède a été attentif à une histoire clochementerlesque qui agite en ce moment une petite commune du Tarn : le curé refuse de dire la messe dans l'église récemment restaurée parce qu'une fresque représente le conseil municipal actuel et les habitants du village. Il espère que cette histoire ne fera pas tache d'huile en Périgord, car il faudrait : dans l'église de Trélissac, "enlever le tableau représentant la comtesse Daru en sainte Vierge, entourée par des anges qui sont ses filles" ; "tirer une tenture devant le vitrail de Rouffignac où le curé s'est fait représenter en apôtre (il est reconnaissable à son appendice nasal)" ; "jeter le manteau de Noé sur une sculpture de l'église de Saint-Antoine-de-Cumond, car le tailleur de pierre, insupporté par sa présence, avait représenté la bonne du curé, moins agréable à regarder qu'Annie Cordy" ; "supprimer les donateurs dans nombre de toiles du XVII^e et XVIII^e siècles".

Notre président vient de recevoir en cadeau un nouvel antiphonaire de l'ancienne chartreuse de Vauclaire. C'est un manuscrit (48 cm sur 31), daté de 1747, "recouvert de vélin qui porte, en impression, un bandeau représentant quelques saints autour du Sauveur (Paul, David, Isaïe). L'ouvrage est écrit sur neuf portées, par un copiste, trois siècles après l'invention de l'imprimerie. Il provient de la bibliothèque de l'ancien curé de Ménestérol, près de Vauclaire. Avec les antiphonaires récemment étudiés de Saint-Pierre-de-Chignac, les retrouvailles des boiseries du chœur de la chartreuse, les bas-reliefs cartusiens de l'église de Montpon et les boiseries disséminées dans les églises du Périgord, voici un nouvel et attachant témoin de la mosaïque de Vauclaire (qu'il s'efforce) de reconstituer".

M. Rateau nous présente son dictionnaire biographique des officiers et sous-officiers périgourdins au XVII^e et XVIII^e siècles. Chaque notice est suivie des références bibliographiques correspondantes. Il fournit un index séparé bien utile pour les chercheurs.

M. Jean Grellety raconte ensuite la petite histoire de la statue du capitaine Malafaye, dont l'inauguration eut lieu le 9 août sur la place Saint-Jean de Vergt. Les habitants de cette commune restent très attachés à celui qui fut, au siècle dernier, une sorte de saint Vincent de Paul laïc et sont heureux d'avoir pu ériger à nouveau une statue figurant son buste, identique à celle initialement dressée au début du siècle et disparue pendant la guerre. Une plaque en grès émaillé, apposée sur sa maison natale, raconte la vie et les mérites de cet homme de bien. Dans le même temps, à l'initiative du curé de Vergt, une nouvelle plaque a été placée sur l'église à la gloire du poète Jasmin à qui l'on doit le clocher érigé à la fin du XIX^e siècle.

M. Jean-Pierre Bitard a lu que, en 1942, M. Bourgès avait remis, au cours d'une réunion de notre compagnie, une enveloppe cachetée sur les

signes de Lascaux (*B.S.H.A.P.*, t. 83, p. 103) et se demande ce qu'elle est devenue. *Affaire à suivre.*

M. Jean Bardoulat, ancien président du G.R.H.I.N., raconte avec beaucoup de talent un sombre drame familial qui eut pour cadre, au siècle dernier, le château de Montcigoux, et qui inspira le roman *La Terre aux loups* de Robert Margerit. Une sombre histoire dont les acteurs principaux sont les enfants d'un ancien officier de Napoléon, Pierre Paignon de Fontaubert. Une sombre histoire dans laquelle un des fils assassine son frère, laisse mourir sa sœur après l'avoir longtemps enfermée sans soin dans une vieille tour. Une sombre histoire d'inceste et d'infanticide. Il illustre son propos avec une série de diapositives du château de Montcigoux et du village de Saint-Pierre-de-Frugie. On lira son récit tel un roman policier dans les *Chroniques Nontronnaises* qui viennent de paraître (n° 14, p. 2-11).

Le président
Pierre Pommarède

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS

- Le capitaine Grenouillet Vincent, 37, rue Claude-Bernard, 35000 Rennes, présenté par le Dr J. Gay et M. J.-R. Bousquet ;
- M. Joineau Vincent, 40, chemin des Pontons, 33370 Salleboeuf, présenté par Mme J. Chevé et M. B. Fournioux ;
- M. Debet Michel, Mairie, 24350 Tocane Saint-Apre, présenté par le doyen Lajugie et le père P. Pommarède ;
- Mme Laplume Julie, 969, route de Bazet, 24520 Cours-de-Pile, présentée par MM. J.-R. Bousquet et J.-L. Leclair ;
- M. et Mme Teheux Jean-Marie, château de La Batut, 24110 Saint-Astier, présentés par les pères M. Bonningnes et P. Pommarède ;
- M. et Mme Van Dammé Philippe, château de La Batut, 24110 Saint-Astier, présentés par les pères M. Bonningnes et P. Pommarède ;
- M. Cramailh Yves, président du Cercle de réflexion historique d'Aubeterre, rue du Minage, 16390 Aubeterre, présenté par Mme J. Rousset et le père P. Pommarède ;
- "Hautefort, notre Patrimoine", mairie, 24390 Hautefort (abonnement au *Bulletin*) ;
- Mme Bautista Isabelle, La Guillaumie, 24660 Notre-Dame-de-Sanilhac, présentée par le père P. Pommarède et Mme Breffy ;
- Mme Ignard Annick, 70, bd Kennedy, 24750 Trélassac, présentée par le père P. Pommarède et Mme Breffy.

ADMISSIONS DE L'ANNEE 1997 (compléments)

5 février 1997

- Mme Ducou-Magondeau M.-José, Moulin de Cachepur, A3, 24000 Périgueux, présentée par Mme M. Boyer et Mlle F. Lavergne ;

- Mme Faure Janine, rue Dr-Ladouch, 24410 Saint-Aulaye, présentée par MM. B. Fournioux et G. Mouillac ;
- Mme Labatut Paulette, 26, rue E.-Lafon, 24000 Périgueux, réinscription ;
- Mme la générale Provost Andrée, 10, rue Romaine, 24000 Périgueux, réinscription ;
- Mme Villemonte de la Clergerie François, 28, bd de Vésone, 24000 Périgueux, présentée par M. F. Villemonte de la Clergerie et le père P. Pommarède ;
- Contre-Amiral Delbrel Jean-Guy, La Roussellie, 24580 Rouffignac, présenté par l'amiral G. Jacquinet de Presle et le général H. Delabrousse-Mayoux ;
- M. Delpy Jean-Pierre Henri, 16, rue Beaurepaire, 93500 Pantin, présenté par le père P. Pommarède et M. Ch. Turri ;
- Mme Marziac Ghislaine, 6, impasse Degas, 24100 Bergerac, présentée par Mlle P. Petit et M. J.-L. Leclair ;
- Mme Penisson Elisabeth, 319, rue Churchill, 24660 Coulounieix-Chamiers, présentée par M. et Mme M. Soubeyran ;
- M. Debain Michel, 43, rue Fournier-Lacharmie, 24000 Périgueux, présenté par Mme Ch. Hortala et le Dr Cl. Ginesta ;
- Mme Gardelle Léa, 14, rue Beaulieu, 24000 Périgueux, présentée par Mmes M. Boviac et M. Gouysse.

4 juin 1997

- Mlle Ignace Pascale, 19, rue de Lourmel, 75015 Paris, présentée par Mme D. Mouillac et M. J.-C. Ignace ;
- Le colonel et Mme Monchot Jean-Claude, Franchères, 24340 Leguillac-de-Cercles, présentés par le Gal et Mme H. Delabrousse-Mayoux ;
- M. Portais Jean-Christophe, 11, rue Denis Papin, 24000 Périgueux, présenté par MM. B. Melon et G. Mouillac ;
- Mme Laguelle Monique, Flaugeac, 24220 Saint-Cyprien, présentée par Mme A. Sadouillet-Perrin et M. P. Laudon ;
- Le colonel et Mme Gay Christian, 11, bd Lakanal, 24000 Périgueux, présentés par le général H. Delabrousse-Mayoux et Mme J. Breffy ;
- Mme Schricke Lise, 24, rue Rhin-et-Danube, 24660 Coulounieix-Chamiers, présentée par Mme J. Breffy et le père P. Pommarède ;
- Mme Bentue Jacqueline, 13, rue A.-Camus, 24600 Ribérac, présentée par Mmes J. Rousset et M.-G. Faure ;
- Mme de Laulanié Anne, 52, rue Goya, 33000 Bordeaux, présentée par les pères R. Bouet et P. Pommarède.

2 juillet 1997

- M. Mouyen Christian, 9, place Bugeaud, 24000 Périgueux, présenté par le chanoine G. Beaupuy et le père P. Pommarède ;
- Le Dr de Leymarie Jacques, B.P. 17, 73710 Pralognan, présenté par le père P. Pommarède et M. F. Bordes ;
- Mme Tauzin Lucienne, résidence du Castel, av. J. Jaurès, 24660 Coulounieix-Chamiers, présentée par Mme L. Laporte et Mlle M.-F. Audreie ;

- Mme Massot Elisabeth, 14, rue du 14-Juillet, 24660 Coulounieix-Chamiers, présentée par Mme L. Laporte et Mlle M.-F. Audrerie ;
- M. Lagorce Régis, moulin de Rodesol, 24600 Allemans, présenté par MM. B. Fournioux et Ch. Turri.

3 septembre 1997

- M. Andrieux Nicolas, 37, rue Doudeauville, 75018 Paris, réinscription ;
- M. Ollivier Florian, 5, av. Emile-Deschanel, 75007 Paris, présenté par MM. B. Fournioux et Ch. Turri ;
- Mlle Pérusin Aurélie, Braguel, 24220 Le Coux-et-Bigarroque, présentée par M. et Mme Ch. Turri ;
- M. Juhasz Christian, 3, rue Robert-Desnos, 78210 Saint-Cyr-l'Ecole, présenté par Mme Ch. Barathieu et le père P. Pommarède ;
- M. et Mme Valentin Jacques, 126 av. Général-de-Gaulle, 78600 Maisons-Lafitte, présentés par Mme la comtesse A. de La Loge d'Ausson et le père P. Pommarède.

3 novembre 1997

- Mme Bardon Christiane, 38, rue Carnot, 24000 Périgueux, présentée par Mme Ch. Hortala et le Dr Cl. Ginesta ;
- Le Dr Laillou Yves, rue de l'Abîme prolongée, 24000 Périgueux, présenté par Mme C. Chaissac et le général M. Audouin ;
- Le père Miane Christian, presbytère, 2, rue Notre-Dame, 24600 Ribérac, présenté par le marquis H. de Castellane et le père P. Pommarède.

SEANCE DU MERCREDI 4 NOVEMBRE 1998

Président : le père Pommarède, président

Présents : 100 - Excusés : 9

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

Au cours de notre séance du 1er juillet 1998 dont le compte rendu, dressé par notre secrétaire générale et approuvé à la séance suivante, a paru dans la 3^e livraison, tome CXXV du *Bulletin*, notre collègue Guy Penaud, s'exprimant à la tribune, avait fait état de ses réflexions à propos de l'ouvrage *Le groupe Soleil dans la Résistance*, signé de M. René Coustellier et édité par Monsieur Bernard Tardien pour le compte des éditions Fanlac. Ces derniers nous transmettent un certain nombre de remarques que voici : *"Monsieur Guy Penaud se demande "si cet ouvrage reflète bien la réalité d'une époque si souvent controversée" et conclut que "ce n'est pas un livre d'histoire" en indiquant : "l'éditeur l'a bien compris, lui qui a eu le soin d'indiquer après le titre témoignage". Si nous avons tenu à la dénomination témoignage, c'est parce que nous connaissons les difficultés rencontrées pour constituer l'histoire. Monsieur Guy Penaud fait une confiance absolue aux archives de police. Tout d'abord, contrairement à ce qu'il affirme, elles ne sont pas si*

facilement "consultables". Ensuite elles ne sont nullement une vérité indéniable et les historiens eux-mêmes estiment que témoignages aussi bien qu'archives doivent être abordés avec le même doute. Monsieur Guy Penaud se lance dans des contestations de date ou de faits. Il fait précéder ses affirmations de "il est acquis", "il apparaît clairement", comme si pour cette période les faits étaient définitivement établis. Quand il donne plusieurs exemples de faits relevant de "l'imagination fertile du narrateur", il en cite un qui montre que sa lecture de l'ouvrage a été rapide. "Quant aux actions visant en 1943 à Périgueux des bâtiments occupés par l'occupant, elles furent l'œuvre de résistants venus de Toulouse et non pas de maquisards périgourdiens", affirme Guy Penaud. Or René Coustellier (page 92) explique que les "dynamiteurs" ont été "réceptionnés" par des maquisards périgourdiens et ne revendique nullement cette action. Si Monsieur Guy Penaud relève des contradictions entre le récit de René Coustellier et celui d'autres résistants, il ne répond pas aux contradictions pointées par René Coustellier dans son propre travail (par exemple, la rencontre entre Aristide et Soleil page 321, la libération de Périgueux pages 341 et 342). Nous avons estimé utile de publier le témoignage de René Coustellier, car dans les ouvrages concernant la Résistance en Périgord et dans le Sud-Ouest, et ce depuis 1944, Soleil avec son groupe est cité, des actions et des paroles lui sont attribuées. L'ouvrage permet une confrontation entre la vision de l'intéressé lui-même et celle des autres, ce qui peut faire progresser la connaissance de cette période".

ENTREES DANS LA BIBLIOTHEQUE

Dons d'ouvrages

- Pierre Labrousse, *La Méthode Vietminh. Indochine 1945-1954*, 1998, Lavauzelle (don de l'auteur).
- Philippe Souleau, *La Ligne de démarcation en Gironde 1940-1944*, 1998, Périgueux, Fanlac (don de l'éditeur).
- Jean Cubelier de Beynac, Philippe Issandou, *La Lémance, pays industriel*, 1998, Périgueux, Fanlac (don de l'éditeur).
- Jean-Daniel Nessmann, *De la Résistance au martyr (1940-1944)*. Victor Nessmann, édition à compte d'auteur (chez M. Nessmann, 42, rue de la Promenade, 68040 Ingersheim) (don de l'auteur).
- Annie Herguido, *Savignac-les-Eglises*, édition du Roc de Bourzac, Bayac (don de l'éditeur).
- Dominique Audrerie, Raphael Souchier, Luc Vilar, *Le Patrimoine mondial*, P.U.F. (Que sais-je ?) (don de D. Audrerie).

Acquisitions du mois de septembre 1998 (liste établie par B. Fournieux)

- Jean Queniart, *Les Français et l'écrit. XIII^e-XIX^e siècles*, Hachette (Supérieur), 1998.

Dons de documents

- "Les tours de Piégut. Le Bourdeix et Chalus" résumé de l'intervention de Benoît Melon le 4 août 1998, avec 1 carte, 1 planche de coupes de la tour

du Bourdeix et 1 planche de coupes et une vue cavalière de la tour de Piégut).

- Lot de factures et de documents de la paroisse de Bergerac (don de M. Christian Salviat).

- Dossier iconographique sur l'église Sainte-Marie-de-Frugie, aujourd'hui disparue (sur la commune de La Coquille, nom utilisé depuis 1856) (don de M. Pierre Brulant) : un dessin du chevet de l'église romane, d'après M. Bourdery, fin du XIX^e s. ; quatre photographies (l'église, la cuve baptismale, un modillon sculpté en remploi sur une maison, un groupe devant l'église avant sa démolition).

- Menu du banquet du 19 juin 1949 pour les cérémonies de la remise de la croix de Guerre et la pose de la première pierre du groupe scolaire de Mouleydier, portant l'autographe du ministre Yvon Delbos (don de M. Panzini).

REVUE DE PRESSE (en collaboration avec Sophie Bridoux)

- Le *Périgord hebdo* du 16 octobre 1998 comporte un article sur le Pôle international de la préhistoire, un autre sur le microfilmage des registres d'état civil conservés aux Archives départementales de la Dordogne par la Société généalogique de Salt Lake City, et enfin un troisième consacré aux Croquants, par Jean-Louis Galet, intitulé "Sous Louis XIII on se plaignait déjà des impôts".

- *Lo Bornat*, 2^e trimestre 1998, consacré à la 79^e félibrée tenue en juillet 1998 à Lalinde.

- *Archéologie du midi médiéval*, tome 15 et 16, 1997-1998, avec un dossier sur le colloque "Usages et goûts culinaires au Moyen Âge en Languedoc et en Aquitaine" et notamment un article de P. Caillat et Y. Laborie intitulé "Approche de l'alimentation carnée des occupants du castrum d'Auberoche (Dordogne) d'après les données de l'archéozoologie".

- *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 95, n^o 3, juillet-septembre 1998, résumé d'une communication portant sur les relations entre le Néolithique final régional et le Campaniforme en Saintonge, dans l'Angoumois et le nord Périgord ("Artenac et Campaniforme dans le Centre-Ouest de la France" par Cl. Burnez, P. Fouéré, C. Louboutin).

- *Aquitaine historique*, n^o 37, novembre-décembre 1998, "L'ancien hospice de Hautefort et son musée de la médecine".

- *Actes des Rencontres d'archéologie et d'histoire en Périgord*, 26, 27, 28 septembre 1997, "Châteaux, routes et rivières", CROCEMC, Bordeaux, 1998, avec un article sur les "cheminements artistiques en Périgord au temps de la Renaissance" par L. Bolard, et un autre sur "Le château de Montaigne entre rivière, routes et forêts" par Anne-Marie Cocula.

- Nous n'avons pas relevé d'informations sur le Périgord dans les publications suivantes : *Bulletin de la Société des études du Lot*, t. CXIX, juillet-septembre 1998 ; *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon*, t. 134, 1993-1994 et t. 135, 1995-1996 ; *Revue historique et archéologique du Libournais*, n^o 249, 3^e trimestre 1998 ; *Lemauxi*, n^o 148,

octobre 1998 ; *Annales du Midi, Un siècle d'histoire à Bordeaux 1848-1954*, t. 110, n° 223, juillet-septembre 1998 ; *Roccafortis, bulletin de la société de géographie de Roccafert*, n° 22, septembre 1998 ; *Feuillets Sem*, n° 41, septembre 1998 ; *Revue historique et archéologique du Maine*, t. 17, 3^e série, 1997 ; *Archéologie médiévale*, 1997, CNRS Editions ; *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, t. XCIX, 3^e trimestre 1998 ; *Revue de l'Agenais*, 125^e année, n° 3, juillet-septembre 1998 ; *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, t. CXXVI, 1998 ; *Dossiers d'archéologie*, n° 238, novembre 1998 ; *Pont sur l'Isle*, n° 120, automne 1998.

COMMUNICATIONS

Aujourd'hui, à l'occasion de la fête de saint Charles, le président invite les membres présents à applaudir notre trésorier, M. Charles Turri.

Le 10 octobre, le président et le chanoine Jardel ont participé à la réunion du *Souvenir napoléonien* à Manzac-sur-Vern, en présence du prince Charles Napoléon. A cette occasion, le P. Pommarède a rappelé que Stéphanie de Beauharnais, fille adoptive de l'empereur, grande duchesse de Bade, vécut pendant son enfance à Trélissac et à Périgueux.

Le 25 octobre dernier, une importante délégation de Saints-Frontains, habitants de la commune de Saint-Front (Haute-Loire), est venue fêter saint Front à Périgueux. Notre président espère que l'an prochain, les habitants de Neuilly-Saint-Front (Aisne) viendront commémorer le 500^e anniversaire de leur pèlerinage à Saint-Front de Périgueux : le 4 septembre 1499, ils avaient reçu un fragment du rocher sur lequel le saint avait célébré la messe.

Le mercredi 18 novembre, dans le cadre de nos soirées, Mme J. Chevè fera une conférence sur la noblesse en Périgord : "Qui est noble et qui n'est pas noble ?".

Mme Brigitte Delluc a participé au colloque organisé à Vila Nova de Foz Coa (Portugal) les 22-24 octobre derniers par la commission VIII de l'U.I.S.P.P. (Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques), avec deux journées consacrées à des communications sur "l'extinction tardive des Néandertaliens" et "l'art rupestre paléolithique", une journée de visites des sites rupestres de la vallée du Coa et d'un gisement du Paléolithique supérieur en cours de fouilles à 3 km de l'une des zones de gravures (avec un niveau gravettien, un niveau solutréen et un niveau magdalénien). Avec l'aide de diapositives et en faisant référence à l'art paléolithique franco-espagnol, et notamment périgourdin, elle montre quelques vues des dalles de schiste sur lesquelles sont magnifiquement conservées, du fait de la nature de la roche durcie au fil des millénaires, des dizaines et, sans doute, des centaines de gravures paléolithiques en cours de découverte et d'étude. Ces gravures ont failli disparaître dans la retenue d'un énorme barrage. La prise de conscience de l'importance de ce patrimoine et une décision politique éclairée ont conduit à la création d'un grand parc archéologique en 1995. Cette superbe découverte après celle, depuis une dizaine d'années, de plusieurs sites en Espagne et au sud de la France (rocher de Fornols-haut en Roussillon), amène à penser que l'art rupestre de

plein air a dû tenir une place importante dans les manifestations artistiques du Paléolithique supérieur. On connaît un peu partout dans le monde des manifestations d'art rupestre post paléolithiques, des gravures, des peintures ou des sculptures sur des rochers en plein air datés des derniers millénaires, après la fin de la dernière glaciation, et certains sites sont très célèbres comme la vallée des Merveilles, dans l'arrière-pays de Menton, daté de l'âge du Bronze. On pensait que l'érosion, pendant la période glaciaire, avait détruit les œuvres d'âge paléolithique. Dans certaines régions, la nature des roches et les conditions géologiques locales en ont permis la conservation et c'est, aujourd'hui, un nouveau champ de recherches. Dans notre région, on sait que les abris des falaises du calcaire crétacé, qui abritaient souvent les habitats des hommes de ce temps, ont été parfois décorés de peintures, de gravures et de sculptures. Sous l'effet du gel et du dégel, ces abris se sont petit à petit effondrés et leurs décors ont été pulvérisés : on en retrouve seulement quelques fragments dans les couches archéologiques ou entre elles, et leur décor très abîmé est le plus souvent difficile à interpréter. Le musée du Périgord expose un fragment de la voûte de l'abri Blanchard qui fut décoré de peintures polychromes, il y a environ 30 000 ans pendant l'Aurignacien : il en demeure le ventre et les membres d'un cheval au trait noir sur fond rouge.

M. Ch. Chevillot rappelle l'importance de l'art mégalithique et, en Dordogne, les gravures schématiques de la grotte des Fraux. Il évoque l'hypothèse de sanctuaires en plein air.

Mme Annie Herguido nous présente son livre sur *Savignac-les-Eglises, les chemins de l'histoire* et nous en raconte la genèse. Chargée en 1984-1985 de préparer le premier Son et lumière de ce village, elle commença ses recherches aux Archives départementales et fut accueillie au sein de notre compagnie, grâce à M. et Mme Rousset. C'est le point de départ des recherches qui l'ont menée dans les trois directions autour desquelles s'articule son livre : le chemin de la préhistoire à l'histoire ; le parcours dans la ville, avec arrêt sur les différents monuments ; et, enfin, la vie municipale grâce à l'analyse des comptes rendus des conseils municipaux de 1838 à 1938. Elle évoque le nom d'Edmond Fournier, un historien local, dont le cahier inédit, daté de 1945, fut à l'origine de toutes ses recherches. Elle remercie MM. B. Fournoux et J. Bouchereau pour leur aide précieuse dans la quête des documents rares.

M. Bousquet lui demande si l'on connaît l'origine du nom "Plaisance" parfois donné à Savignac. Selon Mme Herguido, cette origine est inconnue, mais le nom fait partie de la tradition orale. Cette dénomination se retrouve aussi dans la dénomination de plusieurs autres communes du département.

M. Christian Chevillot nous présente maintenant quelques découvertes de protohistoire en Périgord, concernant les III^e et II^e millénaires avant Jésus-Christ.

La vallée de la Dronne est une région très riche en vestiges du III^e millénaire, avec de nombreux habitats en plaine et sur les coteaux, rapportés à la civilisation d'Artenac. C'est une période très intéressante car elle correspond à la fin du Néolithique, avec apparition des premières traces

d'objets métalliques. A l'origine des recherches dans cette région, il signale les fouilles du Dr Moreau à Saint-Méard-de-Dronne. M. Chevillot présente plusieurs fouilles récentes, illustrant son propos d'une intéressante projection de diapositives :

- un rempart de 20 mètres de large sur 6 mètres de haut qui subsiste sur plusieurs centaines de mètres de long ; ce rempart était longé par un fossé de 2 à 3 mètres de profondeur ; les fouilles ont permis de retrouver des traces de plusieurs réaménagements successifs de ce rempart entre - 2 500 et 2 000 av. J.-C. ;
- un fossé avec des trous de poteaux d'environ 30 cm de diamètre, côte à côte, séparés les uns des autres d'environ 10 à 15 cm, qui évoque une palissade ;
- à Douchapt, sur le terrain prévu pour la construction d'un village de vacances, les fouilles préalables aux travaux ont révélé les vestiges de plusieurs maisons néolithiques ; l'une d'elles mesurait 71 mètres sur 27 et l'on y a retrouvé cinq trous de poteau de 1 mètre de diamètre correspondant à l'enfoncement d'énormes troncs d'arbres ; à côté une autre maison plus petite était associée à deux enclos à bestiaux. Malheureusement les structures fouillées n'ont pas pu être conservées. Un calcul s'appuyant sur les résultats d'études expérimentales montre qu'il fallait couper tous les arbres d'une véritable forêt pour dresser de tels bâtiments. M. Chevillot n'a trouvé aucune cabane en pierre sèche qui puisse être rapportée à l'âge du Bronze. Il pense que les maisons devaient être couvertes de roseaux, avec des toitures à très forte pente (60 à 65°), pour éviter le pourrissement (selon son expérience). Il n'a trouvé aucune trace de tuile. Les maisons étaient construites en bois et en terre.

A partir de - 1.700 av. J.-C., l'utilisation du bronze a augmenté et l'on trouve souvent des objets en bronze de façon accidentelle :

- en 1982, à Tournepige, une hache en bronze était trouvée lors d'un labour et, un peu plus tard au même endroit, quatre autres haches ;
- à Vanxains, un dépôt a été malheureusement pillé par un clandestin, avant même son étude ; 43 haches sur 60 ont été retrouvées (il s'agit de haches à rebords élevés, de modèles variés, dont les moules n'ont pas été découverts) ; M. Chevillot suppose que ces haches étaient enfermées dans un sac en cuir, tant elles étaient serrées les unes contre les autres ;
- en mars 1997, un propriétaire de Journiac a découvert un dépôt de 64 haches, en procédant à un arrachage de vignes ; M. Chevillot n'a pas pu voir le lieu de la découverte car les haches lui ont été apportées dans un panier par le forgeron du Bugue, à qui le propriétaire les avait confiées ; ces haches, de plusieurs types (certaines de type normand, d'autres plates), mesurent entre 15 et 17 cm de long et l'ensemble pèse 25 kg ;
- M. Chevillot rappelle qu'en 1930, à Thonac, au lieu-dit les Serres, sur le plateau, un ensemble de 16 haches, sorties du même moule, avait été découvert ; l'emplacement précis n'a pas pu être retrouvé malgré des prospections systématiques.

Toutes ces haches sont datées du Bronze moyen. Les dépôts étaient situés à 30 à 40 cm de profondeur. Le cuivre devait être importé car, dans la

région, les veines de cuivre sont très minces. Ces dépôts s'expliquent sans doute, dans certains cas, pour des raisons économiques et, dans d'autres cas, pour des raisons culturelles. C'est la dernière hypothèse qui est retenue pour les dépôts de Vanxains, Journiac et Thonac.

Enfin, M. Chevillot raconte que les membres de son équipe sont partis à la recherche de l'or dans la région de Jumilhac : ils ont réussi à extraire une boule de 10 g.

Le président
Pierre Pommarède

La secrétaire générale
Brigitte Delluc

ADMISSIONS

- M. Labussière Michel, 8, rue du Conseil, 24000 Périgueux, présenté par Mme A. Sadouillet-Perrin et M. J. Lagrange ;
- Mme Arnaud Irène, Les Couduriers, 24190 Vallereuil, présentée par Mlle M.-R. Brout et M. Cl. Delpech ;
- M. Chartroule Michel, 4, rue Victor Hugo, 24000 Périgueux, présenté par M. Brénac et le père Pommarède ;
- M. Courcelles-Labrousse Gilles, La Tour du Tilleuil, 24600 Vanxains, présenté par M. S. Pommier et le père Pommarède ;
- Mme Maccioni, Hôtel de la Préfecture, 24019 Périgueux cedex, présentée par le père Pommarède et M. J. Lagrange ;
- M. et Mme Vanaerde Jean, 11, rue E.-Manet, 59155 Faches-Thumesnil, présentés par M. P. Dollé et le Dr J.-C. Stéphan.

1498, Périgueux entre dans la galaxie Gutenberg

par Michel COMBET

En couverture de cette livraison, nous présentons l'ouvrage de Jehan Carant sorti de ses presses de Périgueux en 1498. Son histoire mérite d'être mieux connue.

1498 ! Il y a 500 ans, un demi-millénaire paraissait le premier livre imprimé à Périgueux : le *Resolutorium dubiorum circa celebrationem missarum occurrentium per venerabilem patrem dominum Johannem de lapide doctorem Theologum parisiensem ordinis Cartusiensis ex sacrorum canonum probatorumque doctorum sententiis diligenter collectum*¹, sorti des presses de Jean Carant, marquait l'introduction de l'imprimerie en Périgord.

Le choix de cette œuvre - dont le commanditaire reste inconnu - est riche de sens... En effet, Jean de La Pierre, autrement dit Jean Heynlin, l'auteur de cet ouvrage, est considéré encore aujourd'hui comme l'un des deux promoteurs de cette nouvelle technologie à Paris, d'où elle devait rayonner dans la France entière... Originaire de Bâle, Jean Heynlin était venu s'installer à Paris vers 1467. Il devenait peu après recteur de la

1. Solutions des doutes au sujet de la célébration des messes, soigneusement établies par le vénérable P. Maître Jean de La Pierre, docteur en théologie de Paris, de l'ordre des Chartreux, à partir des sentences des canons sacrés et d'éminents docteurs.

Sorbonne, succédant à Guillaume Fichet - l'autre initiateur de l'imprimerie. Il y fit venir les premiers imprimeurs, d'origine allemande : sous son autorité et celle de Guillaume Fichet, les premières presses furent installées à la Sorbonne même. Elles devaient assurer la diffusion des textes classiques en même temps que la promotion des œuvres des humanistes contemporains.

Plus tard, Heynlin retourna dans son pays et professa encore, à Bâle et Tübingen, avant d'entrer chez les Chartreux, en 1482. Ce théologien et grammairien ne renonça pas pour autant aux lettres et prit une part active au mouvement éditorial de la fin du XV^e siècle. Son ouvrage le plus célèbre est le *Resolutorium...*, souvent publié entre 1492 et 1500, l'édition de Périgueux constituant une des premières éditions au format *in-octavo*².

Le frontispice de cet incunable³ périgourdin - le seul connu à ce jour -, dont la reproduction orne la couverture de cette livraison, porte une gravure sur bois représentant des scènes de la vie de la Vierge. Sept vignettes secondaires s'organisent autour d'une huitième, plus importante, qui occupe la partie centrale supérieure : l'Annonciation, désignée par l'artiste comme l'un des moments forts de la vie de la Vierge. Les autres se rapportent à des épisodes antérieurs. Il y a d'abord, en haut à gauche, le prêtre Ruben qui jette hors du temple Anne et Joachim en raison de leur stérilité, puis l'apparition sur la montagne, d'un ange à Joachim (en haut à droite) et Anne séparés (au milieu à gauche). Leur vœu exaucé, les deux époux retrouvent le chemin du foyer et scellent par un baiser leur réconciliation dans une quatrième vignette, placée en bas à gauche. C'est alors la naissance de la Vierge Marie (5^e compartiment). Une sixième vignette, au milieu à droite, montre Marie agenouillée devant un autel portant les Écritures annonçant ses prodiges. Tout en bas, à droite, est représenté le mariage de Marie et de Joseph.

Le bois utilisé par Carant a déjà servi : il est usé, en particulier dans sa partie gauche. Il provient des ateliers des imprimeurs parisiens Antoine Caillaut et Louis Martineau⁴ : peut-être Carant y avait-il travaillé avant de venir s'établir en Périgord. Son arrivée place la ville parmi les premiers centres français à être touchés par le mouvement de diffusion de l'imprimerie parti vers 1470 de la région rhénane et de l'Allemagne méridionale : en 1485, la France ne compte encore qu'une quinzaine de sites, en 1500, ils ont été rejoints par une vingtaine d'autres, dont

2. La première édition connue est celle de Bâle de 1492 (in-8°), suivie par celle de Cologne (1493, in-4°).

3. Livre imprimé avant 1500.

4. Desgraves (L.), *Études sur l'imprimerie dans le Sud-Ouest de la France aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles*. Amsterdam, éditions Erasmus, 1968, p. 49.

Périgueux. La ville est donc, avant même Bordeaux, le premier centre d'imprimerie d'Aquitaine. Cette précocité reste assez surprenante eu égard à l'importance de la ville qui ne possède pas d'université et n'est qu'une place commerçante de second ordre, même si son dynamisme est réel. L'hypothèse la plus probable est que Jean Carant ait été attiré à Périgueux par quelque personnage influent, préoccupé d'imprimerie et de diffusion des idées : pourrait-il s'agir de l'évêque Geoffroy I de Pompadour⁵, membre d'une illustre et puissante famille, et sous l'autorité duquel fut publié le premier ouvrage concernant le Périgord, un bréviaire imprimé à Venise en 1487, chez Jean-Antoine de Biret⁶ ?

On connaît peu de choses sur la vie, l'installation et les origines - peut-être allemandes - de Jean Carant, mais tout porte à croire que l'imprimeur-nomade avait trouvé dans la ville un accueil favorable, puisqu'il s'y installa durablement et y produisit les premiers ouvrages imprimés dans la province, œuvres rares et précieuses, conservées parmi les trésors de quelques bibliothèques. On lui doit notamment deux livres (1502) rédigés par le père Jean Menauld des Roziers, Carme de Bordeaux, ainsi que des constitutions synodales et un missel (1503), imprimés à la demande d'Antoine de Lusech, évêque de Cahors.

Après lui, d'autres imprimeurs, dont Jean Texier au début du XVI^e siècle, assurèrent durablement la présence de la profession dans la capitale du Périgord : lors du quatrième centenaire, la Société historique les avait largement associés à cet anniversaire. Le 19 octobre 1898, lendemain du banquet qui avait réuni les professionnels à l'Hôtel du Commerce, les convives du banquet de la Société, à l'Hôtel de France cette fois, avaient eu la surprise de découvrir un menu, richement illustré par Charles Durand - l'archéologue de Vésone -, dans lequel chacun des mets qui suivait le "potage Gutenberg" portait le nom d'un imprimeur périgourdin. On avait donc dégusté, entre autres, de "petits vol-au-vent à la Carant", des "escalopes de barbue à la Texier",... pour finir par une "glace pralinée à la Dalvy" et quelque autre dessert et petits gâteaux⁷. Les discours avaient ponctué ces réunions, retraçant l'histoire de l'imprimerie en Périgord. A cette date les travaux de nos illustres prédécesseurs, ceux de A. Dujarric-

5. Evêque de Périgueux de 1470 à 1486, Geoffroy I de Pompadour avait été évêque d'Angoulême ; il devait encore occuper le siège épiscopal du Puy (1486 - 1514). Cf. Mallat (J.), "Geoffroy de Pompadour", *B.S.H.A.P.*, t. XXI, 1994, pp. 167-198 et 213-236.

6. Une cinquantaine de feuillets de ce précieux incunable est conservée à la Bibliothèque municipale de Périgueux (Incunable 16) ; cf. une communication de A. Dujarric-Descombes à la S.H.A.P., *B.S.H.A.P.*, t. XXVI, 1999, pp. 44-45.

7. Roux (E.), *Le quatrième centenaire de l'introduction de l'imprimerie en Périgord*. Périgueux, Imprimerie de la Dordogne, 1898.

Descombes, vice-président de la Société, en particulier, permettaient de faire le point, d'une manière quasi définitive à ce jour, sur l'introduction de l'imprimerie en Périgord⁸...

Malgré cela, beaucoup de Périgourdins ignorent même jusqu'au nom du premier imprimeur. Si Périgueux ne lui a consacré ni place, ni rue, sa "banlieue" conserve pourtant depuis le XVI^e siècle son nom parmi son patrimoine toponymique. En effet, durant son séjour périgourdin, Jean Carant avait acquis un bien sis dans la paroisse de Boulazac, "banlieue" de Périgueux : La Renolphie qui domine l'ancien bourg, à l'est, sur la colline entre Manoire et Isle, devenait Le Caran, nom sous lequel on la désigne encore aujourd'hui... Souhaitons que ce cinq centième anniversaire soit l'occasion de redécouvrir le prototypographe à l'occasion des différentes manifestations organisées. Conservé à la Bibliothèque nationale, le *Resolutorium*... pourra être admiré des Périgourdins aux Archives départementales de la Dordogne à partir du 1^{er} décembre 1998 ; il constituera le fleuron de l'exposition que celles-ci consacrent au cinquième centenaire de l'imprimerie en Périgord.

M.C.

8. Dujarric-Descombes (A.). *Maître Jehan Carant prototypographe de la Ville de Périgueux*. Paris, Imprimerie Fonmarty, 1893 ; et "Le premier livre imprimé à Périgueux (1498)", *B.S.H.A.P.*, t. XXVIX, 1902, pp. 215-220. Depuis, les travaux de Louis Desgraves (*op. cit.*) sont venus compléter et confirmer ceux-ci.

9. 1 rue Littré.

Les antiphonaires de Saint- Pierre-de-Chignac

par Pierre POMMARÈDE

Les églises rurales possèdent parfois des richesses insoupçonnées. Célébrant l'office dans l'église paroissiale de Saint-Pierre-de-Chignac, mon attention fut attirée par un beau lutrin, en bois massif, du XVII^e siècle et par l'antiphonaire qu'il supportait ; j'ai découvert un livre liturgique qui s'est révélé du plus haut intérêt. Il est apparu ensuite, que cette modeste église possédait en fait deux antiphonaires de ce type, et je me suis attaché à mieux les consulter de près.

Ces deux livres, dont l'un est incomplet, reliés en cuir, de même dimension (0,40 m x 0,50 m) sont ornés, sur les deux faces, de renforts de cuivre rectangulaires, losangés ou arrondis. Ils renferment 238 pages de vergé imprimées, ornées de lettrines rouges et noires, confectionnées avec des bois gravés.

Tous les deux contiennent l'office liturgique, avec notation



Photographie de Sébastien Pommier.

grégorienne, du dimanche de l'Avent à la semaine pascale. L'incipit précise qu'ils proviennent de la chartreuse de Pavie, et qu'ils ont été confectionnés par le père Michel Houe, profès cartusien. Ils ont été imprimés le 15 des Kalendes d'août 1612.

Leur origine est certaine ; ils proviennent tous deux de la chartreuse de Vauclaire, commune de Ménéstérol-Montignac. Les pères chartreux furent expulsés le 11 juillet 1904 et le 29 avril 1906 eut lieu la vente aux enchères publique des trésors de la chartreuse, dont les 4 000 volumes de la bibliothèque, sans compter les livres liturgiques. Parmi les acquéreurs, on relève les noms du préfet Estellé et de Mme Secrestat (épouse de l'industriel Jules Secrestat). Cette dernière acheta les deux antiphonaires et le lutrin, que Mme Boissarie, son arrière-petite-fille donna à la paroisse de Saint-Pierre-de-Chignac.

Le maire de la commune, en magistrat éclairé a fait prendre quelques mesures d'urgence pour leur sécurité. Mais ces deux épaves de Vauclaire mériteraient d'être étudiées par des spécialistes, protégées et restaurées.

P.P.



1. Pierre Pommarède *La Séparation de l'Eglise et de l'État en Périgord*, Périgueux, 1976, Fanlac, pp. 280, 312.

Un nouvel antiphonaire de Vauclaire

par Pierre POMMARÈDE



Photographie de Sébastien Pommier.

Il vient de m'être offert un nouveau livre liturgique provenant de l'ancienne chartreuse de Vauclaire. C'est un antiphonaire du XVIII^e siècle, manuscrit, de 48 cm x 31 cm. Ce livre de chœur est daté de 1747 ; il est recouvert de vélin qui porte, en impression, un bandeau représentant quelques saints autour du Sauveur (Paul, David, Isaïe).

C'est une épave de l'ancienne bibliothèque liturgique de la chartreuse ; l'ouvrage est écrit sur neuf portées, par un copiste, trois siècles après l'invention de l'imprimerie.

Suivant notre collègue le père Amiet, spécialiste des livres liturgiques¹, c'est un ouvrage rare et de grand prix, qui a traversé les vicissitudes de la Révolution et de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Il provient de la bibliothèque de l'ancien curé de Ménéstérol, près de Vauclaire.

Avec les antiphonaires récemment étudiés de Saint-Pierre de Chignac, les retrouvailles des boiseries du chœur de la chartreuse, les bas-reliefs cartusiens de l'église de Montpon et les boiseries disséminées dans les églises du Périgord, voici un nouvel et attachant témoin de la mosaïque de Vauclaire que nous nous efforçons de reconstituer. Des moines en robe blanche l'ont ouvert, lu et chanté ses psaumes. C'est un poids de mémoire et aussi un siècle de louanges².

P.P.

1. Cf. Amiet (R.), *BSHAP*, 1985, t. CXII, p. 140.
2. De 1747 à 1791, de 1858 à 1904.

Du livre au lire : une approche de la lecture en Périgord à la fin de l'Ancien Régime

par Michel COMBET

Inventaires après décès et catalogues de bibliothèques constituent une source indispensable à l'histoire du livre et des idées, et plus largement à l'histoire culturelle de l'Ancien Régime. Ils ne permettent qu'imparfaitement de faire celle des goûts littéraires et des pratiques de lecture plus difficiles à appréhender : des documents moins nombreux peuvent constituer les matériaux pour en tenter une approche à défaut d'en permettre l'étude exhaustive.

Il paraît difficile, voire prétentieux, pour l'historien, de tenter d'appréhender les pratiques de lecture pour les périodes antérieures au XIX^e siècle : en effet, de par la nature même des sources disponibles - qui d'ailleurs, concernant le Périgord, sont assez rares - on n'a qu'une idée très imparfaite des goûts littéraires des hommes, surtout, et des femmes, parfois, ayant l'accès à la lecture. Les interrogations sur le sujet ne manquent pas : plus que des réponses ce sont les pistes d'une réflexion en cours que nous voudrions ici évoquer...

Les inventaires après décès, rares, puisqu'ils n'interviennent qu'en cas de problèmes au moment de la succession, comme quelques catalogues de

bibliothèques - encore plus rares -, s'ils sont des indicateurs de niveaux culturels très individuels, ne permettent guère de passer "du livre au lire"¹. Ils ignorent la question des usages, des formes d'appropriation des textes imprimés comme celle des habitudes de lecture, c'est-à-dire celle des goûts et des raisons de lire, ou encore des intérêts pour tel ou tel type d'ouvrages, disponibles sur le marché, lequel est au XVIII^e siècle aussi ouvert que varié, et dans lequel circulent plus facilement que par le passé textes censurés et éditions clandestines.

Ils donnent un instantané de fonds qui résultent parfois d'accumulation séculaires plus que du goût réel de leur propriétaire, sans que l'on puisse franchir le pas qui permettrait de différencier le livre lu du livre possédé. Ils constituent néanmoins des sources extrêmement précieuses, et même indispensables, pour l'histoire des idées et plus largement l'histoire culturelle. On en retiendra surtout ici que, jusque dans le dernier quart du XVIII^e siècle, les vraies bibliothèques - mais à partir de combien de livres commencent-elles ? - sont rares, voire exceptionnelles, et que, dans la majorité des cas, les tabellions se contentent de mentionner la présence de "quelques rares ouvrages, inutiles d'inventorier", car leur valeur marchande est en général bien faible.

Ils permettent parfois, à l'intérieur d'une même famille, de mesurer sur plusieurs générations la progression de l'imprimé : l'inventaire après décès des biens de Pierre Gontier de Biran, maire de Bergerac au début du XVIII^e siècle, réalisé en 1710, ne signale aucun livre ; celui de son petit-fils Cluzeau de Biran (maire de 1750 à 1752), en compte 291, en 1793. A la même date, la bibliothèque du fils de ce dernier, Guillaume Gontier de Biran, maire de la ville à la veille de la Révolution, député aux Etats généraux, et émigré en 1791, inventoriée avant d'être placée sous séquestre puis dispersée, ne compte pas moins de 1 426 ouvrages soit 3 463 volumes, sans compter des tomes dépareillés ou des liasses de brochures de peu de valeur².

Inventaires et catalogues négligent aussi les supports de lecture que constituent les journaux et autres publications périodiques, consultés en Périgord essentiellement dans le cadre privé, en l'absence de bibliothèques publiques ou de salons voués à cet usage, mais dont la diffusion s'amplifie fortement au Siècle des Lumières. Leur repérage relève de la gageure car ils ne font l'objet que de rares mentions dans les sources... On sait par exemple,

1. Chartier (R.), "Du livre au lire", in *Pratiques de la lecture*, sous la direction de R. Chartier. Marseille, Rivages, 1985, pp. 62-88.

2. Combet (M.), *Jeux des pouvoirs et familles, les élites municipales à Bergerac au XVIII^e siècle*. Université Toulouse-Le Mirail, thèse pour le doctorat d'histoire dactylographiée, 1997, pp. 634-661 ; "Un bibliophile en Périgord à la fin de l'Ancien Régime, Guillaume Gontier de Biran (maire de Bergerac et député aux Etats généraux)", *Mémoire de la Dordogne*, 1998, N° 12, à paraître.



Un succès de librairie : les "Comptes faits" de Barrême.

grâce à la vigilance des hommes de loi et officiers municipaux chargés d'évaluer ses biens, que Guillaume Gontier de Biran avait reçu le *Journal encyclopédique*, les *Ephémérides du citoyen* relayés par les *Nouvelles éphémérides* dans lesquels s'exprimait la pensée libérale de l'école quesnayenne et qui permettaient aux provinciaux de participer aux débats parisiens³. On sait moins quels journaux proprement dits il lisait...

DES INDICATEURS ISOLES, DES ATTITUDES INDIVIDUELLES

Or, mis à part les catalogues et inventaires, on ne possède pour le XVIII^e siècle que quelques informations isolées et beaucoup plus ponctuelles qui sont des indicateurs précieux mais limités : ils fournissent une meilleure connaissance des intérêts de quelques personnages ou du succès plus ou moins grand de quelque grande entreprise éditoriale, mais restent trop exceptionnels pour permettre des conclusions globales. Je voudrais en donner deux exemples.

Le premier concerne la pénétration de l'*Encyclopédie*, le grand ouvrage du Siècle des Lumières. Elle connut plusieurs éditions dont la diffusion de certaines peut être suivie. L'édition parisienne originale, in-folio, prestigieuse et chère⁴, composée de dix-sept volumes de texte et onze de planches sans compter le *Supplément* et la *Table analytique*, avait vu le jour entre 1751 et 1772. "Elle fut tirée à 4 225 exemplaires, dont la moitié seulement, furent vendus en France. Le prix de souscription avait été de 980 livres, mais dans les années 1770, elle se vendait sur le marché entre 1 200 et 1 500 livres"⁵. Sa diffusion est moins bien connue que celle des éditions ultérieures, mais sa présence dans une bibliothèque, paraît tout à fait notable, sachant qu'elle fut pour l'essentiel acquise, en France, par des souscripteurs, membres des cours parlementaires, officiers de finance ou riches avocats, et qu'elle représentait un investissement important dont le choix ne peut relever du hasard⁶... On en trouve quelques rares exemplaires en Périgord : à Bergerac par exemple, chez Jean Simon de Sorbier de Jaure, écuyer, seigneur de Lespinassat, ou chez Guillaume Gontier de Biran. Tous deux appartiennent à la strate supérieure de la société locale et, bibliophiles passionnés, possèdent des bibliothèques conséquentes et raisonnées, largement ouvertes aux idées des Lumières.

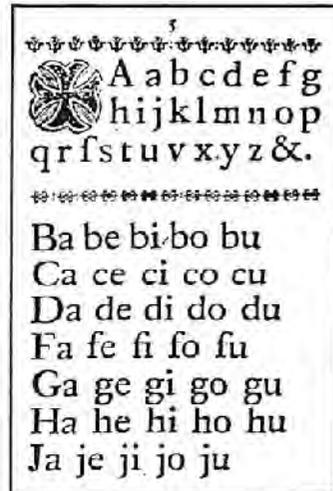
3. *Ibid.*

4. L'inventaire précise qu'il s'agit bien de l'édition in-folio de Paris ; la réimpression genevoise (1771-1776) au même format, vendue en souscription à 794 livres vit son prix chuter dès 1777 du fait de la concurrence des éditions in-4.

5. Darridon (R.), *Bohème littéraire et Révolution*. Paris, Gallimard - Le Seuil, 1983, p. 191.

6. Cf. Proust (J.), *Diderot et l'Encyclopédie*. Paris, Armand Colin, 1962, pp. 47-70.

Moins chères que les éditions in-folio, les trois éditions in-quarto connurent un important succès (facilité par l'attitude nouvelle des pouvoirs politiques), puisque, selon les études menées par Suzanne Tucoo-Chala ou Robert Darnton, elles furent vendues en totalité à la souscription, au prix de 394 livres, 294 pour les libraires⁷. Même s'il est accessible aux catégories moyennes lettrées – essentiellement la petite bourgeoisie urbaine –, ce prix représente assurément pour elles un choix financier, voire un sacrifice. Sa présence chez celles-ci est l'affirmation d'un intérêt particulier pour cette oeuvre qui ne tente rien de moins que de faire l'inventaire des connaissances humaines ; elle est le révélateur d'un niveau culturel rarement atteint dans les provinces éloignées des académies et cercles de pensée.



Page d'alphabet (XVIII^e siècle).

Le libraire Dubreuil, à Périgueux, en vendit trente-six en souscription ; son collègue Bargeas fut le relais local pour les souscripteurs bergeracois, lesquels sont au nombre de treize. Parmi eux le maître chirurgien Michel-Cosme Bellier : il possède la troisième édition in-quarto, en trente-neuf volumes, trente-six de textes et trois de planches, publiée à Genève chez Pellet, et à Neuchâtel à la Société Typographique, à partir de 1778, et à l'initiative quelque peu hérétique du libraire lyonnais Duplain. Son acquisition avait dû représenter sinon un sacrifice, du moins un choix réfléchi : le prix de l'ouvrage est à peine moins élevé que la somme reçue par Michel-Cosme Bellier (400 l.) pour nourrir, héberger et éduquer, trois ans durant, un jeune apprenti, Jean Simonnet, entre 1773 et 1776⁸.

Même si s'ajoutent à celles-ci de rares éditions in-folio, et des exemplaires (éventuels) de l'in-octavo (1778 et 1782 pour l'édition augmentée), la pénétration de L'Encyclopédie est restée limitée en Périgord et ses possesseurs rares, qu'il y ait eu ou non parmi eux 24 curés⁹. Faut-il en conclure pour autant sur le retard culturel de la province ?

7. Tucoo-Chala (S.), *Charles-Joseph Panckoucke et la librairie française, 1736-1796*. Paris, éd. Marmipouey jeune et Librairie Jean Touzot, 1977.

Darnton (R.), *L'aventure de l'Encyclopédie*. Paris, Perrin, 1982.

8. A.D.D., 3 E 7979 ; Combet (M.), "Les bibliothèques privées des bourgeois bergeracois au XVIII^e siècle", *B.S.H.A.P.*, t. CXXI, 1994, pp. 51-67.

9. Mandon (G.), *La société périgorde au Siècle des Lumières. Le clergé paroissial*. Périgueux, Éditions Médiapress, 1982, pp. 91-96.

Quelques documents, exceptionnellement rares, permettent, eux, de cerner au plus juste les raisons de lire et donc les goûts de quelques rares individus, appartenant toujours à la strate supérieure de la société locale : recommandations bibliographiques ou bibliothèque ambulante, ils représentent le résultat d'un tri préalable dans une production aussi abondante que diversifiée. Les Archives départementales de la Dordogne conservent ainsi, pour la seconde moitié du XVIII^e siècle, *le mémoire des livres qui sont dans la malle appartenant à Mr. de Comarque, capitaine dans le régiment des garde lorraine, et l'Etat des livres dont M. le Marquis de Lambert conseille la lecture à son neveu*¹⁰.

Ces deux documents témoignent des choix littéraires de deux membres de la noblesse ancienne du Périgord, et plus précisément de livres lus ou tout du moins faisant partie d'un environnement proche, quotidien, et d'un choix sélectif de livres à lire. Le premier fournit l'inventaire précis des ouvrages que Guillaume de Comarque, capitaine des gardes lorraines ramène au pays lors de sa retraite¹¹. Il s'agit d'acquisitions récentes, effectuées durant le séjour lorrain, ou d'ouvrages à ce point familiers qu'ils font naturellement partie du bagage qu'il fait convoyer par voiture, de Lunéville à Paris, puis de Paris à Sarlat et Belvès. Les 166 livres enfermés dans une malle ne négligent complètement aucun des champs de la production livresque du temps¹². Ceux de droit y sont, selon toute logique, peu nombreux (8) et répondent massivement (4) à un souci professionnel de l'homme de guerre, sans négliger l'actualité encore récente de la question des jésuites, traitée dans deux ouvrages dont le livre-événement de La Chalotais.

Les ouvrages religieux au nombre de 22 sont très majoritairement des ouvrages de dévotion : heures, pensées choisies, prières, offices, saints devoirs de l'âme dévote indiquent la dévotion sincère ou/et conventionnelle d'un homme peu porté aux grands débats théologiques et à la lecture des écritures saintes.

Les livres d'histoire et ceux de sciences y pèsent d'un poids égal : une trentaine dans chaque catégorie. Les premiers mêlent les classiques histoires anecdotiques avec quelques ouvrages plus pédagogiques. Deux noms y sont à relever qui montrent une ouverture vers de nouvelles conceptions historiques, moins centrées sur l'événement et plus sensibles à la recherche des causes, ceux de Voltaire (3 ouvrages) et de l'abbé Raynal qui participèrent, chacun à leur manière, au renouvellement de la discipline. Les livres de la catégorie

10. A.D.D., 1 Mi 240, 24 J 38.

11. En 1789, année de son décès, Guillaume de Comarque est dit seigneur de Mondinet, Lafargue, Landon, gentilhomme de la chambre de feu le roi de Pologne, chevalier de Saint-Louis, maire, nommé par le roi, de Belvès.

12. Le classement retenu est celui des bibliothèques d'Ancien Régime en cinq grandes catégories : Théologie et Religion, Droit et Jurisprudence, Histoire, Sciences et Arts, Belles-Lettres.

Sciences, survolent tous les champs contenus classiquement dans ce vaste domaine, depuis la philosophie jusqu'aux arts spécialisés, en passant par les sciences proprement dites, l'agronomie ou les arts libéraux : un éclectisme de bon aloi parmi lequel on remarquera la fréquence des œuvres de Jean-Jacques Rousseau (*Oeuvres diverses, Emile, Le contrat social*).

Les Belles-Lettres avec 76 titres, près d'un livre sur deux, et parmi eux ceux de littérature proprement dite (66 ouvrages), constituent le principal centre d'intérêt du capitaine de Commarque. Exceptés quelques classiques, il s'agit surtout d'ouvrages à la mode parmi lesquels les grandes œuvres (Marivaux, Marmontel, Rousseau, Voltaire surtout) côtoient une littérature plus légère où le goût pour l'orientalisme s'exprime à travers différentes pièces ou romans (de Crébillon à Gayot de Pitaval).

"Il s'agit d'une bibliothèque très composite qui reflète les préoccupations d'un officier de garnison. Rousseau et Voltaire voisinent avec des ouvrages de piété, d'histoire, de médecine et de droit nobiliaire, des traités militaires, et, comme il se doit chez tout bon officier de ce temps, une bonne proportion d'œuvres galantes et l'indispensable *Académie universelle de tous les jeux contenant les règles des jeux de quadrille et quintille, de l'homme à trois, du piquet, du reversis, des échecs, du trictac*. Un tel assemblage suggère la coexistence, si fréquente en cette fin du XVIII^e siècle, d'une curiosité intellectuelle très vive pour les Lumières - Voltaire était un fidèle de la cour de Nancy - d'une religiosité traditionnelle dont il est difficile de déterminer les formes - convention sociale ou conviction profonde - et d'une forte conscience identitaire, sociale et professionnelle"¹³.

Le second document qui peut dater des années 1780 - Henry de Bayli¹⁴ auquel il s'adresse étant né en 1763 - nous renseigne moins sur les goûts de ce dernier que sur ceux de son oncle. Il s'agit en effet d'une liste de 83 ouvrages qui semblent constituer pour le marquis de Lambert le bagage culturel nécessaire à un jeune aristocrate. On n'y trouve aucun livre de droit, le jeune noble ne se destine pas, à l'évidence, au barreau, et l'on n'y compte que cinq ouvrages de religion choisis parmi les plus répandus dans les bibliothèques du temps : La Bible, L'Imitation de Jésus-Christ, les Sermons de Bourdaloue et Massillon, les Lettres du pape Ganganelli enfin.

L'histoire, et plus particulièrement l'histoire profane, discipline reine de l'époque, y occupe la plus grande place avec 29 titres, parmi lesquels on

13. Chevè (J.), *La noblesse du Périgord*. Paris, Perrin, 1998, pp. 297 - 298.

14. Henry de Bayli (1763 - 1798), chevalier, marquis de Bayli, seigneur de Razac, du Lieu-Dieu (paroisse de Boulazac) est le fils de Jean-Louis et Catherine Marie Charlotte de Lambert, fille du seigneur d'Auberoche et du Change, et soeur du marquis de Lambert.

remarque, à côté des classiques de l'Antiquité (César, Tacite, Plutarque) ou de l'histoire de France (les *Commentaires* de Montluc), à côté d'ouvrages à la mode peu embarrassés des sources et s'intéressant avant tout à l'anecdote, parmi lesquels la *Révolution de Suède* de l'abbé Vertot, spécialiste du genre, des livres représentant un renouvellement profond de la discipline, notamment l'*Histoire de Charles XII roi de Suède* de Voltaire, aussi présente dans la malle de Commarque.

Le choix des 21 ouvrages de sciences y est particulièrement intéressant et révélateur. Les conceptions philosophiques du marquis semblent s'arrêter à celles des moralistes du XVII^e siècle (La Bruyère, La Rochefoucauld, Fénelon et Pascal). Elles privilégient sans doute leur valeur éducative auxquelles répondent d'ailleurs quatre traités d'éducation, mais font une concession à Locke. A l'inverse les livres d'économie politique, discipline qui connut au XVIII^e siècle "un véritable printemps de l'édition"¹⁵, soulignent une adhésion aux réflexions les plus avancées sur les fondements politiques et sociaux de la société avec *Du gouvernement civil* de Locke et surtout trois ouvrages de Mably¹⁶. Il y propose une intéressante réflexion sur l'Etat, nourrie des modèles de l'Antiquité, dans laquelle la monarchie reste admise, avec une base démocratique, tandis que la noblesse, "une vermine qui carie insensiblement la liberté", y fait l'objet d'une critique des plus virulentes. On trouve encore dans cette catégorie Sciences un best-seller de la littérature de vulgarisation scientifique, le *Spectacle de la nature*, de l'abbé Pluche, et trois traités de tactique militaire convenables pour un fils de la noblesse.

Les Belles-Lettres ignorent les dictionnaires et autres livres sur l'étude de la langue et présentent 28 ouvrages entièrement consacrés aux créations littéraires. Les classiques, antiques ou du XVII^e siècle y sont particulièrement présents, tandis que le XVIII^e siècle y est essentiellement représenté par Voltaire et quelques auteurs plus secondaires, mais à la mode, tels Crébillon, Destouches ou Nivelle de la Chaussée.

L'ensemble représente sans nul doute un bagage de bon niveau pour un jeune aristocrate périgourdin : il pourra être complété, le cas échéant, par la "*Bibliothèque de Mad. La Dauphine*, chez Saillant et Nyon, libraires, rue St Jean de Beauvais et chez Moulard, quai des Augustins. N° Ce livre indiquera à M. de Bayli la suite des livres d'histoire dont il est à propos qu'il fasse la lecture". On remarquera que l'oncle paraît assez ouvert aux idées des Lumières, auxquelles le neveu n'adhéra peut-être que modérément : il devait mourir en émigration en 1798...

15. *Histoire de l'édition française*. Tome II, "Le livre triomphant 1660-1830" (ouvrage collectif). Paris, Promodis, 1984, p. 240.

16. *Droit public de l'Europe* (1748), *Principes des négociations* (1757), *Entretiens de Phocion* (1763).

Peu nombreux, les livres recommandés par le marquis de Lambert, comme ceux que le capitaine de Commarque fait suivre dans ses déplacements sont sans doute plus significatifs des lectures de ces hommes que ne le sont pour d'autres les inventaires ou catalogues de bibliothèques bien fournies, parfois même prestigieuses, obéissant à des motivations diverses. Mais, choix très personnels, ils signalent des convictions et des préoccupations sensiblement différentes, à l'intérieur d'une même catégorie sociale, à travers en particulier des regards divergents portés sur le second ordre. Leurs choix ne peuvent guère être considérés comme partagés par tous les lecteurs périgourdins, les plus nombreux d'entre eux se contentant d'ailleurs de lectures beaucoup moins savantes.

LE COMMERCE DE LA LIBRAIRIE : LA CONSOMMATION DE MASSE

Si les formes d'appropriation de l'imprimé demeurent difficiles à cerner, eu égard aux matériaux disponibles, un regard sur ce qu'aimaient lire les Périgourdins, sur ce que l'on pourrait désigner comme leurs goûts littéraires, peut être appréhendé pour une période voisine, à travers la liste des ouvrages disponibles chez un libraire bergeracois : le libraire Lebedel (1779). Cette source permet d'envisager cette fois le livre du point de vue de la lecture et de son impact sur le lecteur.

Il s'agit de l'inventaire, dressé par le sénéchal, du fonds d'un libraire forain, décédé loin de chez lui et dont les héritiers demandent la levée des scellés, apposés tout de suite après le décès. Originaire de la paroisse de Servigny, évêché de Coutances, Jean Lebedel était venu s'installer à Bergerac "depuis quelques temps" lorsqu'il y meurt, subitement au début de l'année 1779¹⁷. Son fonds est alors inventorié par les officiers de justice et grâce à cette opération nous connaissons l'importance et la composition de son stock¹⁸. Selon toute vraisemblance, celui-ci devait correspondre aux attentes de sa clientèle, sans doute plus large que la bourgeoisie locale. Elle devait se partager entre Lebedel et son concurrent, Puynesge, qui à l'activité de libraire associait aussi celle d'imprimeur¹⁹, sans oublier d'autres marchands qui sans être libraires de Bergerac y débitaient aussi des livres. Ainsi, l'état adressé par le subdélégué à l'intendant, le 22 juin 1774, signale que le mercier Raymond Pasquier fait commerce "depuis deux ans de quelques livres, dans l'espèce de l'article prudent, s'étant toujours comporté en bon citoyen".

17. A.M.B., *Registre B.M.S., Saint-Jacques*. Décédé le 19 février 1779. Il est enseveli le lendemain.

18. A.D.D., B 1809 / 16, 19 et 20, fév.-mars 1779.

19. Lebedel sera bientôt remplacé par Bargeas, libraire puis libraire-imprimeur au temps de la Révolution.

tandis que son collègue de Libourne indique (le 9 juin 1775) que le libraire de la ville possède à Bergerac "un dépôt de livres qu'il vend journellement"²⁰.

Leurs rayons offrent pour cette période un stock disponible auquel les lecteurs bergeracois pouvaient accéder par l'achat, le prêt gracieux d'un ami acheteur, la location peut-être, les deux librairies de la ville pouvant assurer le service payant dévolu aux cabinets de lecture, quand ils existent. Bien sûr, elles ne représentent cependant qu'une part des imprimés disponibles auxquels s'ajoutent ceux des bibliothèques familiales ou d'institutions (Petite Mission, Filles de la Foy, pension Bourson...), les périodiques reçus par abonnements ; ceux encore vendus comme d'autres marchandises lors des foires ou chez d'autres débiteurs. Au-delà, qu'ils aient été, officiellement, deux (vers 1780), plus le mercier-relieur Raymond Pasquier diffuseur de quelques ouvrages, bon marché sans doute, et le dépositaire de la librairie libournaise Lafontaine, ou trois, en 1789²¹, il paraît peu probable, vu l'étroitesse du marché, que les libraires bergeracois aient différencié leur clientèle et donc leur marchandise, comme cela se produisait dans les grandes villes²². L'inventaire du fonds Lebedel prend ici toute sa valeur : s'il n'est qu'un instantané, il peut mieux que ceux des bibliothèques résultant d'accumulations séculaires et/ou personnalisées, traduire pour un moment donné les niveaux et les choix de lecture d'une population.

En rentrant dans la boutique de Lebedel, le lecteur bergeracois de 1779 a le choix entre plus de 700 titres immédiatement disponibles, susceptibles de répondre à ses attentes et à ses goûts. Ils représentent un stock de 4 425 volumes : le libraire possède donc un fonds assez considérable pour Bergerac, encore qu'il soit difficile à apprécier plus finement, la comparaison avec des situations voisines par la dimension et l'implantation de la ville restant à ce jour impossible. Ces volumes correspondent à 695 titres identifiés (détail en annexe), auxquels doivent en être rajoutés d'autres que le notaire royal n'a pas pris la peine d'inventorier en détail pour différentes raisons, parmi lesquelles intervient essentiellement la faible valeur marchande. Elle lui fait par exemple ignorer le titre de 333 pièces de théâtre, brochées, ou encore de 336 volumes de différents ouvrages de piété, in-12, qualifiés de *camelote*, terme appliqué ici à la médiocrité de la reliure²³.

20. A.D.G., C 3313 et C 452 / 57.

21. A.M.B., *Procès verbaux des cahiers de doléances des métiers et corporations* ; celui des imprimeurs et libraires est signé de Puyneuge, de Bargeas, déjà cités, auxquels est venu s'ajouter Chevalier.

22. Queniat (J.), *Culture et sociétés urbaines dans la France de l'Ouest au XVIII^e siècle*. Paris, Klincksieck, 1978, pp. 391-399.

23. Le terme de *camelote*, dérivé avec apocope de *camelotier* apparaît en 1751 dans l'expression *reliure à la camelote* pour désigner une reliure bon marché (*Dictionnaire historique de la langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Paris, Le Robert, 1994).

Les petits formats, in-12, in-16, in-18, in-24 et même in-64 sont de loin les plus nombreux. Cet état de fait correspond bien sûr à l'une des tendances de l'édition du XVIII^e siècle qui privilégie les formats plus maniables en raison d'une évolution du lectorat et des modes de lecture. Au-delà, il signale un fonds où dominent les productions courantes, voire ordinaires, peut-être proches de la marchandise de colportage, impression renforcée par l'évaluation financière et le nombre important de volumes simplement brochés. Ces derniers, 1 434, représentent au moins un tiers du stock dans lequel 2 096 volumes sont cependant reliés (47 %), l'inventaire ne précisant pas la reliure des 895 restants. L'ensemble, d'après l'appréciation portée par le sénéchal, monterait à 3 583 livres et 15 sols, soit une valeur moyenne de 16 sols et 2 deniers par volume. Si cette valeur demeure théorique, elle n'en reste pas moins significative du peu de prix de la majorité des ouvrages commercialisés par Lebedel, qui semble confirmer la présence de livres s'apparentant à la catégorie "bibliothèque bleue". Nous y reviendrons. Deux volumes seulement sont estimés 10 l. ou plus, et si les ouvrages à une livre sont fréquents, ceux dont le prix se situe entre 2 et 9 livres le volume - 64 en tout²⁴ - sont plutôt rares, alors même que c'est là une valeur courante, pour l'époque, d'après "Le journal de la Librairie", publié régulièrement dans le *Mercur de France*.

Beaucoup de livres ne dépassent pas quelques sols, parfois quelques deniers... L'amateur de textes latins, celui d'ouvrages prestigieux, de grands formats, richement illustrés²⁵, n'y trouvait guère son compte : les premiers représentent seulement neuf titres (les deux tiers religieux), tandis que les *Lois ecclésiastiques* de Héricourt (valeur 10 livres) et le *Traité des successions* de Lebrun (12 livres), sont les deux seuls in-folio commercialisés par le libraire, en exemplaires uniques. Cette situation est d'ailleurs la plus courante, bien que la présence de deux à neuf exemplaires d'un même ouvrage ne soit pas rare. La dizaine est rarement atteinte ou dépassée : ces cas méritent d'être ici détaillés ; ils caractérisent le fonds et au-delà la clientèle...

Si l'on met de côté le Bélisaire de Marmontel (1767), les plus nombreux des titres disponibles de la librairie Lebedel appartiennent à deux catégories facilement identifiables : les ouvrages religieux et plus particulièrement de

24. Il s'agit de 4 ouvrages de Religion, 17 de droit (alors même que cette catégorie ne compte que 45 titres et que l'on y trouve aussi les deux ouvrages valant 10 l. ou plus), 10 d'Histoire, 18 d'Arts et Sciences, 15 de Belles-Lettres.

25. Des figures sont seulement mentionnées dans six ouvrages, d'autres ont peut-être été omises et de toutes manières cela n'induit pas une qualité particulière de l'édition, certains ouvrages de la bibliothèque bleue possédant des gravures, parfois nombreuses. En voici la liste pour mémoire : *Figures de la Bible*, *Histoire de La Louisiane*, *Les Incas* (de Marmontel), *Recueil de vues de Rome*, *De l'Homme et de la Femme*, *Principes de l'art militaire*. Un seul livre est remarqué comme étant doré sur tranche, il s'agit d'*Heures de Noailles*...

dévotion ou de piété, les ouvrages pédagogiques, outils de référence pour les apprentissages scolaires ou instruments de pratique. Ils permettent de satisfaire à la demande courante d'une clientèle moins préoccupée de littérature que d'instructions. Impression renforcée par la prééminence des titres de la catégorie Religion : leur importance même doit être interprétée comme significative d'une clientèle à lente évolution culturelle.

OUVRAGES DISPONIBLES EN DIX EXEMPLAIRES OU PLUS :

- *Dictionnaire* de Bouvot, 10 exemplaires, valeur : 17 l. 10 s.
- *Comptes faits* de Barrême, 14 exemplaires, valeur : 5 l. 12 s.
- *Rudiments* de Gaudin, 15 exemplaires, valeur : 4 l. 10 s.
- *Alphabets syllabiques*, 12 exemplaires, valeur : 40 s.
- *Alphabets*, 23 exemplaires, valeur : 12 s.
- *Rudiments* de Tricot, 39 exemplaires, valeur : 15 l. 12 s.
- *Petit alphabet pour enfant*, 300 exemplaires, valeur : 4 l. 6 s.
- *L'Albert moderne*, 11 exemplaires, valeur : 9 l. 18 s.
- *Bélisaire* de Marmontel (1767), 13 exemplaires, valeur : 6 l.
- *Imitation de Jésus-Christ*, 22 exemplaires, valeur 8 l. 5 s.
- *Catéchisme ou cantique du diocèse de Périgueux*,
28 exemplaires, valeur : 8 l. 8 s.
- *Paires d'Heures*, 29 exemplaires, valeur : 29 l.
- *Petites Heures de Cour*, 40 exemplaires, valeur : 8 l.
- *Petites Heures et règlements de vie*, 49 exemplaires, valeur : 18 l.
- *Journées du Chrétien ou Méditations*, de Médaille,
50 exemplaires, valeur : 15 l.
- *Petit paroissien*, 50 exemplaires, valeur : 30 l.
- *Paires d'Heures*, 70 exemplaires, valeur : 52 l. 10 s.

DE RARES OUVRAGES SAVANTS

Il s'agissait pourtant de satisfaire aussi des clients plus exigeants, à la recherche d'ouvrages savants, de productions de qualité, de publications récentes. Cette exigence, jointe au souci de procurer aussi les produits espérés d'une clientèle ordinaire, se traduit dans la composition duale du fonds. Et si l'analyse détaillée des ouvrages ne paraît pas ici totalement pertinente et utile, il est intéressant de souligner, dans chacune des catégories, les deux versants opposés qui les caractérisent. Ils prennent, en fonction de celles-ci, des formes sensiblement différentes.

Concernant la catégorie Religion, on trouve chez Lebedel, les grands classiques de l'édition religieuse : *Bible, Ancien et/ou Nouveau Testament*.

LES LOIX
 ECCLÉSIASTIQUES
 DE FRANCE

DANS LEUR ORDRE NATUREL,
 ET

UNE ANALYSE DES LIVRES DU DROIT CANONIQUE
 conférés avec les Usages de l'Eglise Gallicane.

NOUVELLE EDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE
 des Additions nécessaires pour en rendre les Articles conformes
 aux nouvelles Ordonnances.

Par Feu M^r LOUIS DE HERICOURT, Avocat au Parlement.



A PARIS,

Chez DAVID, Libraire, rue & vis-à-vis la grille des Mathurins.

M. DCC. LVI.

AVEC APPROBATIONS ET PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

Epîtres, Pères de l'Église, en éditions intégrales ou au contraire abrégées, sermons, vies de saints et dictionnaires (de l'*Ancien Testament*, des *Conciles*, *apostolique*, des *prédicateurs*, des *hérésies*...), publications à la mode, aussi fréquents ici que dans les autres parties du fonds. Les ouvrages polémiques n'en sont pas absents, contre le matérialisme ou le déisme (œuvres de Nicolas-Sylvestre Bergier, chanoine de Notre-Dame : *Le déisme réfuté par lui-même*... (1765), *Examen du matérialisme*... (1771)), mais essentiellement contre le protestantisme (*Lettres d'un docteur catholique à un protestant*..., *Le protestant cité au tribunal de Dieu*..., *Dialogue entre un curé et un évêque sur le mariage des protestants* de l'oratorien Guidi, 1775) ; on imagine assez bien que le libraire devait répondre là aux recommandations plus ou moins pressantes des autorités religieuses locales. Ces œuvres côtoient les nombreux livres de dévotion (au nombre de cent) qui représentent plus d'un ouvrage sur deux de cette partie du fonds.

Dans la catégorie Droit, s'opposent plus nettement ouvrages savants destinés à des spécialistes - praticiens confirmés - à la recherche de références (codes, traités, recueils de jurisprudence), et des livres de vulgarisation, moins nombreux, dont l'objectif est de fournir aux lecteurs des conseils, parfois très pratiques et terre à terre, concernant testaments, donations, rentes, etc. Ainsi, trouve-t-on côte à côte les *Droits des gens*, le *Traité des successions* de Lebrun et l'*Institution du droit ecclésiastique* de Fleury.

Cette même dichotomie est très sensible dans la sous-catégorie Médecine où les œuvres savantes de Boërhave, Petit, Boissier de Sauvages côtoient les livres de Tissot destinés à un plus large public et *L'art de se traiter soi-même* ou *l'Albert moderne*, ouvrages de médecine populaire. En économie politique aussi : *L'art des lettres de change* ou le *Dictionnaire de commerce* voisinent avec *Le Commerce et le Gouvernement*... de Condillac (1776), *Les Idées d'un citoyen sur les besoins des pauvres* du chanceladais Baudeau (1765)...

L'Histoire mêle auteurs classiques anciens (Quinte Curce, Cornelius Nepos) et modernes (Bossuet, Fleury, Rollin), mémoires et ouvrages anecdotiques (*Anecdotes des reines et des régentes de France*), non sans faire une place à des titres plus savants, porteurs d'une nouvelle conception de la discipline. Voltaire y occupe une place de choix. Si la sous-catégorie Géographie, peu étoffée (17 titres), ne présente rien de très remarquable, on y note la présence d'un seul récit de voyage (*Voyages de Richard Pokcocke en Orient et Egypte*, 1772 et 1773) et, parmi les ouvrages à destination de la jeunesse, d'un seul atlas ; trop chers pour les clients de Lebedel ?

Peu nombreux (51) les livres de philosophie font une place importante aux grands penseurs du siècle, Diderot (un titre), Montesquieu (trois), Rousseau (deux), Voltaire (deux), ou du siècle précédent (Pascal, La Bruyère,

Bossuet, Cyrano de Bergerac). Ils voisinent avec des traités plus synthétiques et quelques ouvrages polémiques tels les *Erreurs de Voltaire* du jésuite Nonnotte, publiées d'abord anonymement à Avignon en 1762, ou *Le microscope bibliographique*, satire contre l'éditeur d'origine toulousaine Pierre Rousseau, installé à Bouillon. Mais ce sont surtout les livres de pédagogie et d'éducation, oeuvres théoriques ou manuels pratiques, qui paraissent ici remarquables, par leur nombre et leur variété. Les grands traités, comme *De l'éducation* de Locke, y sont moins nombreux que les ouvrages d'éducation à l'usage des familles : *Les études convenables aux demoiselles* d'André-Joseph Panckoucke (1749) voisinent avec *l'Eraste ou l'ami de la jeunesse* de l'abbé Jean-Jacques Fillassier (1775), et avec divers *Ami...*, *Magasin...*, *des enfants, de la jeunesse ou des jeunes gens*. Les idées développées dans *l'Emile* (1762), les débats qu'elles ont entraînés ont fait de l'enfance et de l'éducation un sujet apprécié de la bourgeoisie et un nouveau marché pour l'édition...

Ils font pendant des nombreux titres présents en Belles-Lettres et à finalité éducative, qu'ils soient classés parmi les dictionnaires, en Grammaire et philologie (par exemple, des livres pour l'apprentissage du latin comme *l'Art de désopiler la rate*, ou les *Rudiments* de Tricot, des *Vocabulaire* ou encore des *Grammaire*, de Restaut, Buffier ou autres...) ou en Poésie, qui propose de nombreux textes à destination de la jeunesse : *Télémaque, Oeuvres et Contes* de Madame le Prince de Beaumont, classiques anciens et du XVII^e siècle.

On se trouve ici dans les rayons les plus fournis de la librairie Lebedel. Ils proposent à la clientèle un éventail large de la production littéraire allant d'Homère aux auteurs français ou étrangers du XVIII^e siècle (Richardson, Swift, Pope, Gessner, Lesage, Gresset, Crébillon, Marivaux, Rétif de la Bretonne...). Une place importante est réservée aux textes simples, facilement accessibles et volontiers édifiants ou au contraire légers, telles les *Oeuvres* de Madame de Gomez, parmi lesquelles se trouve *l'Histoire de Jean de Calais*, dont la littérature populaire s'empare pour en faire un succès éditorial²⁶, la *Colombiade* de Madame du Bocage, *Les égarements de Julie*²⁷, ou les *Lettres de Juliette Catesby* et celles de *Fanny Buttler* de Madame Riccoboni. *L'Art de pêter*, donne le ton d'une littérature plus triviale encore...

Une bonne partie est proposée dans des éditions bon marché, et la *Bibliothèque Bleue* en quatre parties, réunie en un seul volume broché in-12, estimée 40 sols, n'est sans doute pas le seul ouvrage de ce type.

26. Parue en 1723, cette nouvelle, comprise dans le recueil des *Journées amusantes dédiées au Roi*, connaît plusieurs éditions parisiennes, avant d'entrer dans le catalogue de l'imprimeur troyen, Garnier...

27. Histoire galante publiée anonymement en 1755 et attribuée à l'avocat Perrin.

Il est cependant difficile de préciser le type d'édition des oeuvres proposées par le libraire, l'inventaire ne précisant jamais le lieu de celle-ci, et rarement l'année. Or, traditionnellement, de nombreux titres à succès se déclinaient dans de multiples éditions, des plus savantes aux plus ordinaires.

Pourtant, au-delà du prix déjà évoqué, d'autres indicateurs permettent de deviner dans le stock du libraire bergeracois la présence d'ouvrages traditionnellement commercialisés par colportage. Ils font partie des catalogues des éditeurs de la *Bibliothèque Bleue de Troyes* ; c'est notamment le cas des *Figures de la Bible* (Garnier), du *Secrétaire de la Cour* (Vve Nicolas Oudot), des *Prophéties perpétuelles* (Garnier) ou encore des *Oeuvres badines* d'Alexis Piron (Baudot)²⁸.

Si le libraire Lebedel n'exclut pas de servir une clientèle érudite et de spécialistes à la recherche d'ouvrages savants ou/et professionnels, il vise surtout à satisfaire des clients beaucoup moins ambitieux dans leurs demandes, à la recherche d'une production de masse caractérisée par son faible prix et sa trivialité. Comparé aux inventaires de bibliothèques, aux livres choisis par le marquis de Lambert ou à ceux possédés par le capitaine de Commarque, chacun avec sa spécificité particulière, le fonds du libraire se caractérise essentiellement par la relative rareté des publications très savantes et spécialisées d'une part, l'importance des livres religieux d'autre part.

Petits formats, ouvrages brochés, abrégés et rudiments, livres de piété et de dévotion, manuels scolaires... définissent les choix principaux d'une population de culture étroite et de mentalité traditionnelle ; on peut supposer que la majorité des bourgeois bergeracois - ceux notamment dont les inventaires après décès ne signalent que peu ou pas de livre - trouvaient là de quoi combler leurs appétits de lectures.

Les choix individuels et raisonnés de vrais lecteurs reflètent mal le contenu des rayons de la librairie provinciale. Comparé à des inventaires de bibliothèques plus ou moins riches et plus ou moins ambitieuses, comparé aux choix très ciblés et fortement différenciés d'hommes appartenant aux élites locales, l'étude du stock des ouvrages qui sont disponibles chez un professionnel donné, mais représentatif, ayant forcément le souci de répondre aux attentes d'une clientèle, éclaire d'une autre lumière la problématique de la lecture. Tandis que "les ruptures culturelles qui apparaissent dans la seconde moitié du siècle annoncent, sinon l'apparition, du moins le net progrès, de nouvelles raisons de lire"²⁹, la majorité des lecteurs périgourdins

28. Morin (A.), *Catalogue descriptif de la Bibliothèque Bleue de Troyes (Almanachs exclus)*, Genève, Droz, 1974.

29. Quéniart (J.), *Les Français et l'écrit XIII^e - XIX^e siècle*, Paris, Hachette, 1998, p. 152.

continue d'acquérir des livres en petit nombre pour satisfaire quelque besoin spécifique. Il s'agit tout d'abord d'être un meilleur chrétien, de mieux répondre aux attentes d'un clergé qui - en Bergeracois plus qu'ailleurs - veille à mieux diffuser la vraie foi en s'appuyant sur l'écrit. Le nombre d'exemplaires de ces livres disponibles chez Lebedel est de ce point de vue très significatif, comme la production locale de l'imprimeur Puynesge, encouragée par les pouvoirs civils et religieux³⁰. Il s'agit ensuite d'acquérir les rudiments et au-delà les éléments de base d'une culture classique qui valorise - notamment au niveau de l'enseignement - le corpus des textes reconnus comme tels, avec en bonne place les auteurs de l'Antiquité et ceux du XVII^e siècle. Il s'agit enfin de fournir à des professionnels les outils indispensables à l'exercice du métier. Au-delà apparaissent, en écho timide aux bibliothèques ou aux choix plus restreints, mais raisonnés, des élites, de nouvelles motivations, de nouvelles raisons de lire : le divertissement, l'information sur l'actualité politique, la réflexion sur la société contemporaine, ou tout simplement le plaisir de lire...

M.C.

30. Combet (M.), *Jeux des pouvoirs et familles, les élites municipales à Bergerac au XVIII^e siècle*, op. cit., pp. 593-601, et annexes pp. 138-141.

ANNEXE : COMPOSITION DU FONDS DU LIBRAIRE FORAIN, JEAN LEBEDEL, 1779 ³¹									
Catégories	litres	latins	vol.	m-F ⁷	m-4	m-8	m-12 m-24	m-16	?
I Théologie et religion									
Bible, écriture sainte	10	1	28			4	15	9	
Pères de l'église, conciles	4		10			10			
Théologie et apologetique	75		340			8	326		6
Liturgie et dévotion	100	5	652		8	13	303	154	174
Total	189	6	1030		8	35	644	163	180
II Droit et jurisprudence									
Droit canon	3		5	1	2		2		
Droit civil	27		118		12	66	40		
Jurisprudence et pratique	15		38	1	27	3	7		
Total	45		161	2	41	69	49		
III Histoire									
Histoire ecclésiastique	9		17			5	12		
Histoire profane	80	1	326			28	297	1	
Géographie	17		69			6	63		
Total	106	1	412			39	372	1	
IV Sciences et arts									
Encyclopédie									
Philosophie	51		155			16	127	4	8
Sciences (sauf médecine)	30		179			97	68	14	
Médecine, chirurgie...	54		174		1	20	151		2
Economie politique	14		55		1	22	32		
Agriculture et agronomie	9	1	24		4	15	5		
Arts libéraux	5		6			6			
Arts mécaniques	2		5				5		
Arts spécialisés	3		12				12		
Divers	1		5				5		
Total	169	1	615		6	176	405	18	10
V Belles-lettres									
Dictionnaires	22		57		7	43	7		
Grammaire et philologie	21		444			7	87		350
Poésie, art dramatique...	124	1	527			40	482	5	
Facéties	1		5				5		
Périodiques	1		16				16		
Total	169	1	1049		7	90	597	5	350
TOTAL	678	9	3267	2	62	409	2067	187	540
non classés	17								
volumes disparates			1158						
TOTAL			4425						

Mode de lecture du tableau: les données de la colonne "volumes" concernent le nombre total de volumes constituant le stock du libraire ; il a été obtenu en multipliant le nombre de tomes composant chaque ouvrage par le nombre d'exemplaires disponibles.

31. A.D.D., B 1809 / 16, 19 et 20, fév.-mars 1779.

La science et la pratique du plain-chant, Un livre de dom Pierre Benoît Chapelle de Jumilhac

par Pierre ORTEGA

Parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, rue de Richelieu, à Paris, à la côte "Mss. 19 096", on trouve un ouvrage dont le titre est : La science et la pratique du plain-chant. Si l'un des exemplaires de cet ouvrage se trouve dans la section des Manuscrits c'est parce que son auteur en a noirci les marges de notes manuscrites : les corrections et aussi les augmentations de la première édition.

Cet imposant ouvrage ne porte pas de nom d'auteur, mais la simple mention : "par un Moine", il n'en a pas moins été attribué à un périgourdin d'origine : dom Pierre Benoît Chapelle de Jumilhac.

Ce qui en fait, au premier chef, son intérêt pour notre Société et notre province.

Mais il existe une seconde raison de le présenter, c'est que notre moine a fait là un travail, des plus savants et des plus savoureux, sur l'un des plus grands trésors du christianisme : le "plain chant", autre nom du chant grégorien.



"La science et la pratique du plainchant", dom Pierre Benoît Chapelle de Jumilhac ; première page (avec l'autorisation de la B.N.F.).

DISCUSSION AUTOUR D'UN AUTEUR

"Par un Moine" : cette simple mention a de quoi étonner, de nos jours. Elle est cependant conforme à l'authentique tradition bénédictine qui veut que l'on ne cherche pas sa propre gloire, mais le service de Dieu.

Le père Martène, contemporain de dom Pierre Benoît, bénédictin, vivant dans la même abbaye que lui, à Saint-Germain-des-Prés de Paris, attribue sans hésitation au petit-fils d'Antoine Chapelle *La science et la pratique du plainchant*.

Pierre Chapelle de Jumilhac (1611-1682), en religion dom Pierre Benoît

Il fait partie de l'illustre famille des Chapelle de Jumilhac ; plus exactement il est l'un des petits-fils d'Antoine Chapelle.

Le maître de forges du Chalard, "l'Ancêtre Parpaillor", ainsi que le nomme familièrement l'une de ses descendantes, Antoine Chapelle était devenu seigneur unique de Jumilhac en 1582. Il avait été anobli en 1597 par Henri IV, pour d'éminents services rendus à la Couronne. De son mariage avec Marguerite de Vars, Antoine Chapelle eut, entre autres un fils, Jacques, qui lui succéda comme seigneur de Jumilhac.

Jacques Chapelle de Jumilhac épousa Madeleine de Douhet le 21 septembre 1609. De cette union naquirent de nombreux enfants : François, qui fut le premier marquis de Jumilhac (1655), et la souche des trois branches de la famille : les marquis, les Jumilhac-Saint-Jean et les Jumilhac-Cubjac, alliés aux Bertin.

Frère de François, Pierre Chapelle de Jumilhac naquit le 7 novembre 1611 à Saint-Jean-Ligoure, en Limousin au "*Châtelet*" de sa grand-mère, Marguerite de Vars.

Ayant entrepris des études supérieures de philosophie à Bordeaux, Pierre Chapelle de Jumilhac décida, en 1629, d'entrer en religion chez les Bénédictins, dans la congrégation de Saint-Maur, à Saint-Rémi de Reims. Il semble bien que cette entrée en religion n'ait pas reçu l'aval de sa famille, du moins dans les débuts.

Une brillante carrière, ...interrompue

Dom Pierre Benoît a connu une "carrière" monastique des plus remarquables :

Il fit profession solennelle le 6 avril 1630 à l'abbaye Saint-Rémi de Reims. Prieur général de plusieurs maisons, il fut tour à tour, visiteur des provinces de Bretagne (1651) et de Toulouse (1654) ; sa congrégation lui confia dans la suite de nouveaux prieurés.

Rien ne semblait devoir interrompre son ascension, puisqu'il fut nommé assistant général du père général de la congrégation de Saint-Maur, et enfin sous-prieur de la prestigieuse abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris. Jusqu'où allait-il monter ?

C'est, semble-t-il, lui qui mit volontairement fin à cette "carrière", refusant désormais toute autre "promotion".

Dans sa retraite, il entreprit de mener à bien un travail concernant l'un des aspects essentiels de la vie religieuse, la liturgie, et plus précisément ce chant qui rythmait les heures, les jours et les années, de la vie monastique, et des paroisses, que nous nommons "chant grégorien" et que l'on désignait à l'époque "plain-chant".

C'est en 1673 qu'il fit publier son œuvre principale.

"LA SCIENCE ET LA PRATIQUE DU PLAIN-CHANT" :

Un livre en huit parties, avec introduction et conclusion

C'est ainsi qu'un publicitaire de l'époque aurait pu présenter l'ouvrage de notre bénédictin. Ce livre, publié en 1673, se présente sous l'aspect d'un épais in quarto de 30 cm sur 24, comportant plus de 400 pages, divisé en huit "parties", elles-mêmes subdivisées en "chapitres", le tout précédé d'une solide introduction.

L'édition que l'on peut consulter aux Manuscrits de la Bibliothèque nationale de France, est une édition provisoire, recouverte d'une couverture



"La science et la pratique du plain-chant", dom Pierre Benoît Chapelle de Jumilhac ; page 132, exemple de corrections manuscrites apportées par l'auteur dans la marge (avec l'autorisation de la B.N.F.).

prise dans un vieux parchemin. L'impression en est soignée, elle s'orne des multiples corrections et augmentations qui préparaient une édition définitive qui n'a, semble-t-il, jamais vu le jour.

Il est à noter qu'une nouvelle édition fut réalisée en 1847 sous l'influence de l'abbaye de Solesmes.

Sans vouloir ici donner les titres exacts de ces huit parties, cet ouvrage a pour première caractéristique sa technicité : après les justifications de l'introduction, l'auteur nous invite à le suivre dans la logique d'un rigoureux exposé.

Justification de l'œuvre entreprise

Pour commencer, dom Pierre Benoît va justifier, dans son introduction, son entreprise et en donner les deux raisons principales.

1^{re} raison :

- Les travaux concernant le plain-chant ne manquent pas, d'illustres prédécesseurs s'y sont attelés, mais l'ensemble de ces travaux n'est pas totalement satisfaisant. L'auteur égratigne au passage, sans en avoir l'air, tous ces illustres écrivains, relevant certaines de leurs erreurs ou leur ignorance.

2^e raison :

- *Une autre considération qui m'a excité à dresser ce recueil est la multitude de méthodes (de chant) défectueuses.*

Enfin, écrit Dom Pierre Benoît, ce recueil pourra aider à garantir les personnes intelligentes dont la plupart semblent avoir été en ces derniers siècles prévenues, faisant paraître une espèce de mépris pour cette science, n'étudiant point sa théorie et n'usant de sa pratique qu'avec beaucoup de négligence, lorsque leurs caractères ou la qualité de leurs bénéfices ou dignités ecclésiastiques les engage à s'en acquitter.

Un art libéral qui a pour genre les mathématiques

La première partie situe le plain chant dans l'univers de la science : *La science du chant est l'un des sept arts libéraux et a pour son genre les mathématiques, c'est à dire la science qui s'occupe à raisonner sur la quantité ou grandeur prise en elle-même.*

Dom de Jumilhac s'explique : *Les mathématiques comprennent quatre sortes de sciences, sçavoir l'arithmétique, l'art de chanter (qu'on appelle musique ou harmonique), la géométrie et l'astronomie. [...] Mais la science du chant a cet avantage sur les trois autres (parties des mathématiques) qu'elle les renferme en quelque manière et les emploie à son service.*

Elle emprunte les nombres de l'arithmétique, l'étendue ou la quantité permanente de la géométrie, les raisons ou proportions de toutes les deux, la durée et le temps de l'astronomie.

C'était au temps du carême de 1682, et dom Pierre Benoît s'en était allé dans l'église pour y méditer, lorsqu'il aperçut un brave chien qui faisait un somme, mollement allongé sur le sol. Choqué par ce spectacle incongru, il voulut chasser l'animal d'un bon coup de pied, mais le chien esquiva le soulier vengeur et voilà notre Pierre Benoît de Jumilhac qui s'étale de tout son long. Plus jeune, l'incident n'aurait peut-être pas de graves conséquences, mais à soixante et onze ans, il fut fatal, provoquant sans doute une fracture du col du fémur.

Toujours est-il que dom Pierre Benoît se mit au lit pour ne plus se relever.

Le nécrologue du monastère de Saint-Germain-des-Prés rapporte à la date du 21 mars 1682 :

Le vingtième jour de mars mil six cent quatre-vingt deux, est décédé en ce monastère dom Pierre Benoist Jumilhac, religieux prêtre de notre congrégation, profès de St Rémy de Reims, natif de Saint-Jean-de-Ligoure, diocèse de Limoges. Il fut prieur de divers monastères de la congrégation, visiteur des provinces de Bretagne et de Toulouse et assistant du T. R. père supérieur général dom Jean Harel. Il est enterré dans la grande chapelle de la Sainte Vierge où est marqué : 21 Martii 1682.

P.O.

Des affiches aux imprimeurs

par Jeannine ROUSSET

Notre compagnie possède une importante collection d'affiches et placards de 1697 à 1800. Ce patrimoine offre, parmi tant d'autres aspects, des renseignements sur la vie quotidienne.

En étudiant ce thème*, nous faisons la connaissance de quelques imprimeurs dont le nom est mentionné au bas de l'affiche, avec leur raison sociale. Il est à remarquer que les précisions sur cette dernière variaient selon les événements politiques du moment !

Tous les documents ne portent pas le nom de l'affichiste. L'inventaire des imprimeries ci-dessous est incomplet, puisqu'il n'a été réalisé qu'à partir de notre collection. L'année mentionnée désigne la date de la publication de l'affiche.

1- A Bergerac

An II, imprimerie du républicain **Bargeas**.

1786, imprimerie **J.-B. Puynesge**, au Grand-Port.

2- A Montignac

An II, imprimerie **Berger** et veuve **Chalmas**.

3- A Périgueux

An III, chez **L. Canler**, imprimeur du département.

* Nous remercions de Dr Brachet pour sa collaboration.

An III, chez **L. Canler**, imprimeur des Amis de la liberté et de l'égalité.

An VII, chez **L. Canler**, imprimeur du département, restant à la ci-devant petite Mission.

1773, imprimerie de **A. Dalvy**, imprimeur du roi et de Monseigneur l'évêque.

1784, chez **Dalvy**, imprimeur ordinaire du roi.

An III, chez **Dauriac**, imprimeur des Amis de la liberté et de l'égalité

1793, chez **Dubreuilh**, imprimeur du département.

An VIII, chez la **veuve Dubreuilh**, imprimeur-libraire.

An III, imprimerie du républicain **Dupont**, imprimeur du département, au club des Amis de la liberté et de l'égalité.

An V, imprimerie du républicain **Dupont**, imprimeur du département.

An III, imprimerie **Faure et Bonneaud**, rue de la Vertu, près la Comédie.

An IV, chez **J.-B. Faure**, imprimeur du département.

An VII, chez **Jacotin**, imprimeur du département, rue Taillefer n°11.

4- A Sarlat

1792, chez **E. Thévenin**, imprimeur du Directoire du district.

An III, imprimerie du citoyen **Robin**, l'an III^e de la République française.

Nous constatons que l'imprimerie Dupont, de Périgueux, publie la majorité des affiches et placards pendant la période révolutionnaire.

Les collègues s'intéressant à la bibliophilie peuvent voir l'affiche du 9 pluviôse an II de la République, conservée à la bibliothèque de la SHAP sous la cote DI 13. Elle reproduit un extrait des délibérations du conseil exécutif provisoire concernant la liste des brevets d'invention délivrés avec les durées d'application. Voici deux exemples de brevets, concernant l'imprimerie et la fabrication du papier :

n°61 – Au citoyen Potter, de Paris, un brevet de quinze années pour le blanchiment des chiffons et pâtes propres à faire du papier.

n°67 – Au citoyen Michel, de Paris, un brevet de cinq années pour la fabrication de filigrane.



FOIRES DE PERIGUEUX.

AVIS AU PUBLIC.



N fait savoir que par Lettres- Patentes données à Versailles au mois de Sept. 1784, enregistrées au Parlement le 29 du mois de Novembre même année, Sa MAJESTÉ a Permis aux Maire & Consuls, & Habitans de la Ville de Périgueux, d'y établir deux Foires chaque année, & de proroger les deux autres qui y étoient déjà établies.

La Première de ces deux Foires sera tenue le 7 Janv. lendemain des Rois de chaque Année, & la Seconde le 27 Juillet; elles dureront & seront tenues Chacune quatre jours pleins ouvrables & consécutifs, non compris deux jours avant l'ouverture, & deux jours après la clôture pour le débalage & réambalage; en cas de Fête seront remises au lendemain.

La première des deux Foires déjà établie & prorogée par les susdites Lettres- Patentes, sera tenue & ouverte le Mercredi de la mi-Carême, & durera quatre jours; la Seconde tenue ordinairement le 26 Mai, jour de Saint-Mémoire, sera ouverte ledit jour, & tenue huit jours ouvrables & consécutifs, non compris également, comme pour celle de la mi-Carême, les deux jours précédens l'Ouverture, & les deux jours après la Clôture.

Tous Marchands Forains pourront s'y rendre pour vendre, débiter ou acheter toutes sortes de Marchandises &

Bœufs, & notamment des Chevaux à la Foire du 26 Mai. Ils jouiront des Privilèges réglés par les susdites Lettres- Patentes pendant leur durée. Le temps passé, il ne leur sera plus permis de venir dans ladite Ville, Faubourgs & Banlieue d'iceux, pour y faire aucun Commerce.

Ils s'adresseront à l'Hôtel de Ville; ou en leur indiquera le Lieu & les Places qu'ils doivent avoir pour débiter leurs Marchandises.

Ceux qui voudront y amener des Bœufs, comme Bœufs gras, Cochons, & autre Bétail, y trouveront un Foireau spacieux & commode. Les Maire & Consuls invitent particulièrement les Propriétaires de la Banlieue de leur conduite à la Foire des Roues les Bœufs gras qu'ils peuvent avoir.

Les Marchands & Négocians qui désireront avoir des Emplacements fait en Ville, fait dans la Place de la Foire, sous la Porte de Taillefer, sont priés d'en donner avis à l'Hôtel-de-Ville.

Cette Place qui à l'avenir sera nommée de *Saint-Mémoire*, servira à l'Éménagement de tous les Marchands qui fréquenteront ledites Foires. On n'a pas cru pouvoir en choisir une plus à portée de la Ville, plus commode à tous égards, par sa situation, & par les Plantations qui y sont déjà faites.

A PÉRIGUEUX, de l'impression de DALVY, Imprimeur ordinaire du Roi.

1784
L'IMPRIMERIE ROYALE

DC9

Affiche concernant l'établissement, par lettres patentes, de deux foires supplémentaires à Périgueux, en 1784.

"Imprimerie de Dalvy, Imprimeur ordinaire du roi."

(Bibliothèque de la SHAP, DC 9)

La bibliothèque d'un évêque de Périgueux au XVIII^e siècle

par Louis GRILLON

Au siècle des Lumières, les évêques de France prenaient place parmi les personnes les plus éclairées. En quoi leurs bibliothèques, dans la mesure où l'on en connaît exactement le contenu, peuvent-elle en témoigner ? Celle de Monseigneur d'Argouges dont nous avons conservé l'inventaire, pourrait fournir un bon terme de comparaison.

"Le treize novembre 1731, est decedé, dans son palais épiscopal, messire Michel-Pierre d'Argouges, seigneur évêque de Perigueux, conseiller du Roy en ses conseils, [abbé commendataire de] Nostre Dame de Jouy en Brie, ordre de saint Bernard, après [avoir re] ceu les sacrements de l'Eglise ; et son corps [a esté e] nterré le lendemain, devant l'autel de St Aignan [a] St Front..!"

Sacré le 3 août 1721 dans l'église des Minimes de Paris, Monseigneur d'Argouges avait fait son entrée solennelle à Périgueux le 12 décembre suivant¹.

Son décès eut lieu à deux heures après-midi.

1. M. Hardy, Inventaire sommaire des Archives communales de la ville de Périgueux, 1897, GG 90

2. M. Hardy, ouvrage cité, BB 22.

Les chanoines de la cathédrale s'étaient réunis afin de délibérer sur les mesures à prendre pour la garde de la demeure épiscopale et de son contenu jusqu'à ce qu'en soit fait un inventaire en règle.

Les "gens du Roy" étaient absents de la ville ; absent de même Jean Garlandier, préposé par l'économiste général du diocèse.

Le syndic du chapitre, le chanoine Pierre Durand du Bastit, alla donc trouver messire Pierre Roche, conseiller du roi au présidial, pour lui apprendre la nouvelle et le prier de prendre toute disposition utile. Celui-ci se rendit à son tour, vers les quatre heures, au domicile de messire François-Philibert du Chesne, conseiller du roi et lieutenant général au siège de Périgueux, pour le prier de se transporter au palais épiscopal et de faire apposer les scellés à tous les endroits où ce serait nécessaire.

Messire du Chesne acquiesça de suite :

"Nous octroyons acte du requis du sieur Roche faisant pour les gens du Roy absents, et y faisant droit, ordonnons que nous transporterons tout presentement a la maison épiscopale, de la presante ville pour être procedé par nous a ladite apposition des scellés en presance dudit sieur Roche et fait ensuite inventaire.

Fait a Perigueux dans notre logis et pardevant nous lieutenant general susdit led. jour et heure que dessus, écrivant pour nous Noel Constantin, greffier que nous avoens pris doffice en absence de Jean Ladoire et François Pontard nos greffiers ordinaires, auquel led. Constantin avons fait lever la main et de luy pris le serment en tel cas requis."

La levée des scellés eut lieu en janvier 1732 ainsi qu'un inventaire minutieux des biens de l'évêque. Il est fort regrettable que ce fort cahier de 70 folios n'ait jamais, à notre connaissance du moins, été exploité. Il nous fait parcourir, en effet, les différentes pièces de la maison épiscopale, découvrir leur décoration, leur mobilier, les objets divers qu'elle renfermait à cette époque etc. Mais avant tout, et c'est sur ce point seul que portera notre attention, il nous permet de connaître le nombre des livres répertoriés leur nature et leur rangement.

*

* *

Quant aux titres de ces ouvrages, il ne saurait être question de les énumérer tous ici - ils remplissent huit pages grand format - mais uniquement de mentionner les différentes disciplines auxquelles ils peuvent être rattachés, dans la mesure toutefois où l'orthographe fantaisiste du scribe nous le permet pour chacun d'entre eux. Si l'on comprend aisément, par exemple, de quoi il s'agit lorsqu'il est

3. Arch. dép. Dordogne, B 379. Tout l'inventaire se trouve dans ce document.

question d'un volume "*in coarto*", on sursaute devant la mention du "*Concile de Tarante*", de "*l'Hotorité des Roys*" ou des "*Statues synodaux d'Orléans*".

La majeure partie des livres - pour ne pas dire leur quasi-totalité - se trouvait dans une salle à usage exclusif de bibliothèque où ils étaient disposés sur cinq étagères de bois. On pourrait penser qu'une telle superposition aurait facilité un classement par matière. Il n'en était rien. La place accordée aux ouvrages pouvait tenir davantage de leur taille ou du hasard que de leur contenu. Ne voyait-on point, par exemple, sur le premier rayon - mais encore était-ce celui du haut ou celui du bas ? - voisiner les *Décrets* de Gratien avec un Baluze, un Sanchez sur le mariage et un Suarez sur les censures ? C'était mêler le droit, la morale et l'histoire.

D'autres ouvrages étaient encore dispersés dans un petit cabinet voûté et dans une chambre où ils occupaient prie-Dieu et tiroirs de commodes ou d'armoires.

L'ensemble, tout compte fait, atteignait le total de 369 volumes pour 149 titres.

Les disciplines ecclésiastiques - on pouvait s'y attendre - étaient les plus représentées. On peut les classer selon les catégories traditionnelles en se contentant de donner quelques exemples de titres pour chacune d'entre elles.

Ouvrages de piété

Psautiers, graduels, processionnaires, Imitation de Jésus-Christ, Concordances, Psaumes de David, *Nouveau Testament* de Mons etc. Il faut noter que l'évêque possédait les bréviaires de Paris et d'Orléans, le Missel de Paris et le Rituel d'Orléans.

Patrologie :

Bibliothèque des Pères de la Bigne en 27 volumes, *Confessions* de saint Augustin, saint Bernard.

Hagiographie :

Vie de saint Vincent de Paul, Vie de Jean-François Régis.

Droit canonique :

Recueils des conciles, Droit pontifical, Recueils synodaux, Décrétales de saint Grégoire et du pape Boniface.

Écriture sainte

Plusieurs bibles en différents formats ou tomaisons ; une "*Bible en langue françoise*".

Hymnologie :

Hymnes de Santeul, Motets de Campra.

Apologétique :

Justification de l'église romaine.

Histoire de l'église :

Annales de Baronius.

Orateurs sacrés :

Sermons de Bourdaloue.

Théologie

Conférences de Paris, Conférences de Périgueux, Conférence de Luçon.

*
* * *

Le reste de cette bibliothèque épiscopale comprenait une quarantaine de livres profanes que l'on peut répartir comme suit :

Auteurs latins

Cicéron, César, Quinte-Curce, Sulpice-Sévère ; Traductions de Juvénal, Horace et Virgile.

Auteurs français :Boileau, Athalie, *Caractères* de La Bruyère.**Histoire :**Histoire ancienne, *Histoire de France* de Mézeray, Tablettes chronologiques sur les guerres de Paris.**Eloquence :**

Art de parler, Réflexion sur l'usage de l'éloquence.

Géographie :

Méthode de la géographie.

Grammaire :

Remarques sur la langue française, Doutes sur la langue française.

Pédagogie :

Instruction de la jeunesse.

Politique :

Autorité des rois de Talon, Etat de la France pour 1664 ; pour 1708.

Poésie :

Poésies de Santeul.

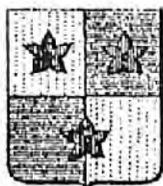
* * *

Au cours de cet inventaire, somme toute assez monotone, on rencontre toutefois quelques détails dignes d'être relevés : par exemple cette bible "avec son sac de camelos" ou ces "quatre thome de breviere in coarto couvert de maroquin rouge aux armes dud. sieur évêque" ou encore ce

4. Ces armes épiscopales ont été reproduites par C. Lacombe sur une "chronique" du Bugue entre 1720 et 1764 vue par l'archiprêtre Jean Durand de Ramefort, dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire de Sarlat*, n°52 (1993), p. 16.

"pontifical en quatre volumes que le sieur Lolière a déclaré appartenir au sieur Arnaud⁵."

A côté de papiers déclarés "inutiles", il se trouvait le "livre-journal du sieur évêque", des "sermons manuscrits", des cours de théologie manuscrits eux aussi, des procès-verbaux des Assemblées du Clergé et de leurs Agents, des thèses sur satin avec leur bordure dorée, des almanachs royaux de 1723 à 1728, des quittances de décimes entre ces mêmes dates etc. Il y avait surtout de nombreuses liasses de documents - hélas disparus ! concernant le diocèse et dont la seule énumération demanderait une publication qui ne manquerait pas d'intérêt.



D'ARGOUGES (MICHEL-PIERRE), Évêque de Périgueux, 1721.

ARMES : Cantonné d'or et d'azur à trois quintefeuilles de guoles, la dernière brochant sur les deux derniers quartiers.

Noble famille de Normandie.

M^{sr} d'Argouge, conseiller du roi en ses conseils, décédé le 13 novembre 1731, fut enseveli devant l'autel de Saint-Aignan Saint-Front, de Périgueux.

Armes de Monseigneur d'Argouges (A. de Froidefond de Boulazac, Armorial de la noblesse du Périgord)

Pour mieux faire, il nous aurait fallu rechercher auteur et date de parution de tous les ouvrages afin de pouvoir saisir dans quelle mesure le prélat se tenait au courant des nouveautés et vers quoi tendaient ses préférences. Mais les références étaient alors moins rigoureuses que de nos jours. Suppléer à leur défaut aurait dépassé le but que nous nous étions fixé pour la rédaction de cet article.

Nous devons toutefois faire une exception en ce qui regarde les sujets brûlants de ce temps-là. Monseigneur d'Argouges possédait notamment un *Traité sur la Grâce*, l'*Histoire des cinq propositions*, la *Défense de l'histoire des cinq propositions*, l'*Histoire de l'église gallicane de Longueval*, les *Libertés de l'église gallicane*, la *Cause de Quesnel*, le *Traité de la Régale* etc.

5. Lolière était secrétaire et aumônier de l'évêque défunt. Arnaud était supérieur de la congrégation de la Mission de Périgueux.

Quels pouvaient être les sentiments profonds de l'évêque sur ces problèmes ? On l'ignore. Un feuillet confidentiel inséré dans une lettre adressée au chanoine Pierre de Méredieu, official et vicaire général du diocèse *sede vacante* à plusieurs reprises, nous permet cependant de faire quelque réflexion. Cette missive lui était adressée par Durocher, curé de Bonnée (Loiret), qui avait été jadis, à Périgueux, un familier de Monseigneur Daniel de Francheville et de la famille Méredieu.

Interrogé sur la personne de Michel-Pierre d'Argouges, ancien vicaire général d'Orléans et évêque récemment nommé de Périgueux, voici ce qu'il en écrivait à son correspondant, le 5 avril 1721.

"Vous avez un évêque tout jeune qui aura bien de la douceur dans cette elevation, après avoir plus souffert vicaire general qu'un apprentif prêtre ne souffre au séminaire. Il y a bientôt trois ans qu'il n'est plus dans Orléans, en étant sorti à la réquisition de Madame d'Argouges sa mère laquelle, voyant une partie du diocèse en mouvement à cause de la Constitution⁶, a l'effet de quoi les interdictions volaient sans cesse de part et d'autre sans l'aveu, je crois, et sous le nom pourtant, de Monsieur l'abbé d'Argouges ; desquelles interdictions au moyen d'un appel comme d'abus le Parlement renvoya aux fonctions.

Cette illustre dame, mère de votre évêque, à ce bruit, reclama son fils hautement et dit que si le diocèse d'Orléans était en combustion, elle ne voulait pas que son fils en fut la victime ni l'approbre, n'approuvant pas que son fils fut en peine dans une semblable manœuvre.

Votre évêque est en cheveux blancs, de fort bonne mine, de bonne taille, et, dès à présent, d'un volume raisonnable avec une disposition à [...] pas, car selon les apparences il dormira mieux qu'il n'a fait étant vicaire général et trouvera les jours moins longs.

Je le, crois tout bon et s'il prend la manière de gouverner son diocèse dans son propre fond, sans puiser autre part, son gouvernement sera très doux mais si, au contraire, il se tient à celle d'Orléans, il donnera bien de la peine et sûrement il en aura bien de sa part, car dans toute l'Eglise de Dieu il ne fut jamais gouvernement pareil à celui-ci...⁸

S'il a humé à Orléans la manière de régir son diocèse, les pauvres curés peuvent dire adieu à la douceur des visites qu'ils avaient sous la

6. Il s'agit de la Bulle Unigenitus concernant le jansénisme.

7. Quelques mots illisibles.

8. Louis Gaston Fleurieu d'Armenonville fut évêque d'Orléans de 1706 à 1733. Il fut remarquable pour sa sévérité dont la lettre donne quelques exemples. Le roi lui-même dut lui retirer les lettres de cachet dont il avait fait un usage abusif. Cf. Duchâteau, *Histoire du diocèse d'Orléans...*, Orléans, 1888. Plusieurs autres détails sur cette ville à cette époque nous ont été donnés en 1971 par le conservateur des Archives à la demande de M. Noël Becquart dont l'amabilité à notre égard ne s'est jamais démentie.

*conduite de Monsieur de Méredieu, official*⁹. *Votre évêque ne vous parlera pas de langue que vous n'entendiez parfaitement*¹⁰."

Bien qu'ils le mériteraient à divers titres, il serait hors de propos de reproduire ici intégralement la lettre et le feuillet qu'elle contenait. L'extrait que nous en donnons suffit à faire saisir que l'évêque d'Orléans était jugé trop strict en ce qui regardait l'adoption de la Bulle *Unigenitus* et la signature du fameux Formulaire à laquelle était alors astreint tout ecclésiastique.

Monseigneur d'Argouges fut moins rigoureux. Du moins son passage dans le diocèse ne suscita-t-il point de remous notable au contraire de celui de son successeur, Jean-Chrétien Macheco de Premeaux, qui fut honni par les jansénistes dans leur périodique *Les Nouvelles Ecclésiastiques*¹¹.

*

* *

Quoi qu'il en soit, l'inventaire des livres de cet évêque nous permet du moins d'esquisser quelques traits de sa physionomie morale. Religieux, il montrait un intérêt accusé pour les sciences ecclésiastiques ; humaniste, un certain éclectisme pour les autres. Le besoin qu'il ressentait de se tenir au fait des courants de pensée de son temps, son souci pastoral évident qui se tournait autant vers l'éducation religieuse de l'enfance que sur les problèmes de ses ouailles plus âgées... ne sont-ils pas le témoignage des qualités requises pour être un bon pasteur ?

L.G.

9. Cet official est évidemment son correspondant. Rappelons que ce feuillet de renseignements est confidentiel.

10. Arch. dép. Dordogne, 2 E 1823-59.

11. G. Mandon dans sa thèse *Les curés en Périgord au dix-huitième siècle* a fort bien vu ces problèmes.

Un album inconnu de Jules de Verneilh

par Dominique AUDRERIE

Les carnets à dessins ont précédé l'usage de l'appareil photographique. A une époque où celui-ci n'existait pas encore, il n'était pas rare de rencontrer au détour d'un chemin, un promeneur, archéologue d'un jour, qui croquait sur son carnet un monument ou un paysage. Parfois c'était une scène de famille ou le visage familier d'un proche.

Ces dessins réalisés au fil du crayon ou de la plume, témoignent d'une émotion, d'un souvenir, plus simplement d'une impression passagère, dont l'auteur voulait garder la mémoire. Ils constituent ainsi des souvenirs irremplaçables d'une époque révolue et pourtant si proche. Loin des peintures ou des dessins mûris en atelier, ils gardent le plus souvent la fraîcheur de l'improvisation.

Ainsi en est-il de cet album de Jules de Verneilh conservé dans sa famille. Nous devons à son arrière petit-neveu d'avoir pu en prendre connaissance.

Ses dimensions sont modestes : 21 cm de large sur 13,5 cm de haut. Il est recouvert d'un cartonnage noir. Il comprend vingt-trois dessins à la mine de plomb, représentant divers monuments aquitains (Budos, Saint-Médard, Pibrac, La Salle du Ciron...), ainsi que des scènes familiales avec des personnages.

Nous trouvons deux monuments périgordins : la Porte romaine à Périgueux et le château de la Meynardie à La Coquille (deux dessins).

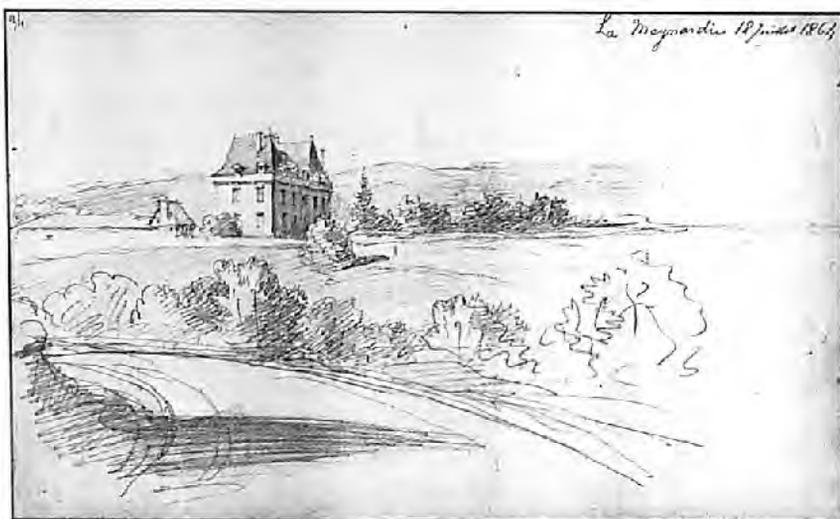
Rappelons que la famille de Verneilh est originaire du Limousin. Jean-Baptiste-Joseph-Jules, baron de Verneilh-Puyraseau est né à

Nontron le 6 février 1823¹. Il manifesta, dès son plus jeune âge, un goût prononcé pour l'étude et le dessin... C'est avec son frère qu'il publia en 1867 un *Album du Vieux Périgueux*. Il travailla aussi avec Léo Drouyn. Il participa à de nombreux ouvrages et des revues savantes. Dans le *Bulletin* de notre Société, dont il fut l'un des fondateurs avant d'en être le vice-président, nous trouvons nombre de ses dessins. En 1876, il fut reçu à l'Académie des sciences, belles lettres et arts de Bordeaux. Il fut également correspondant temporaire du ministère de l'Instruction publique.

Il s'est éteint en 1899 après avoir largement contribué à faire connaître les monuments du Périgord.

Quant à la Meynardie, c'est un castel du XVI^e siècle, inscrit dans un parc². Mais il a été vigoureusement repris au siècle dernier. Une ceinture de mâchicoulis court sous les hautes toitures. Selon Jean Secret, il fut le repaire des Bourdier, puis des Ribeyreix et des Villoutreix.

D.A.



La Meynardie, dessin de Jules de Verneilh, 18 juillet 1864.

1. Collectif SHAP, 1980, *Cent portraits périgourains*, Périgueux.
 2. Secret (Jean), 1966, *Le Périgord, châteaux, manoirs et gentilhommières*, édit. Tallandier, Paris.
- Lapouge (Hervé), 1989, *Anciennes demeures du Périgord*, Nontron.

Sur quelques titres pour aborder le XIX^e siècle

par Jacques LAGRANGE

Effectuer des recherches portant sur le XIX^e siècle en Périgord peut paraître, a priori, d'une grande facilité. La période est suffisamment proche de celle que nous vivons, pour que les faits qui se sont déroulés durant ces cent années soient toujours présents dans nos mémoires. Reste à définir les dates du début et celle de la fin de la période. Cela n'a l'air de rien, mais il faut s'y pencher avec une grande attention (1) (2).

Un fait établi demeure : la mort de l'Ancien Régime marque bien la fin du XVIII^e siècle. A peine le dernier écho de la guillotine s'est-il dissipé, place de la Clauère à Périgueux, que le premier préfet s'installe dans l'ancien évêché. Cet acte administratif et solennel, même s'il n'a pas encore acquis toute sa grandeur, ouvre bien le XIX^e siècle dans le défunt comté de Périgord, devenant le département de la Dordogne. Se succéderont le Consulat, le premier Empire, la première Restauration, les Cent-Jours, la seconde Restauration (3), les règnes de Charles X, puis de Louis-Philippe, avant de retrouver une deuxième République vite gommée par le coup d'Etat du second Bonaparte. Vers 1850, au milieu de cette période si riche en prodigieuses transformations, le Périgord atteint les sommets démographiques avec plus de 500 000 habitants. L'avènement de la troisième République dénonce-t-il le siècle qui s'achève ? A moins qu'il faille pousser jusqu'au mois d'août 1914, et une deuxième déclaration de guerre à la Prusse pour comprendre que l'ère du XX^e siècle est ouverte ? De nombreux historiens se querellent toujours pour légitimer l'une ou l'autre des issues.

Notre Compagnie dispose d'une riche bibliothèque concernant la période évoquée dans ce bref aperçu.

Mais ne nous y trompons pas ! Même finissant, ce XIX^e siècle est encore situé, pour beaucoup d'habitants du Périgord, dans un temps très reculé auquel la civilisation n'a rien apporté. Pour s'en convaincre, il faut prendre connaissance du récit d'un horrible drame perpétré en pays nontronnais (4) (5). La rubrique des faits-divers est très curieuse à suivre, car elle nous apporte une lumière assez crue sur les mœurs de ces temps (6).

*
* *

Ce siècle fut avant tout celui d'une abondance littéraire, qui vit naître la bureaucratie et la paperasserie administrative (7), même s'il est heureux de constater que la préfecture de la Dordogne comptait, en 1855, vingt-trois fonctionnaires de tous ordres, y compris le concierge (8). Limiter ce temps-là aux exploits de quelques ronds-de-cuir chers à Courteline ou à Labiche, serait étrangement réducteur. Ce sont les mêmes, dont nous nous gaussons, qui mettent en place les rouages d'une déconcentration de l'Etat, qui porte encore ses fruits. Des préfets tels les Marcellac, La Charrière, Romieu (9), conduisent le pays sur des voies proposées par un grand homme, qui domine toute la période politique, le ministre Pierre Magne (10). Natif du Barri de Saint-Georges, à Périgueux, il devient (11) un jeune avocat plein de talent grâce aux protections que lui prodigue un colonel en demi-solde. Lorsque le militaire est fait maréchal de France (12) et que le destin de Bugeaud passe au zénith, le ténor du barreau de Périgueux est fort apprécié du pouvoir jusqu'à devenir le grand argentier de Napoléon III. Au gré des régimes qui se succèdent tout au long de ce XIX^e siècle, la vie politique en Périgord demeure entre les mains des notables. L'intermède de 1848 offre bien quelque espoir aux "rouges", avec des émules de Gambetta, mais il est trop tôt pour pouvoir prendre place dans les mailles de l'étroit filet d'une bourgeoisie dominant au parlement autant qu'au département ou à la tête des communes (13).

*

L'Eglise emportée par la tourmente révolutionnaire, puis enlisée dans un concordat, reprend sa place sans voir venir les temps d'une nouvelle séparation des pouvoirs (14) (15) (16) (17). Le dernier évêque de l'Ancien Régime, Mgr de Flammarens, émigre. L'aventure révolutionnaire est cruelle à l'égard de son clergé (18). Parmi les prélats qui lui succèdent sur le siège épiscopal du diocèse de Périgueux et Sarlat recomposé, Mgr Dabert (19) est celui d'un renouveau de

l'Eglise. Comme bâtisseur d'abord, mais aussi comme propagateur d'une foi retrouvée qui doit reprendre toute sa place dans la société.

Progressivement l'école, qui s'ouvre pour tous, devient laïque, gratuite et obligatoire (20) (21). Les catholiques entendent se réserver la mission d'enseigner et acceptent difficilement l'intrusion du pouvoir politique, jugé parfois de tendance trop avancée. L'heure des grands conflits de pensée sonne (22).

Une élite, dans l'esprit des Lumières, même si elle règne à Paris, influence le Périgord dont elle est issue (23). Joseph Joubert (24), le sage de Montignac, nous entraîne dans le sillage de Chateaubriand. Depuis son manoir de Grateloup, un autre brillant esprit, Maine de Biran, sous-préfet de Bergerac, commente sa réflexion humaniste (25).

Un certain attrait pour le mystère et le secret, qui semble si bien réussir aux Anglais, engage une élite du pays dans l'exercice philosophique maçonnique (26). Jusqu'à la fin du second Empire, cet idéal tout de fraternité peut cohabiter avec la foi en Dieu. L'anticléricalisme aidant, les Orientés se divisent alors et certains n'hésitent pas à gommer toutes références à la création originelle. Une lutte de pouvoir, entre la pensée spirituelle et la direction des affaires politiques est amorcée.

Les polémistes déversent leur lot quotidien de fiel (27). Le journaliste Auguste Dupont tombe, le 20 août 1850, sous le coup mortel du pistolet de son adversaire le député Jean-Baptiste Chavoix, lors d'un duel stupide bien entendu. Mais le plus illustre des fleurets mouchetés du prétoire demeure l'avocat Louis Mie (28) en première ligne pour tous les combats pour la démocratie et contre le cléricisme. Nous connaissons de lui une dizaine de pamphlets terrifiants (29). Dans ses *Mémoires* (30), Albert de Calvimont, préfet de la Dordogne au 2 décembre 1851, sait excellemment nous décrire l'atmosphère à Périgueux en ce milieu de siècle, parmi ses fréquentations, comme l'architecte Louis Catoire (31), le recteur Sauveroché ou encore le futur patron d'Alger Sarlandie. Que dire de ce prestigieux rouletabile que fut Eugène Massoubre, qui livre durant plus de trente ans sa prose, souvent grinçante, parfois héroïque aux nombreux lecteurs du quotidien *l'Echo de Vézère* (32).

De nouvelles gloires apparaissent donc formant une autre société qui prend les rênes des affaires (33). L'aristocratie qui a édifié les mille et une demeures nobles du Périgord aurait-elle disparu ? Pour éviter toute dilution, le recensement des familles nées est superbement entrepris (34). Avec leur style propre, des aristocrates tracent quelques portraits de famille d'une élégance rarement égale (35).



Des précurseurs prennent conscience du retard en matière agricole du département (36) accumulé par négligence ou autosatisfaction. Il appartient au marquis de Fayolle (37) de lancer la rénovation des terres, tandis que dans les villes, on taille au couteau les traverses dans un style hausmannien (38) (39). Ailleurs, le chemin de fer développe son ruban, dès 1857, comblant de suffisance les Périgordins au point de leur faire négliger le rôle dévolu à leur chef-lieu départemental sur les axes vitaux de circulation (40). Et pourtant !

Les besoins considérables en main d'œuvre entraînent la naissance du syndicalisme, provoquant les premières grèves de revendication dès 1857, sur la ligne en construction de Coutras à Périgueux.

Le réseau national ferré est vite complété avant la fin du siècle, par des chemins de fer départementaux (41). La légende du "tacot du Périgord" est toujours vive, même si la rentabilité d'un tel investissement demande à être démontrée pour une période aussi éphémère.

Depuis l'Antiquité, on le sait, les hommes du Périgord savent tirer la richesse du fer (42) qui affleure leur sol. Les moulins posés sur le moindre ruisseau sont autant de fourneaux propices à une métallurgie qui sombrera sous le poids de la concurrence.

*

Le Périgord demeure depuis plus d'un millier de siècles avec ses hommes illustres. Cro-Magnon - et d'autres ! - apparaissent enfin et Lartet et Christy peuvent inventer la préhistoire en débarquant, un peu par hasard, en gare des Eyzies-de-Tayac (43).

En réalité, la mémoire des hommes de pensée et de caractère, qui ont forgé ce pays durant le XIX^e siècle, n'est pas disparue, grâce aux travaux des érudits locaux. Le portrait de nombre d'entre eux nous est conservé (44). L'aventure royale en Araucanie-Patagonie d'Antoine de Tounens, simple avoué de Périgueux (45), demeure toujours présente. Les échanges d'idées

sont un bien nécessaire à l'homme pour progresser. Les *Annales* de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne paraissent dès 1820, rédigées par Daussel. *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, en 1852, grâce à Arnaud de Siorac. La Société historique et archéologique du Périgord publie le compte rendu de sa séance du 27 mars 1874, dans la première livraison de son *Bulletin*. Relevons au passage que cent vingt-cinq ans plus tard, il en est toujours ainsi, sans interruption. A Coulounieix, le curé Brugière, disposant de quelques loisirs, emprunte les chemins du Périgord et rédige une note sur chaque paroisse, son église, ses vicilles demeures, ses us et coutumes, ses gens du moment (46). Il est vrai que le grand souffle qui donne au passé une dimension historique et archéologique vient de balayer le pays. Le chantier de restauration de la cathédrale Saint-Front de Périgueux, conduit par l'architecte Abadie (47), dans la foulée de Viollet-le-Duc, ne laisse pas insensibles des érudits comme le baron de Verneilh, ni même Léo Drouyn qui relève des centaines de dessins de nos châteaux et de nos églises entre 1845 et 1860 (48). Quelle prodigieuse mine d'informations pour les futurs étudiants en archéologie !

*

Nous avons cité le maréchal Bugeaud, plus haut. Nombreux sont les gloires militaires qui ont fait l'objet d'études (49). Parmi les hommes illustres qui demeurent dans le cœur des Périgordins, il convient de citer Yrieix Daumesnil qui se couvrit de gloire aux premiers rangs de la Grande Armée, et qui est surtout célèbre par sa réponse à l'ennemi : "Rendez-moi ma jambe, je vous livrerais Vincennes !" (50)

Sous le premier Empire, pour braver les foudres de Napoléon, le général des sabreurs, Fournier Sarlovèze (51), anime à sa manière le Sarladais. Ses frasques demeurent. Il n'est pas le seul tant le Périgordin possède une âme d'éternel bretteur, à moins qu'elle soit tempérée par sa sagesse philosophique... (52).

*

* *

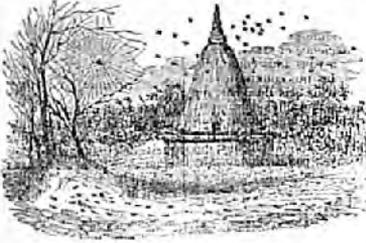
Sans doute ces quelques pistes proposées ne peuvent prétendre au caractère exhaustif d'une bibliographie périgordine évoquant le XIX^e siècle. Ne nous y risquons pas ! Il faudrait citer, entre autres, les travaux des peintres tel Jacques-Emile Lafon, des musicologues, dramaturges. On devrait aussi rappeler le rôle éminent tenu par le romancier Eugène Le Roy (53) (54). Demeure l'œuvre de l'éveilleur à l'histoire locale de bon nombre de vocations. Georges Rocal invente un style de recherche qui permet de passer

au scanner chaque fait quotidien de la vie (55) (56). Le curé de Saint-Saud exploite son don à écrire la saga de la première partie du XIX^e siècle. Aujourd'hui ce désir de maintenir l'œuvre de réanimation du passé "par la révélation des luttes, des gloires, des souffrances", est toujours notre ambition.

J.L.

N° 1.
Jeudi 2 Mars 1848.

LA RUCHE DE LA DORDOGNE
PARAIT LE JEUDI ET LE DIMANCHE,
et plus souvent si les événements
l'exigent.
2000 exempl.
10 cent.
Tout ce qui concerne la Rédaction
doit être adressé au Bureau.
Nous prions l'échange à tous
les Journaux de France.



ON S'ABONNE A BIBÉAC
AU BUREAU DE L'IMPRIMERIE

ABONNEMENTS :
12 fr. par an pour la Dordogne,
1 par mois "
15 fr. par an pour toute la France,
1 25 par mois "
*Interrompant, la Ruche de la
Dordogne sera publiée en chef-lieu.*

LA RUCHE DE LA DORDOGNE,

JOURNAL DU PEUPLE.

A nos Lecteurs.
La Ruche d'Isle-et-Drone, journal républicain et socialiste, sera écrit, imprimé et publié à Libérac par les citoyens Delmas frères, dans les années 1844-1842. Cette œuvre remplie de nominations sympathiques dans les départements de la Dordogne, de la Haute-Vienne et de la Charente, dans les villes manufacturières de France et surtout à Paris dans la Haute-maîtrise. Aussi, dès son début dans la carrière, cette sympathie fut féconde, manifestée par un nombre d'abonnés et surtout de lecteurs, qui dépassa les espérances même de ses fondateurs.

sante si elle se faisait un chef-lieu. Aussi n'hésions-nous pas à prendre immédiatement nos mesures, faire nos arrangements de manière à reprendre et publier La Ruche à Périgueux même dans le plus bref délai.
Les rédacteurs-fondateurs de La Ruche de la Dordogne, ont pu, spécialement, mettre au jour un prospectus, au programme de leurs souscriptions au journal républicain et socialiste de leurs compatriotes de la Dordogne. En ce qui concerne en 1844 le prospectus de La Ruche d'Isle-et-Drone, ils se sont rendus nettement, hautement leurs pensées et leurs tendances, comme ils avaient pris l'habitude de le faire dans leur collaboration aux journaux les plus avancés de Paris, ainsi qu'en dans tous

BIBLIOGRAPHIE

- (1) BENOIT (Robert) 1938. *La petite histoire de Périgueux*, Fontas, Périgueux.
- (2) FARNIER (Abbé) 1931. *Autour de l'abbaye de Ligeux*, Lisle.
- (3) ROCAL (Georges) 1956. *La seconde Restauration*, Coquemard, Angoulême.
- (4) RUFFRAY (Patrick de) 1926. *L'Affaire d'Hautefaye*, Imp. indus. et comm., Angoulême.
- (5) MARBECK (Georges) 1982. *Hautefaye, l'année terrible*, Laffont, Paris.
- (6) Notes imprimées relevées à la cour d'Assises de la Dordogne lors de procès criminels en 1808, 1825, 1846, 1876, 1877

- (7) LACOMBE (Daniel) 1989. *Les maires des chefs-lieux de canton de la Dordogne*, mémoire d'histoire, Bordeaux III.
- (8) Arch. dép. de la Dordogne. Rapports des sessions du conseil général. Recueil des actes préfectoraux.
- (9) Centre de diff. et de doc. pédagogique de la Dordogne, 1978. *Romieu, préfet de la Dordogne (1833-1843)*.
- (10) DURIEUX (Joseph) 1929. *Le ministre Pierre Magne*, Champion, Paris.
- (11) Centre de diff. et de doc. pédagogique de la Dordogne, 1981. *Regards sur la seconde République dans le département de la Dordogne*.
- (12) BOIS (Jean-Pierre) 1997. *Bugeaud*, Fayard, Paris.
- (13) LASSAIGNE (Jean) 1950. *Figures parlementaires du Périgord*, édition du Globe, Paris.
- (14) GIBSON (Ralph) 1979. *Les notables et l'Église dans le diocèse de Périgueux 1821-1905*, doctorat d'histoire, Lyon III.
- (15) JARRY (Abbé) 1917. *Nos évêques*, Ribes, Périgueux.
- (16) MAYONNADE (Chanoine) 1901. *37 ans d'épiscopat au XIX^e siècle*, Morel, Lille.
- (17) Archives diocésaines de Périgueux : notes ecclésiastiques, registres de catholicité.
- (18) BRUGIERE (Abbé) 1893. *Le Livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat*, N.-D. des Prés, Montreuil.
- (19) SAINT-MARTIN (Fanny) 1997. *L'épiscopat de Mgr Dahert*, mémoire d'histoire, Bordeaux III. Biblio. de la Soc. hist. et arch. du Périgord.
- (20) ECOLE NORMALE (collectif des élèves instituteurs de Périgueux) 1980. *Maîtres d'écoles de la Dordogne au XIX^e siècle*, Arch. dép. de la Dordogne.
- (21) DIDIERJEAN (Pierre) 1982. *Souvenirs des collèges de la compagnie de Jésus*.
- (22) POMMAREDE (Pierre) 1976. *La séparation de l'Église et de l'Etat*, Fanlac, Périgueux.
- (23) BARRIERE (Pierre) 1937. *La vie intellectuelle en Périgord*, Delmas, Bordeaux.
- (24) DURIEUX (Joseph) 1901. *Joseph Joubert, l'homme et l'œuvre*, Joucla, Périgueux.
- (25) MAYJONADE 1904. *Maine de Biran*, Imp. de la Dordogne, Périgueux.
- (26) PENAUD (Guy) 1989. *Histoire de la franc-maçonnerie*, Fanlac, Périgueux.
- (27) KAYSER (Jacques) 1958. *La presse sous la III^e République*, Mercure de France, Paris.
- (28) LAGRANGE (Jacques) 1992. "Louis Mie", *Bull. de la Soc. Hist. et arch. du Périgord*, t. CXIC, pp. 65-84, ill.
- (29) LAGRANGE (Jacques) 1992. *La vie en Périgord sous Louis Napoléon III*, Pilote 24, Périgueux.
- (30) SECRET (Jean) 1971. "Les souvenirs du préfet Albert de Calvimont", *Bull. de la Soc. hist. et arch. du Périgord*, t. IIC et IC.
- (31) LAGRANGE (Jacques) 1960. "Louis Catoire, l'urbaniste de Périgueux", *Bull. de la Soc. Hist. et arch. du Périgord*, t. CVII.
- (32) *L'Echo de Vésone* paraît depuis le premier avril 1828, devient *l'Avenir du Périgord*, puis *La Dordogne libre*. Collection à la Biblio. de la Soc. hist. et arch. du Périgord.
- (33) FROIDEFOND de BOULAZAC (Alfred) 1891. *Armorial de la noblesse du Périgord*, Périgueux.

- (34) MATAGRIN (A.) 1857. *La noblesse du Périgord en 1789*, Imprimerie Boucharie, Périgueux.
- (35) SAINT-AULAIRE (Comte de). *Portraits de famille* (2 tomes 1879 et 1893), Cassard, Périgueux.
- (36) PIJASSOU (René) 1967. "Regards sur la révolution agricole en Dordogne", *revue de la FOL* n°2, Périgueux.
- (37) FAYOLLE (André de), *Topographie agricole de la Dordogne*.
- (38) FOURNIER DE LAURIERE (Roger) 1938. *Les grands travaux de voirie*, Ribes, Périgueux.
- (39) LAGRANGE (Jacques) 1967. "Sur quelques plans cadastraux", *Bull. de la Soc. Hist. et arch. du Périgord*, t. CXIV.
- (40) LAGRANGE (Jacques) 1982. *L'histoire du chemin de fer en Périgord*, Médiapresse, Périgueux.
- (41) BRIVES (Henri) 1985. *Les tacots du Périgord*, Copédit, Périgueux.
- (42) LAMY (Yvon) 1987. *Hommes de fer en Périgord*, La Manufacture, Lyon.
- (43) AUDIERNE (Abbé) 1864. *Indication générale des grottes de la Dordogne*, Dupont, Périgueux.
- (44) COLLECTIF. 1980. *Cent portraits périgourdins*, édition de la Soc. hist. et arch. du Périgord.
- (45) LAGRANGE (Jacques) 1991. *Le roi français d'Araucanie*, PLB, Le Bugue.
- (46) BRUGIERE (Chanoine), *Notes*, Biblio. de la Soc. hist. et arch. du Périgord.
- (47) Musée national des monuments français, 1988. *Paul Abadie, architecte 1812-1884*, Edition de la réunion des Musées nationaux, Paris.
- (48) DROUYN (Léo), Portefeuille de dessins conservé à la bibliothèque de la Soc. hist. et arch. du Périgord.
- (49) TARTARAT (Suzanne) BOIREAU (Jacques) 1994. *L'armée en Périgord*, Périgueux.
- (50) CLAIRVAL (Henri de) 1970. *Daumesnil*, Perrin, Paris.
- (51) DELPECH-LABORIE (Jean) 1969. *Le général Fournier Sarlovèze*, Productions de Paris.
- (52) LA TOMBELLE (Henry de) 1946. *Gens de plume et d'épée du Périgord*, Fontas, Périgueux.
- (53) SEIGNOL (Christian) 1953. *Eugène Le Roy et le Périgord*, Fanlac, Périgueux.
- (54) SECONDAT (Marcel) 1978. *Eugène Le Roy*, Editions du Périgord Noir, Périgueux.
- (55) ROCAL (Georges) 1942. *De Brumaire à Waterloo*, Floury, Paris.
- (56) ROCAL (Georges) 1933. *1848 en Dordogne*, éditions Occitania, Paris.

Les mésaventures du spéléologue Edouard-Alfred Martel dans la préhistoire en Périgord

par Brigitte et Gilles DELLUC

Durant la première moitié de notre siècle, une profonde antipathie a opposé Edouard-Alfred Martel, le père de la spéléologie, et l'abbé Henri Breuil, qui devait devenir le "pape de la préhistoire". Dans ce conflit, on verra, d'un côté, "l'attitude soupçonneuse de E.-A. Martel vis-à-vis de la préhistoire et des préhistoriens", "le défaut de la cuirasse de ce savant, la preuve que nul n'est omniscient" (Casteret, 1950), et, de l'autre, les ripostes vindicatives de H. Breuil, dépourvues de toute charité. Le Périgord est au centre de ces démêlés. La correspondance de Martel et les écrits de Breuil montrent qu'ils éclatent lors du Congrès préhistorique de Périgueux en 1905 au sujet d'Altamira et, un peu plus tard, à propos de la grotte de Font de Gaume. Cette discorde trouvera son épilogue, en 1956, lors de la révélation de l'art des parois de Rouffignac, bien après la mort de Martel.

On peut se demander, aujourd'hui, si les séquelles de cette petite guerre ne viennent pas encore s'interposer dans les relations entre préhistoriens et spéléologues, attisant, comme des braises jamais éteintes, le dédain des uns et la méfiance des autres.

Un mauvais début : de la poterie au Paléolithique ?

C'est en 1885 que les ennuis commencent¹. Le jeune Edouard-Alfred Martel croit avoir trouvé un fragment de poterie dans des sédiments paléolithiques, contenant des ossements d'ours des cavernes, dans la grotte de Nabrigas (Lozère) (André, 1993). Très vite, il rédige une communication pour l'Académie des Sciences. Elle y sera présentée le 9 novembre 1885 par Quatrefages². Son auteur va s'attirer l'opposition virulente d'Emile Cartailhac, de Toulouse³, et celle d'Adrien de Mortillet⁴. "Ce péché de jeunesse dressa Martel contre les préhistoriens les plus en vue ; et comme il ne voulut jamais venir à résipiscence, cette intransigeance l'aiguilla pour toute sa vie dans une attitude de dissidence assez frondeuse" (Casteret, 1950, p. 202).

Avant cette mésaventure de Nabrigas, Martel ne connaissait de la préhistoire que ce qu'il avait pu voir, en 1866, dans la grotte de Gargas (Haute-

1. Nous aurons souvent recours aux citations de E.-A. Martel et de H. Breuil : les publications de Martel ne sont guère lues par les préhistoriens ni celles de Breuil par les spéléologues. La correspondance de Martel est très riche : plus de 1 500 documents (André *et al.*, 1997). L'action de Martel en préhistoire concerne surtout le Périgord, mais nous ferons parfois de courtes incursions au-delà. Nous rencontrerons quelques préhistoriens dont le nom est indissociable de l'histoire des études préhistoriques en Périgord. En rédigeant ces quelques pages, nous avons une pensée pour nos amis trop tôt disparus, Bernard Pierret (Pierret, 1953) et Michel de Courval (Chabert et Courval, 1971), ainsi que pour les membres du Spéleo-Club de Périgueux, auquel nous lie depuis un demi-siècle le souvenir de tant d'aventures, souterraines ou non.

2. Armand de Quatrefages de Breau (1810-1892), originaire de la Lozère, est un savant naturaliste, professeur d'anatomie et d'ethnologie au Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Il a défendu l'authenticité de la mâchoire de Moulin-Quignon (Somme), introduite frauduleusement en 1863 dans des couches de terrain anciennes pour tromper Jacques Boucher de Crèvecœur de Perthes, le « père de la Préhistoire » (Cohen *et al.*, 1999, p. 208, 210-221). Il récidive dans l'affaire de Nabrigas. Cette dernière trouvaille permet aux inventeurs, non sans quelque témérité péremptoire de novices, de "démontrer les deux faits suivants, jusqu'ici controversés : 1 - l'existence de l'homme, dans la Lozère, à l'époque du grand Ours ; 2 - la connaissance de la poterie à cette même époque" (Martel *et al.*, 1885 a). Le grand préhistorien Emile Cartailhac fait part de ses objections à la séance de l'académie du 23 novembre. Martel riposte le 28 décembre 1885 (Martel *et al.*, 1885 b et c). Durant sa vie, il consacrera à cette "poterie paléolithique" une demi-douzaine de publications (Martel, 1885 ; Martel *et al.*, 1885 a-d et 1885-1886 ; Martel, 1886) et il n'arrêtera jamais d'en parler dans ses livres. Surtout il a contracté, dans cette affaire, une définitive aversion vis-à-vis des préhistoriens : "J'avoue que ces procédés de discussion m'ont peu encouragé à persévérer activement dans l'étude de la préhistoire ; les recherches dont elle s'occupe m'ont, dès lors, et pour toujours, paru en butte aux complications nuisibles de controverses toutes personnelles et souvent dépourvues de l'impartialité véritablement scientifique et désintéressée" (Martel, 1905, 647).

3. Emile Cartailhac (1845-1921), préhistorien et muséographe, est directeur de la revue *Matériaux pour l'Histoire naturelle et primitive de l'Homme* et enseigne la préhistoire à l'université de Toulouse. Il est juriste de formation et ancien avocat. Neveu de Quatrefages, il est le maître du comte Bégouën, Henri Bégouën, 1863-1956, préhistorien et juriste, lui succède en 1922 comme conservateur du muséum de Toulouse et professeur à l'université de cette ville ; ami de l'abbé Breuil, il révèle avec ses fils et étudie les cavernes arlégeoises du Volp. Il prendra une part active à la Résistance.

4. Adrien de Mortillet (1853-1931) fut titulaire de la chaire d'ethnologie comparée à l'École d'anthropologie en 1889, puis, en 1929, de celle d'anthropologie préhistorique, succédant à L. Capitan et à son propre père Gabriel de Mortillet (1821-1898), fondateur des *Matériaux* et auteur de la première classification de la Préhistoire d'après l'outillage recueilli.

Garonne). C'était la deuxième grotte qu'il visitait avec ses parents et il n'avait que sept ans : on venait d'y découvrir l'ossuaire quaternaire des "oubliettes" (André *et al.*, 1997, p. 52 et 56). Après Nabrigas, il va s'attacher avant tout à l'étude des grottes et des gouffres naturels. Il faudra attendre le début du XX^e siècle pour qu'il s'intéresse à nouveau à la préhistoire, à propos des grottes ornées, mais on va voir que, là, "Martel critiqua plus qu'il n'aida" (Casteret, 1950, p. 203).

Né à Pontoise en 1859, dans une famille de juristes, il est licencié en droit depuis 1882 et a prêté serment d'avocat en 1883 ; il est inscrit comme clerc par la chambre des avoués près le tribunal de première instance de la Seine depuis 1886 (il exerce en fait depuis 1881). Bref, c'est un juriste, pas un scientifique et, au double plan de la préhistoire et de la "grottologie", il se comportera toujours un peu comme un autodidacte à la recherche de la reconnaissance du monde savant (Casteret, 1950 ; Fouttes, 1997) (pl. 1).

Sa vocation de préhistorien entravée, Martel doit changer de voie (André, 1993). Heureusement, il y a d'autres choses à découvrir dans les grottes et gouffres. Durant l'année 1888, il effectue "la première traversée mondiale entre perte et résurgence au fil du courant d'une rivière [souterraine] inconnue à Bramabiau (Gard), avec la description de [la grotte] de Dargilan (Lozère) et l'ébauche de la prospection des innombrables avens de cette région qui devient l'objet de ses constantes préférences". C'est l'année de naissance de la spéléologie (Gèze, 1993 a et b).

Dans l'immédiat, à part les notes qu'il consacre à Nabrigas, ce polygraphe ne rédige qu'une seule publication archéologique, en collaboration avec le Dr Emile Rivière de Précourt⁵, sur la fouille d'un gisement néolithique, près de Millau (Aveyron).

Quant aux grottes ornées, il s'y intéresse encore peu⁶. Les gravures de la Mouthe (Dordogne) ont été révélées en 1895 par E. Rivière, après enlèvement d'épais sédiments (Delluc, 1973, 1988, 1991). Pour Martel, "les

5. Cette même année, un jeune Normand, fils de juriste lui aussi, Henri-Edouard-Prosper Breuil, est en classe de sixième au collège Saint-Vincent de Senlis, chez les pères maristes. Il entrera au séminaire d'Issy-les-Moulineaux en 1895 et sera ordonné prêtre à Saint-Sulpice en 1890. Mais il a rencontré son maître le docteur Louis Capitan en 1896, a visité le Périgord avec son ami Jean Bouyssonie en 1897. Il ne sait pas encore que, dans peu d'années, il va devenir le continuateur de E. Cartailhac et de L. Capitan, l'ennemi de Edouard-Alfred Martel, et qu'il sera un jour sacré "pape de la préhistoire".

6. Ce site a donné en juin 1892, à E.-A. Martel et à L. Armand, les restes de sept individus (Martel *et al.*, 1893 ; Martel, 1894, 1926 et 1936). Le Dr Emile Rivière de Précourt (1835-1922), médecin et préhistorien, directeur de laboratoire à l'Ecole des Hautes-Etudes au Collège de France, président-fondateur de la Société préhistorique française en 1904 (fondée avec l'aide de Adrien de Mortillet et du Dr Raymond), vient de fouiller dans les grottes de Grimaldi et va bientôt révéler, aux Eyzies, en 1895 les gravures paléolithiques de la grotte de La Mouthe. C'est lui qui a fait adopter le mot "spéléologie", qu'il écrivait d'ailleurs *spéloologie* (Martel, 1900, p. 5), pour désigner l'étude des grottes.

7. Martel laisse échapper plusieurs découvertes archéologiques. Durant l'été 1893, il prend contact avec A. de La Pradelle, propriétaire de la grotte de Miramont ou Cro de Grandville (aujourd'hui Rouffignac, Dordogne), qu'il explore et topographie le 12 et 13 août 1893 (Martel,



Planche 1 - Edouard Alfred Martel (1859-1938) (à gauche), "père de la spéléologie", vint à plusieurs reprises explorer quelques cavités de Dordogne, dont Rouffignac (en 1893 et 1895) et Proumeyssac (en 1907) (dessin de A. Gautier, 1994). Ses opinions sur les grottes ornées préhistoriques lui valurent l'hostilité des préhistoriens, notamment du jeune abbé **Henri Breuil** (1877-1961) (à droite), futur "pape de la préhistoire" (photo E. Vaillois).



conditions de la fouille et du gisement paraissent rendre bien improbable toute supercherie [...] ; du reste des faits analogues ont été constatés à la grotte de Pair-non-Pair (Gironde) par M. Daleau". Il attend beaucoup des fouilles de Piette à Brassempouy (Landes) et au Mas d'Azil (Ariège) pour combler "l'hiatus existant, selon beaucoup d'auteurs [de l'époque], entre le paléolithique et le néolithique" (Martel, 1900, p. 111-112)⁸.

Edouard-Alfred Martel fait halte aux Eyzies les 19 et 20 mai 1903, en se rendant à Padirac. Il visite le fort de falaise du Roc de Tayac, aménagé par le sieur Galou en auberge aérienne (où il passe la nuit), et surtout, le deuxième jour, il rencontre Denis Peyrony⁹, qui lui fait visiter la grotte de Font de Gaume (André *et al.*, 1997, p. 579 ; Martel, 1903 b). C'est là que les choses vont commencer à basculer. Mais c'est deux ans plus tard, à Périgueux, que tout va se gâter à la suite de sa visite à Altamira.

Une bombe au congrès de Périgueux : Altamira serait néolithique

Au début du siècle, à plusieurs reprises, E.-A. Martel tente de voir clair dans l'art rupestre paléolithique. Il parcourt Altamira le 24 avril 1905

1894, 1930 ; André *et al.*, 1997, p. 126-127), avec L. Armand, E. Rupin et P. Lalande. Comme on le redira, il ne voit pas les gravures et dessins magdaléniens pariétaux, bien qu'il les côtoie dans les grandes galeries et la galerie du ruisseau. Il y revient en 1895 et E. Rupin grave une date de 7582, en chiffres du temps, au bout de la branche nord, et une longue inscription grecque, dans la galerie du ruisseau, alors à sec (Martel, 1894 et 1930, p. 39). Il prend soin de mentionner que "tout l'intérêt du Cro de Grandville est exclusivement d'ordre géologique" (Martel, 1930, p. 31). On relève qu'en 1906 l'industriel B. Normant, propriétaire du château de Fleurac (Delluc S. *et al.*, 1989), sera sollicité d'acquiescer cette grotte de Miramont-Rouffignac, alias Trou de Granville et fera appel à Martel (André *et al.*, 1997, document 320). Martel visite en Ariège quelques grottes qui deviendront célèbres : à partir de 1906 par leurs vestiges préhistoriques ; Niaux en 1896, Bèdeilhac en 1897 (André *et al.*, 1897, p. 575). Jusqu'en 1903, il a quelques contacts avec E. Rivière (André *et al.*, 1997, p. 580) et avec l'anthropologue Marcellin Boule (1861-1942) (André *et al.*, 1997, documents n° 133, 235, 238, 244 et p. 577-578), élève de E. Lartet, géologue, professeur de paléontologie au musée d'Histoire naturelle (de 1902 à 1936), fondateur de la revue *L'Anthropologie* et auteur des *Hommes fossiles*. Il revient en pèlerin à Nabrigas dont il lève le plan le 21 mai 1900 (André *et al.*, 1997, p. 188-189 ; document n° 259 et notes), mais le sol a été bouleversé.

8. Martel rédige la nécrologie d'Edouard Piette (1827-1906, ancien magistrat, fouilleur du Mas d'Azil et de Brassempouy ; sa collection est au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye) (Martel, 1906) et celle de F. Régnauld (1847-1908, archéologue et magistrat toulousain, fouilleur de Marsoulas et de Gargas, dont il remarqua les mains négatives pariétales) (Martel, 1906). Il analyse le beau livre de Piette sur *L'Art pendant l'âge du Renne* (Martel, 1908). Il écrit trois pages sur la découverte du Néandertalien de La Chapelle-aux-Saints en Corrèze (Martel, 1909). Martel se libère en avril 1899 de son travail d'avocat-agréé au tribunal de Commerce de la Seine : il vivra désormais des revenus de l'exploitation de Padirac (André *et al.*, 1997, document 250). De son côté, de 1905 à 1910, l'abbé H. Breuil est privat-docent puis professeur extraordinaire de préhistoire et d'ethnographie à l'université de Fribourg (Suisse). Il sera ensuite professeur à l'Institut de Paléontologie humaine et au Collège de France et membre de l'Institut (Henri-Martin, 1957).

9. Denis Peyrony (1869-1954), instituteur public aux Eyzies et préhistorien, créateur du musée de préhistoire des Eyzies. Comme H. Breuil, il était un des collaborateurs de L. Capitan. Dans le fort du Roc de Tayac, nous avons créé le musée de la spéléologie en 1970, avec le Spéléo-Club de Périgueux.

(André et al., 1997, p. 581), avec don Hermilio Alcalde del Rio, qui évoque certainement le souvenir de don Marcelino Sainz de Sautuola¹⁰.

Quelques mois plus tard il participe au premier Congrès préhistorique de France qui se tient à Périgueux, du 26 septembre au 1^{er} octobre 1905 (pl. 2). Cet important congrès est organisé et présidé par Emile Rivière : c'est une de ses dernières actions publiques et il est quelque peu amer d'avoir été écarté de la grotte de La Mouthe, "aujourd'hui fermée à ses recherches, à moins de consentir au prix fabuleux d'une nouvelle location ou plus encore de sa vente" (Rivière, 1906, p. 484), grotte dont l'étude sera assurée par H. Breuil de 1924 à 1930 et publiée seulement à l'occasion du centenaire de la découverte des œuvres (Delluc *et al.*, 1995). Dans la liste des congressistes, E.-A. Martel est inscrit comme "secrétaire général de la Société de Spéologie [*sic*] et rédacteur en chef de *La Nature*" (il en est codirecteur depuis novembre 1904, avec l'ingénieur des Mines Louis de Launay, son beau-frère, futur académicien) (Clémens, 1998) ; l'abbé Henri Breuil, lui, apparaît comme "archéologue"¹¹. Son principal apport à cette réunion concerne "l'évolution de la peinture et de la gravure sur murailles dans les cavernes" (Breuil, 1906 a, p. 107-111), étude basée sur ses relevés (surtout de La Mouthe, de Font de Gaume et des Combarelles) des figures animales qui se superposent sur les parois comme les couches de sédiments se superposent dans le sol des gisements : c'est une application de la méthode stratigraphique, déjà critiquée par A. de Mortillet et dont on sait aujourd'hui les causes d'erreur (Groenen, 1994, p. 326).

10. Don Hermilio Alcalde del Rio (1866-1947), préhistorien espagnol, découvre la grotte du Castillo et de nombreuses grottes ornées de la région cantabrique ; don Marcelino Sainz de Sautuola (1831-1888), archéologue, fouille dans la grotte d'Altamira à partir de 1875 et reconnut les peintures polychromes découvertes par sa fille Maria (il en publia un relevé en 1880).

11. Un mot à propos du congrès de Périgueux en 1905. On pourrait multiplier les anecdotes. Le Congrès préhistorique de France à Périgueux, première session, dure du mardi 26 septembre au dimanche 1^{er} octobre 1905 : trois jours à Périgueux (séances au foyer du théâtre), puis un à Chancelade et dans la vallée de la Dronne, et enfin deux dans la vallée de la Vézère. Le premier jour, la séance inaugurale a lieu dans la salle même du "Grand-Théâtre" (*sic*) : les deux cents congressistes (dont une trentaine de dames) occupent les fauteuils d'orchestre, tandis que "dans les loges et au balcon se presse la foule nombreuse des habitants de Périgueux" dont "un très grand nombre de dames également, ainsi que la plupart des fonctionnaires de la ville et des officiers de la garnison". Le même jour, en fin d'après-midi, le marquis de Fayolle et Maurice Féaux présentent le tout nouveau musée du Périgord, « installé dans un véritable palais, récemment construit ». Le même jour, l'abbé H. Breuil traite de la chronologie de l'art pariétal : "la peinture et la gravure sur murailles". Et le lendemain, une grande conférence est donnée le 27 septembre par E. Cartailhac sur "nos ancêtres préhistoriques et leurs cavernes décorées de gravures et de peintures" : des projections montrent les œuvres de La Mouthe, Font de Gaume, Les Combarelles et aussi Altamira (Congrès, 1905). L'abbé Breuil avait rencontré Emile Cartailhac seulement en 1902. Mais c'est en 1896 qu'il avait fait la connaissance de son futur "patron", le docteur Louis Capitan (1854-1929), ancien interne des hôpitaux de Paris (concours de 1878), médecin des hôpitaux de Paris, élève de G. de Mortillet et professeur à l'école d'Anthropologie à partir de 1898, puis au Collège de France (Houghton, 1963 ; Skrotzky, 1964 ; Ripoll Perello, 1994) ; il fouilla avec D. Peyrony à La Ferrassie (Savignac-de-Miremont) et participa avec D. Peyrony et l'abbé H. Breuil à la découverte de la décoration des grottes de Font de Gaume et des Combarelles aux Eyzies.

Le premier jour du congrès, le 26 septembre, Martel lit une longue communication (Martel, 1906 a). Il en reprendra les termes sur divers supports, "n'ayant pu [les] placer dans les comptes rendus de l'Académie des Sciences" du fait du refus courtois du prudent académicien Albert Gaudry¹² (André *et al.*, 1997, p. 309).

Il n'y va pas, comme on dit, de main morte. "Avec grande attention, j'ai suivi depuis dix ans tout ce qu'on a dit sur "l'âge des gravures et peintures des cavernes"[...]. Je n'ai vu, je le dis tout de suite, que Font-de-Gaume et Altamira. Cela m'a suffi pour estimer que les gravures, graffiti, dessins, fresques, ont introduit dans la préhistoire une confusion de Tour de Babel" (Martel, 1906, p. 112-113)¹³. "A Altamira surtout, j'ai été surpris de constater combien de détails utiles on a jusqu'ici faussés ou omis de voir. Et voici les réflexions que m'a inspirées la visite de la fameuse caverne, effectuée en la docte société de M. Hermilio Alcalde, directeur de l'Ecole des Arts et Métiers de Torrelavega [...]. La caverne [...] n'est pas autre chose [...] que le déversoir d'un ancien lac, ayant jadis recouvert toute la contrée" (*ibid.*, p. 117 et coupe schématique, fig. 2). "Quel est l'âge de la caverne ? Une seule chose est certaine : la caverne n'a été occupée par les auteurs des figures que bien après sa dessiccation complète [...]. Bien plus, [...] la grotte n'a subi, depuis qu'on l'a décorée, pour ainsi dire aucune modification naturelle. Les revêtements stalagmitiques ne sont pas abondants [mais] le concrétionnement calcique est un accident si capricieux qu'en général il n'apprend rien d'absolu [...]. La fraîcheur et l'éclat du coloris à Altamira sont tels qu'ils dépassent en conservation celle même de certaines peintures étrusques" (*ibid.*, p. 120).

12. Albert Gaudry (1827-1908), géologue et paléontologue, est professeur de Paléontologie au musée d'Histoire naturelle depuis 1872. Il fut le "patron" de Marcellin Boule.

13. Martel pense certainement à un autre congrès important, le *Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, qui s'était tenu à Montauban en août 1902. Une excursion en Dordogne clôturait cette réunion. Le 14 août 1902, dans l'après-midi, le monde savant des préhistoriens (soit une commission d'une quinzaine de personnes, dont le jeune abbé H. Breuil) reconnaissait officiellement l'antiquité préhistorique des œuvres pariétales de la grotte de La Mouthe, découvertes en 1896, après désobstruction de la galerie. Cela permettait de prendre en compte les œuvres antérieurement découvertes (à la grotte Chabot en Ardèche en 1878, à Altamira en 1875 et 1879, à Pair-non-Pair en Gironde depuis 1863, à Marsoulas en Haute-Garonne en 1897) et les découvertes toutes récentes de Dordogne (Font-de-Gaume et Les Combarelles en 1901, Barmifal en août 1902). Martel avait donné trois communications à ce congrès de Montauban le 11 août 1902, dont une (Martel, 1903 c) sur l'inaptitude des concrétions à servir d'élément chronologique pour la préhistoire dans les cavernes. Nous n'avons pu retrouver aucune trace de sa présence à la grande journée de La Mouthe, notamment sur les deux photographies prises ce jour-là et sur les notes de F. Daleau (Breuil, 1952, p. 292 ; Rousot, 1990, p. 175). Il y viendra plus tard et donnera deux belles photographies des gravures dans *La France ignorées* (Martel, 1930, p. 43). Notons que, durant ce même congrès de Montauban, le préhistorien corrézien Elie Massénat (1832-1903), sur la fin de ses jours, contestait avec virulence l'antiquité des grottes ornées des Eyzies, mais il ne participa pas à l'excursion de La Mouthe : il attribuait les dessins des cavernes à des réfugiés des guerres de Religion ou à des réfractaires à la conscription de l'Empire ; il lisait sur les parois non des rennes, des aurochs et des mamouths, mais des cerfs, des taureaux et des éléphants mal dessinés... (Massénat, 1902, 1903).



Planche 2 - Le congrès préhistorique de Périgueux de 1905 fut le premier organisé par la Société préhistorique française. De haut en bas : une carte d'invitation à la conférence d'E. Cartailhac sur l'art pariétal (archives S.H.A.P.) ; une carte pour l'excursion aux Eyzies (ibid.) ; une vue du congrès aux Eyzies (carte postale). Localement le congrès avait été organisé par les archéologues Charles Durand et Maurice Féaux.

Bien sûr, elles sont authentiques et Martel "n'hésite plus aucunement à proclamer véridiques et antiques les manifestations qu'[il a] admirées à Font-de-Gaume et à Altamira" (*ibid.*, p. 128).

Mais de quand datent-elles ? Martel refuse absolument toute idée de synchronisme culturel entre Les Eyzies et Altamira. Il s'interroge sur la faune recueillie ou représentée. Les griffades d'ours des cavernes des parois "me sont singulièrement suspectes" (*ibid.*, p. 120). Il ne reconnaît dans les animaux dessinés aucune de ces "espèces éteintes ou émigrées" (rhinocéros, mammouth, renne), mais seulement "une faune actuelle" qu'il considère comme "néolithique". En outre : "Altamira était vide et les peintures à nu ; à la Mouthe, Rivière trouve trois couches humaines ; au Mas d'Azil, Piette déblaie quatre dépôts. Altamira n'a rien fourni de tel" (*ibid.*, p. 124). La conclusion s'impose pour Martel : c'est tout au plus du néolithique. "On m'étonnera beaucoup moins, le jour où l'on annoncera que l'art magdalénien du Périgord est contemporain des premières civilisations égyptiennes" (Martel, 1930, p. 42-46).

La photographie peut-elle aider ? Elle serait d'un précieux concours, mais elle est difficile à mettre en œuvre. "A Altamira, une moitié de mes essais n'est pas présentable, dit Martel, étant voilée par la fumée magnésique" (*ibid.*, p. 131, 134). Les clichés publiés dans les actes du congrès de Périgueux sont illisibles (Martel, 1906 a, p. 132, fig. 4 et 5, p. 133, fig. 133 ; 1905, p. 677 et 679 ; 1930) (pl. 3, haut)¹⁴.

La même année, Martel revient sur le problème de la chronologie dans un recueil bibliographique : *La Spéléologie au XX^e siècle*. Comme toujours, il entend donner un résumé complet de la question (Martel, 1905, p. 654-681). Il rappelle comment MM. Cartailhac et Harlé ont contesté l'ancienneté d'Altamira et comment E. Cartailhac s'est ensuite rétracté dans le célèbre article *Mea culpa d'un sceptique* en 1902.

Martel rend compte de la mission d'E. Cartailhac et de l'abbé Breuil en 1902. Ils "sont restés plus d'un mois à examiner la grotte d'Altamira... Les traces d'habitation préhistorique sont considérables, mais localisées à l'entrée. C'est là qu'on trouve les peintures et les gravures sur le plafond et assez loin de la lumière du jour" (*ibid.*, p. 663). "Je n'ai point voulu d'ailleurs parler des gravures peintes sans en avoir vu : et les visites de Font-de-Gaume (20 mai 1903), sous l'aimable conduite de M. Peyrony, et d'Altamira (24 avril 1905) avec M. Alcalde, ne m'ont plus laissé de doute, sauf sur quelques points où je reviendrai ci-après" (*ibid.*, p. 668). "J'ai montré que

14. Outre sa longue communication sur l'âge d'Altamira, Martel avait donné, au congrès de Périgueux, un texte de quelques lignes sur la pigmentation rouge de certains squelettes préhistoriques. Il s'agit, croit-il, d'une oxydation et non d'une coloration d'origine humaine qui impliquerait une décarisation. E. Rivière partage son point de vue (Martel, 1906, p. 207-209).



Planche 3 - Au congrès de Périgueux, Martel affirme : les peintures d'Altamira ne datent que du Néolithique. Pour étayer sa démonstration, il a essayé de prendre des photographies des animaux peints. La voûte de la caverne est basse : la tête de ce bison (en haut) est illisible du fait de la fumée du magnésium et de l'absence d'un objectif grand angulaire (le cliché est signé par E.-A. Martel). L'abbé **Henri Breuil** (en bas) ne témoigna d'aucune indulgence vis-à-vis de Martel, durant un demi-siècle, de 1906 à 1956. Il sort ici, la soutane constellée de taches de bougie, d'une caverne espagnole.

l'encroûtement calcaïque et son importance varient tellement, qu'il faut absolument renoncer à le considérer comme [...] un argument chronologique en matière de préhistoire et de paléontologie" (*ibid.*, p. 669). Et voici la conclusion : "Personnellement je vais même beaucoup plus loin et j'incline à croire que les peintures d'Altamira pourraient fort bien être néolithiques ou protonéolithiques [...] Je suis porté à croire que les peintures et gravures d'Altamira sont probablement moins anciennes que celles du Périgord et des Pyrénées françaises [...] Cette opinion est absolument contraire à celle, si sagace et si juste, selon laquelle M. l'abbé Breuil a admis plusieurs périodes successives de ces dessins. Il semble qu'il faille, avec Altamira, les prolonger jusque dans le néolithique, par un anneau qui achève de boucher le fameux hiatus, maintenant bien réfuté ; et qu'il faille remplacer leur synchronisme supposé par une continuité, diversifiée depuis la faune froide humide dite moustérienne (Rhinocéros *Tichorhinus* gravé de Font-de-Gaume) jusqu'à la faune chaude néolithique d'Altamira (Bison actuel)" (*ibid.*, p. 679). "En attendant d'autres objections M. A. de Mortillet a dit, à la séance du 22 février 1906 de la Société préhistorique : L'opinion de M. Martel sera certainement discutée. Pour moi les arguments qu'il donne ne me convainquent pas. La présence du bison ne prouve rien" (*ibid.*, p. 680). Bref, "la lice est ouverte et la question loin de sa solution définitive" (*ibid.*, p. 681).

Les actes du congrès de Périgueux paraissent en 1906 et, sans attendre, H. Breuil riposte point par point (Breuil, 1906 b) à cette "importante contribution à l'étude des cavernes ornées, ou du moins de celle d'Altamira, due au spéléologue bien connu, M. Martel, qui, en avril 1905, fit à cette grotte une rapide excursion sous la conduite de M. Alcalde del Río" (pl. 3). Le lecteur aura noté l'opposition entre les adjectifs *important*, *bien connu* et *rapide*, ainsi que le méprisant substantif *excursion*. L'argumentation de l'abbé est serrée mais sereine et sa conclusion est claire : "Altamira est donc bien paléolithique". Le jeune préhistorien conclut par une remarque remettant chacun à sa place, sans agressivité : "Cette impression d'époque récente a saisi M. Martel, dans son excursion rapide à Altamira : pour un géologue elle est fondée, mais elle ne l'est pas moins pour les grottes françaises que pour celles d'Espagne. L'âge du Renne est trop court, et trop près de nous, pour être susceptible d'être mesuré avec le même compas que les grandes périodes géologiques". Maître du terrain désormais, Breuil concède presque aimablement en note : "Je partage tout à fait les judicieuses observations faites par M. Martel, en matière de photographie des peintures et gravures des cavernes" (Breuil, 1906 b, p. 16). Le ton est ferme mais demeure courtois.

L'année suivante paraît la grande monographie d'E. Cartailhac et de H. Breuil sur Altamira. Silence complet : aucune mention explicite des remarques de Martel dans le texte. Mais il est présent partout en filigrane.

Son nom n'apparaît qu'en référence en bas de page (Cartailhac et Breuil, 1906, p. 234, note 1). La conclusion de l'ouvrage reprend, point par point, les arguments de Martel pour les rejeter : la grotte d'Altamira n'est plus isolée étant données les nombreuses découvertes effectuées durant les dernières années ; les griffes puissantes sont bien celles d'*Ursus speloeus* ; il n'est pas permis de douter de l'antiquité des signes noirs et rouges ; l'usage des lampes est attesté (une vingtaine de lampes dont celle de la Mouthe ont été découvertes) ; bien avant la fin du quaternaire la grotte d'Altamira était entièrement asséchée grâce à sa position dominante ; la fraîcheur des peintures et des gravures n'est pas un argument pour contester l'ancienneté car "la fraîcheur fallacieuse des traits, nous l'avons observée dans la plupart des grottes à gravures, même lorsqu'il s'agissait de l'image d'un Renne ou d'un Mammouth, même lorsqu'une partie du sujet était recouverte de stalagmite [...]. On fut frappé de ce que parmi les animaux représentés [à Altamira], il n'y avait pas d'espèce éteinte... Récemment on répétait : c'est une faune néolithique. On se trompait, on n'envisageait pas le bloc de nos cavernes ornées" (*ibid.*, p. 227-234). Dans ces quatre *on*, le lecteur aura reconnu Martel. Mais l'abbé Breuil ne va pas demeurer longtemps aussi discret.

En effet Martel ne s'estime point vaincu et ne s'arrête pas en si bon chemin. Il revient longuement sur le sujet en 1908, dans son ouvrage *L'Evolution souterraine*. Son "opinion est absolument contraire à celle si sagace et si juste, selon laquelle l'abbé Breuil a admis plusieurs périodes successives de ces dessins [...]. Pour ma part, j'ai émis l'idée que les peintures d'Altamira pourraient fort bien être néolithiques [...]. Il est remarquable qu'on trouve à Niaux (Ariège) et qu'on retrouve tout près, à Bèdeilhac (700 mètres), un signe spécial, représentant une véritable hache emmanchée dans un bâton (Martel, 1908 a, cartouche de la figure de la page 335), hache sans aspérité et à contour lisse, qui évoque d'office l'idée de la pierre polie. Serait-ce la figure de l'arme néolithique qui, avec des flèches, servait à tuer le gibier ?" (*ibid.*, p.335-336). On sait aujourd'hui qu'il ne s'agit pas d'une hache emmanchée mais d'un signe claviforme présent en Ariège magdalénienne et à Lascaux. Et, comme toujours, Martel maintient son opposition absolue aux griffades d'ours ou aux tracés digitaux dans lesquelles il ne voit que corrosions, traces laissées par les vers ou traces modernes (*ibid.*, p. 333-334).

Il envoie son ouvrage à Breuil et la réponse ne se fait pas attendre. Dans un article sur les traces laissées par les ours, H. Breuil réfute, sans plus attendre, dans une copieuse note annexe, tous les arguments de Martel, qui, dit-il, ne sait pas observer les détails pariétaux : "M. Martel, je pense, veut plaisanter, à moins qu'il ne tienne à montrer qu'il a bien peu observé la paroi des cavernes" (Breuil, 1908, p. 74, note 2).

Le rhinocéros de Font de Gaume : un paquet de couleur rouge

E.-A. Martel se passionne tout particulièrement pour la grotte de Font-de-Gaume qu'il a visitée en 1903 et, à cette occasion, il a donné à l'Académie des Sciences une communication sur l'âge de la formation des cavernes (Martel, 1903). Mais il ne peut s'empêcher de disserte sur la place qu'il assigne à cette grotte dans l'ensemble des grottes ornées connues à l'époque et sur quelques points de détails qui lui tiennent à cœur. Ses commentaires sans nuances, en particulier dans son *Evolution souterraine*, parue en 1908, lui vaudront quelques unes des réponses les plus cinglantes de l'abbé Breuil.

Nous y voici : c'est une volée de bois vert. Dans leur magnifique monographie sur Font-de-Gaume, parue en 1910, L. Capitan, H. Breuil et D. Peyrony, après avoir présenté la grotte, sa localisation, l'historique de la découverte de son art et sa géologie, répondent vigoureusement aux attaques de Martel : "Tels sont les faits que nous avons consignés. Ils nous semblaient si simples et si facilement intelligibles que nous ne pensions pas qu'une contestation puisse s'élever à leur sujet. Pourtant un spéléologue de métier, qui, d'ailleurs, ne s'est adonné qu'au côté hydrologique des études souterraines, M. Martel, s'est montré incrédule, et, à plusieurs reprises, a exprimé son scepticisme d'une manière assez étrange. M. Martel, en effet, parle comme s'il les avaient vues, dans son passage trop rapide à Altamira, des empreintes que MM. Cartailhac et Breuil y ont découvertes et transporte inconsciemment à Altamira celles que MM. Alcalde del Rio et Breuil ont étudiées à Castillo ; il accuse les autres d'imagination, mais il est inépuisable d'explications absolument inacceptables" (Capitan *et al.*, 1910, p. 32-33).

Par exemple, pour répondre aux critiques de Martel sur les griffades d'ours, ils affirment : "La corrosion [par l'eau] sans l'ours ne donne rien de semblable aux traces en litige ; là où il y a eu des ours et où la corrosion s'est faite, les traces ont été effacées ; elles sont constantes, là où il y a eu des ours et où la corrosion ne s'est pas faite. Ce sont donc des traces d'ours, la démonstration est péremptoire" (*ibid.*, p. 33).

Quelques pages plus loin, la réponse est encore plus vive : "Tout dernièrement, M. E.-A. Martel, dont on connaît les beaux travaux sur la circulation souterraine des eaux, mais qui, en dehors de ce sujet où il excelle, est trop visiblement incompétent, s'est occupé du Rhinocéros de Font-de-Gaume. Avec une vigueur qui ne saurait lui tenir lieu d'expérience, il écrit : "J'affirme que c'est un informe paquet de couleur rouge, où deux traits pointus ont donné à des interprètes auto-suggestionnés, l'illusion (et pas autre chose) d'une double corne. J'insiste pour qu'on raye cette assimilation *entièrement fautive*" (Martel, 1908 a, p. 336). "Que M. Martel ait écrit qu'il n'avait rien su voir, qu'il n'était pas convaincu de notre lecture, c'était peut-être son devoir, et il serait resté dans les limites de sa sensation personnelle :

mais que M. Martel, qui est obligé de porter lunettes, qui, par conséquent, a une vue inférieure à la moyenne, et, d'autre part, manque complètement de cette éducation de la vue que donne une longue habitude de ces déchiffrements, prononce, sans aucune réserve, que notre interprétation est absolument fautive, cela dépasse ce qu'une sage prudence imposait. L'un de nous a pu constater que, le plus souvent, M. Martel ne savait retrouver, sur ses propres clichés, les images les plus claires des animaux qu'il avait photographiés dans nos cavernes, ce qui indique une infériorité visuelle suffisante pour que son verdict puisse être à juste titre récusé" (Capitan *et al.*, 1910, p. 145-146).

Et la querelle continue au cours de la présentation d'une tête de rhinocéros trouvée à Gourdan (Haute-Garonne), gravée sur stalactite et publiée avec un relevé de Breuil (qualifié par Breuil de "lecture plus exacte") et un relevé de Formant ("lecture inexacte", selon la légende) (*ibid.*, p. 149). "M. Martel a cru pouvoir (*La Nature*, 4 juillet 1908, p. 74), à la suite de cette double lecture, et sans recourir à l'examen de l'original, m'accuser d'imagination ; il est injuste de trois manières : 1 - Pour m'avoir accusé sans contrôler le fait litigieux, ce qui était facile 2 - parce que Formant a fait ce dessin à la fin de sa vie, à un moment où sa vue était devenue mauvaise [...] 3 - parce que mon dessin date de 1897, époque où j'étais jeune débutant de vingt ans ; mon dessin, d'ailleurs, sans être parfait, est plus exact que celui de Formant, ainsi que la photographie le démontre ; il avait été fait sous l'œil et en la présence de Piette" (*ibid.*, p. 149, note 1).

En matière d'art préhistorique, Martel ne désarmera pas. Vingt ans après, il reviendra encore sur le sujet dans *La France ignorée*. "L'intérêt des Eyzies est considérablement intensifié depuis les stupéfiantes découvertes des gravures et peintures pariétales des cavernes préhistoriques. Leur recherche et leur étude passionnent [...], mais c'est un sujet peu accessible au public non initié [...], notamment [à cause de] l'atténuation des incisions et à l'altération des couleurs" (Martel, 1930, p. 32). "C'est ainsi qu'après vérification personnelle (27 juillet 1907), avec Félix Régnauld, j'ai contesté et je persiste à contester l'interprétation de *Rhinoceros Tichorhinus*, donnée à un informe paquet de bariolage rougeâtre, en haut du rétrécissement qui précède l'extrémité de Font-de-Gaume. Il est [à] 2m50 en l'air et on ne pouvait le voir (très mal) qu'en dressant une échelle dans l'étroite fissure, ce que j'ai fait. Une expertise sérieuse serait aisée et je continue à la requérir. Ce rhinocéros [ou du moins son relevé par H. Breuil] est encore reproduit dans le *Monde illustré* du 6 septembre 1924 et dans les prospectus touristiques des Eyzies [sans compter les cartes postales]. C'est regrettable" (Martel, 1930, p. 44, note 19). En fait les clichés fournis par H. Breuil dans sa publication (Capitan *et al.*, 1910, fig. 113, p. 144 et pl. h.-t. IV et XLIX avec transparent explicatif) et, bien plus tard, par A. Leroi-Gourhan (Leroi-Gourhan, 1995,

fig. 522, p. 376) sont convaincants : il s'agit bien d'un rhinocéros. Mais le relevé de H. Breuil apparaît, tout de même, un peu flatteur (pl. 4)¹⁵.

Escarmouches, redites et rabâchages

Résumons. L'affaire de Font de Gaume met un terme à la deuxième et dernière incursion de E.-A. Martel dans la préhistoire. Jusque là, après l'épisode malheureux de Nabrigas, il avait cru pouvoir émettre des idées novatrices sur la chronologie des grottes ornées, en particulier au congrès de Périgueux. Et c'est naturellement que, dans *L'Evolution souterraine*, en 1908, il avait consacré cinq chapitres à la préhistoire et à la protohistoire, soit presque un véritable traité de préhistoire de 80 pages à sa façon, avec huit illustrations. En 1906, H. Breuil s'était contenté, dans *Altamira*, de répondre à ses arguments sans citer même son nom. En revanche, en 1910, la guerre est déclarée : dans sa monographie sur Font de Gaume, le jeune ecclésiastique a mené l'attaque, comme on vient de le voir, sans aucune charité et a mis définitivement le spéléologue à terre, tout en pensant sans doute que *perseverare diabolicum est*.

Mais avant 1910, Martel a, tout de même, visité quelques grottes ornées. Ainsi il va à Gargas et Tibiran (Haute-Garonne) en juillet 1907 : une photo de groupe à l'entrée, sans doute prise par lui, montre des préhistoriens célèbres (F. Régnauld, l'abbé H. Obermaier, le cdt Molard, E. Cartailhac et, l'air sardonique, le jeune abbé H. Breuil) (Martel, 1930, p. 219). Il est le témoin de la découverte d'une gravure de bovin sur le sol de Niaux (Ariège) (André *et al.*, 1997, p. 582). Il revoit Font de Gaume en compagnie de F. Régnauld ainsi que La Mouthe (*ibid.*). Il effectue, en Haute-Garonne, le plan de la grotte ornée de Marsoulas (Haute-Garonne) (André *et al.*, 1997, p. 584) et la coupe du massif de Gargas (Martel, 1930, p. 218), et, en Ariège, la coupe et le plan des grottes du massif de Niaux (*ibid.*, p. 183-184).

Martel s'est bien sûr intéressé à ce dernier ensemble ariégeois et il ne manquera pas de consigner ses remarques dans *La France ignorée* (Martel, 1930, p. 183-184). Sans dévier de son opinion énoncée au congrès de Périgueux, il identifie l'un des bisons comme un "sanglier à flèches" (*ibid.*, p. 196) et il continue d'être persuadé que cet art est néolithique : "Parmi ces signes peints, des haches d'aspect vraiment néolithiques et emmanchées jusqu'à cette époque, d'autant plus que tous les animaux représentés ne sont que des espèces vivantes ou émigrées (il n'y a même plus de rennes). Mais

15. En fait, H. Breuil avait, à un premier examen, pensé qu'il s'agissait d'un "Mammouth mal dessiné", haut situé dans le diverticule final de la grotte. Ce sont le marquis de Fayolle et M. Féaux qui ont attiré son attention, dans une lettre du 20 juin 1902, sur "la forme insolite de son dos qui est plutôt celui d'un tapir". Le calque permit à H. Breuil de faire le diagnostic de rhinocéros (Capitan *et al.*, 1910, p. 143-144).

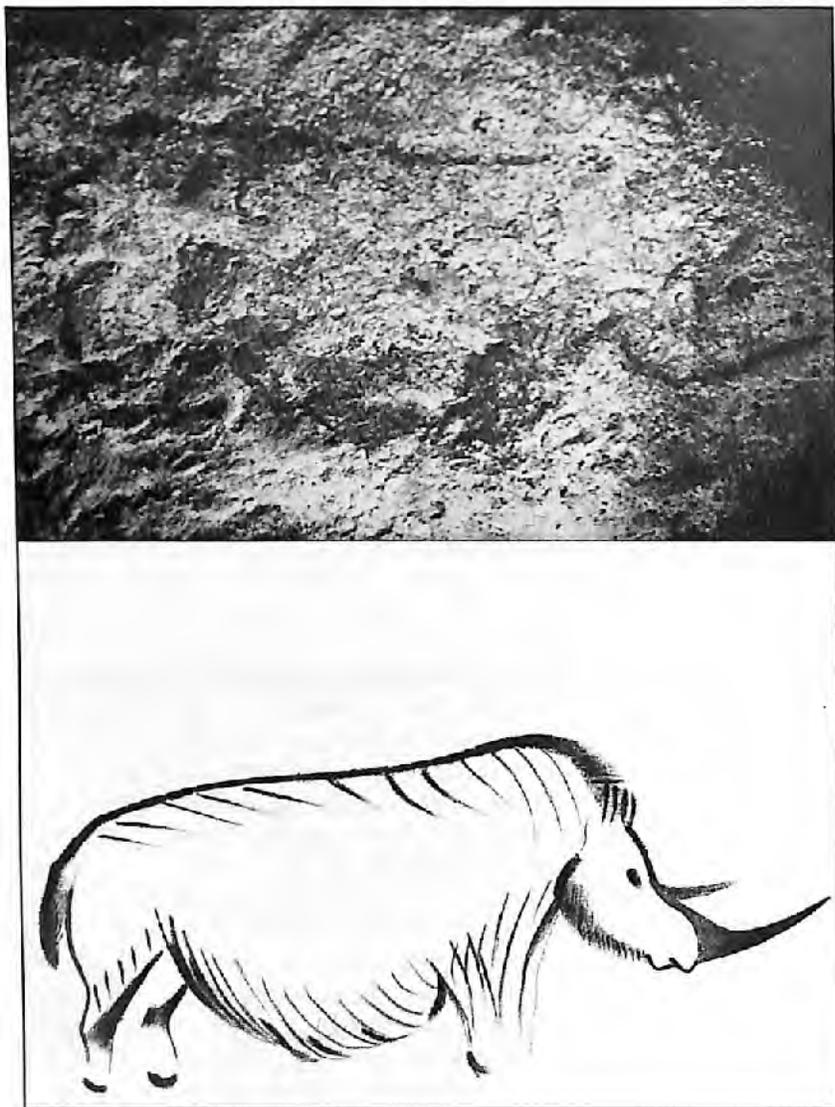


Planche 4 - Le rhinocéros de Font de Gaume. En haut, dans la réalité, il est bien difficile à lire (cliché Leroi-Gourhan) ; en bas, relevé par l'abbé H. Breuil. Devant ce relevé, quelque peu flatteur, on comprend les doutes de E.-A. Martel.

ceci est une ardue controverse de même que celle relative aux flèches dessinées sur le corps des animaux. Cela maintient la dispute entre les partisans de l'envoûtement religieux ou magique, et ceux du simple trophée de chasse ou de l'enseignement pour les enfants [...]. En outre, et près de l'entrée, un dépôt abondant d'outils et objets préhistoriques, probablement néolithiques" (*ibid.*, p. 196-197). Il avait déjà évoqué cette hypothèse dans l'*Evolution souterraine* (Martel, 1908, p. 335)

Il décrit, dans une grotte de la forêt de Fontainebleau, des tracés en "macaronis" (selon le mot de F. Régnauld), qu'il comparera avec ceux de Gargas (Martel, 1930, p. 231-233). Il ne croit toujours pas à l'origine humaine de ces entrelacs et il fulmine contre ceux qui veulent y voir des graphismes. Lorsqu'il parle de Gargas, il rappelle : "C'est encore Félix Régnauld, qui fit, en 1906, l'étrange découverte, sur les murs de la première salle (dite de l'ours) de mains préhistoriques peintes, rouges et noires : les interprétations conjecturales qu'on en a données requièrent les plus formelles réserves. Il en est de même pour les *griffades* ou *griffures* de pattes d'*ursus spelaeus*, et pour les *macaronis* tracés au doigt, qui ont donné lieu à des commentaires aventurés" (*ibid.*, p. 218, avec une photographie de "macaronis" sur la voûte argileuse de Gargas, p. 231).

Mais, dans une longue note, il rabâche les mêmes arguments qui l'oppose depuis le début du siècle aux préhistoriens : "Il faut bien une explication ! me disait l'abbé Breuil en juillet 1907. Eh bien non ! il n'y a nulle nécessité, Attendez la certitude. L'interprétation inexacte est plus nuisible qu'utile [...]. Les mains, les macaronis, les griffades d'ours restent trois problèmes sur lesquels les explications des préhistoriens ne suffisent pas [...]. Quant aux macaronis, c'est bien pire. En réalité sont-ce des traces de chauves-souris, vers, limaces ou crustacés, on l'ignore... En tous cas leur origine me paraît la plupart du temps naturelle. Luquet a tort de dire que ces *dessins digitaux* sont aurignaciens. Je n'y ai été converti ni à Gargas (1907) par l'abbé Breuil, ni à Pech-Merle (1926) par l'abbé Lemozi. Ce que c'est, on ne le sait pas. Ajoutons que ces "macaronis" sont bien moins "francs et nets" que les remarquables "pétroglyphes" de l'allée couverte sous tumulus de l'île de Gavrinis (Morbihan). [...] Quant aux griffades d'ours [...], elles ne m'ont pas laissé moins sceptique à Gargas, Bétharram, Pech-Merle..." En général, c'est un "fait purement hydrique [...], sillons d'érosion ou gerçures de la stalagmite, œuvre des eaux traçantes". Il renonce à tenir compte de la présence de l'ours des cavernes : "j'ai toujours pensé que c'est un mauvais élément d'étude [...]. Le mélange fréquent des diverses faunes quaternaires dans les cavernes reste d'ailleurs un puzzle accompli [...]. Ainsi fut-ce une des grandes erreurs de Cartailhac de dire que les grands polychromes d'Altamira sont de la même époque paléolithique que la Mouthe, Pair-non-Pair [...]. En 1922 Cabre Aguilo estime que [les peintures d'Altamira] sont

néolithiques [...]. C'est bien l'impression que m'avaient donnée dès 1903-1907 mes visites à Altamira, Font-de-Gaume, les Combarelles, Niaux... : elle a été furieusement attaquée. Je n'ai pas voulu prolonger la controverse, attendant les faits. Les voici qui surgissent et me font persister dans mon opinion de 1907 ; je ne crois pas permis de dire que le magdalénien soit d'une époque prodigieusement reculée, antérieure de longs siècles aux pyramides de l'Égypte" (*ibid.*, p. 233-234).

Et, tant qu'il y est, comme on dit, il rappelle, non sans quelque bon sens, que les mains négatives des cavernes ne sont pas "sûrement datées" de l'Aurignacien, comme le pensait H. Breuil du fait de leur présence à Blanchard et Labattut (Dordogne), et que les diverses hypothèses formulées pour expliquer leur présence sous terre ne reposent sur rien. Il va même jusqu'à douter de leur âge préhistorique (*ibid.*, p. 232). Il reprend, dans ces mêmes pages, ses doutes sur l'âge très reculé de Font de Gaume, Les Combarelles, Niaux, Altamira... Il doute toujours et les découvertes de gravures rupestres post-paléolithiques du Mont Bego (à l'époque en Italie, aujourd'hui dans les Alpes-Maritimes), d'Afrique du Nord ou du Sud, l'encourageant dans ce véhément rajeunissement de l'art magdalénien (*ibid.*, p. 334).

Martel publie l'étude sur Niaux (Ariège) du commandant Molard (Martel, in Molard, 1908, note 1, p. 179), mort, brutalement, en avril 1908. Il tient à rappeler que c'est Molard et ses fils qui ont révélé les figures du Salon noir le 21 septembre 1906, déjà vus par d'autres dont le Dr Félix Garrigou¹⁶. Ce n'est point E. Cartailhac, venu seulement le 28 septembre. Le préhistorien toulousain "s'est ensuite chargé de faire connaître [la découverte] au monde savant de concert avec l'abbé Breuil" (André *et al.*, 1997, p. 233 : document n° 373). C'est l'occasion pour Martel, en un appendice de cinq pages, de fournir une synthèse à sa façon sur l'art pariétal. L'auteur connaît dix grottes ornées (à celles que nous avons citées, il ajoute Les Combarelles, Le Portel, le Mas d'Azil). Il ré-expose, dans un surprenant désordre, ses remarques sur l'art des cavernes, qui font un peu figure d'idées fixes : les figures humaines sont douteuses ; le rhinocéros de Font de Gaume est un paquet de couleur rouge ; le pinceau n'a pas été utilisé comme le pense E. Cartailhac ; les macaronis et les griffades d'ours sont naturels ; les figures animales sont des trophées sans souci d'envoûtement ; les mains négatives ne datent pas de l'âge du Renne ; le rapprochement avec les œuvres des autres continents est sujet à caution ; il faut témoigner de plus de pondération et de moins d'acrimonie ; la datation absolue est illusoire ; nombre d'œuvres sont néolithiques (Niaux, Bèdeilhac, Marsoulas, Altamira), mais pas les œuvres de

16. Le Dr Félix Garrigou (1835-1920), médecin hydrologue et, jusqu'en 1870, préhistorien fouilleur de nombreux sites ariégeois.

La Mouthe ou de Pair-non-Pair, sans doute parce que découvertes au-delà ou au-dessous d'un remplissage sédimentaire et comportant des mammouths (Martel, 1908 b). Cette communication en Sorbonne lui attira une controverse de L. Capitan, qui manifesta courtoisement son opposition¹⁷.

Dans son dernier livre, *La France ignorée*, Martel réitère tous ses griefs, comme nous l'avons dit chemin faisant. Comme pour le Pech Merle (Lot) (Martel, 1930, p. 83-86), il décrit la grotte ornée du Portel (Ariège) d'un point de vue spéléologique, avec des commentaires enthousiastes sur son art (*ibid.*, p. 202-203, avec 2 dessins de L. Rudaux de 1908) ; une petite note de bas de page indique qu'il ne croit toujours pas aux griffades d'ours (*ibid.*, p. 210, note 11)¹⁸.

Vingt ans plus tard : l'affaire de Rouffignac

Mais tout ne s'arrête pas à la mort de Martel, la rancune est parfois tenace. Qu'on en juge.

17. Par la suite, on ne trouve plus beaucoup de notes de préhistoire chez E.-A. Martel. Relevons toutefois la visite du 25 août 1921 de la grotte des Merveilles à Rocamadour (Lot) où il aperçoit dans la zone d'entrée des traces de pigments rouge et noir qu'il signale à André Niederlander, ami préhistorien et hôtelier à Rocamadour-gare (André *et al.*, 1997, p. 589). A. Niederlander fouillera Rocamadour, qu'il visite avec Martel en juin 1925 : les spéléologues y découvriront des gravures en 1962. Martel visite la grotte du Pech Merle avec le même Niederlander et l'abbé A. Lemozi en 1922 et 1926 ; il en lève un plan sommaire (*ibid.*, p. 589 et 590). Quelques lettres sont échangées avec Marcellin Boule, dont l'une à propos de Gargas et des terrasses de la Garonne en 1918 (*ibid.*, p. 273, n° 456), avec F. Régault, Anna Molard, Dr Baudoin et avec N. Gasteret (voir note 18). Pendant ce temps, l'abbé H. Breuil poursuit sa carrière : professeur d'ethnographie préhistorique à l'Institut de Paléontologie humaine (depuis 1910), chargé de cours à la Sorbonne (1927-1928), puis professeur au Collège de France (1929-1947). Il deviendra membre de l'Institut en 1938. Il meurt le 14 août 1961.

18. La correspondance de Martel (André *et al.*, 1997) fourmille de notations sur la préhistoire ou plutôt contre les préhistoriens. En voici quelques unes. Avec Robert de Joly, à propos du nouveau bulletin du jeune Spéléo-club de France, il ne prend pas de gants : "Evincez les préhistoriens, encombrants chicanes et trop imaginatifs" (*ibid.*, n° 634). "Athènes a banni Miltiade, Aristide et Thémistocle et empoisonné Socrate. Christophe Colomb, Gaillie, Denis Papin, Fulton ont connu les pires déboires. Leurs précurseurs ont sombré dans l'oubli, mais leurs œuvres et leur philosophie doivent demeurer l'exemple et le soutien des plus humbles utilitaires que dignifie leur souci constant de l'altruisme" (*ibid.*, n° 709). "Si vous voulez des subsides, il faut absolument [le mot est souligné] renoncer à la préhistoire" (*ibid.*, n° 743). L'essentiel se trouve dans les lettres à Norbert Gasteret (1897-1987), qu'il connaît depuis 1926. Voici quelques extraits : "La préhistoire tombe en défaveur dans les milieux scientifiques : Glazel, les absurdités sur les "dessins digitaux" et les élucubrations cléricales sur les sorciers et leurs "temples" l'ont discréditée. Dans leurs interprétations, il n'y a que du roman, [...] il importe de les passer au crible d'une critique saine et sévère, et d'en éliminer tout ce qui n'apparaît pas réellement prouvé" (Martel, 1930, p. 93). "Quand je vous verrai, je vous conterai des histoires de jadis, à propos de Cartailhac, qui ne m'a jamais pardonné mes recherches dans les Causses : il les considérait comme son fief, et moi comme un intrus ! C'est partout pareil" (*ibid.*, n° 891). " quel abominable gâchis ! [...] Ces histoires me lassent et m'écoeurant..." (*ibid.*, n° 965). Et la triste conclusion est pour le 6 mars 1936 : "Nos pauvres cavernes sont foutues : jalousie de préhistoriens, incompréhension des géologues" (*ibid.*, n° 974). Toujours le même refrain et cet homme à l'activité infatigable, à l'esprit toujours en éveil, à la mémoire infailible, perd ses facultés quelques jours plus tard et meurt le 3 juin 1938 (*ibid.*, p. 596).

A côté de leurs divergences, qui dépassaient le cadre de la bienséance, E.-A. Martel et H. Breuil eurent au moins un point commun. Tous deux visitèrent en effet, tour à tour, la grotte de Rouffignac et tous deux passèrent à côté des dessins et des gravures sans les voir. Martel topographiait la cavité pendant deux jours d'août 1893 ; Breuil la parcourait sur 400 mètres environ, durant une ou deux heures, le 4 août 1915, le nez au sol, à la recherche d'un *Trechus cavernicole*, "spécial à cette caverne et depuis longtemps connu" (Breuil, 1957, 1958, p.152), avec l'entomologiste Charles Alluaud. Il observe seulement - comme il le dira plus tard - "des traces digitales sur plafond dans une petite galerie, probablement anciennes" (Breuil, 1960, p. 119) (pl. 5, bas). Longtemps après, il fit part de cette observation à l'abbé A. Glory, "qui n'y fit à son tour qu'une courte et très incomplète exploration" (en 1948 avec F.-E. Koby, selon C. Barrière) (Breuil, 1957, 1958, p. 152). Comme le note A. Leroi-Gourhan, "il faut avoir beaucoup fréquenté les cavernes pour savoir qu'on peut très bien ne voir qu'au bout d'un temps très long certains détails qui crèvent les yeux et devant lesquels on est passé cent fois" (Leroi-Gourhan, 1995, p. 511).

La grotte de Miremont, "une des plus belles de France" selon le guide Joanne de 1875, avait intéressé Martel très tôt. "MM. E. Rupin et Phil. Lalande m'ont aidé à l'étudier et à en lever le plan les 12 et 13 août 1893 (18 heures en deux jours)" (Martel, 1894, p. 370), qu'il publie (*ibid.*, dépliant, p. 368 h.-t.) avec 29 coupes de détail (*ibid.*, p. 373), une coupe longitudinale (*ibid.*, p. 375) et une description détaillée, mais aucune indication permettant d'imaginer qu'il aurait vu les dessins pariétaux. Le plan figurera à la place d'honneur du tome II de *La France ignorée* (Martel, 1930, p. 4). L'objectif du maître est de rectifier les erreurs de Joanne et il s'y emploie minutieusement : "Les merveilles qui constellent la voûte ne sont point des concrétions cristallines : il n'y a pas une seule stalactite... Cette absence de concrétions rend la visite du trou de Grandville fort monotone... La Tombe et le Trône de Gargantua ne sont pas des stalagmites, mais de simples blocs de roche détachés des voûtes" (*ibid.*, p. 369-374). Les Périgordins savent que les "merveilles" décrites au plafond de la grotte sont des rognons de silex pariétaux qui ressemblent assez à ces gâteaux locaux appelés "merveilles" : de là la confusion.

Le 26 juin 1956, les dessins et les gravures de Rouffignac sont spectaculairement révélés par le Pr L.-R. Nougier¹⁹ et R. Robert (Presse, 1956 ; Lagrange, 1998). Une malheureuse polémique éclate entre les inventeurs officiels et les spéléologues de Périgueux qui, durant des années, avaient mené là des expéditions dans les parties profondes du réseau (Delluc,

19. L.-R. Nougier (1912-1995), titulaire de la chaire d'archéologie préhistorique de Toulouse, vulgarisateur.

1981). Entre 1948 et 1956, les spéléologues avaient vu plusieurs dessins, en particulier les rhinocéros. Bernard Pierret, le président du Spéleo-Club de Périgueux, les avait même signalés à Séverin Blanc, directeur des Antiquités préhistoriques, responsable régional. L'un d'entre nous (G. D.) se souvient parfaitement avoir admiré la frise des trois rhinocéros en février 1949. Tout le monde connaissait cette grande grotte et, pour S. Blanc, les dessins ne pouvaient être que modernes. Après que L.-R. Nougier ait annoncé la découverte au Congrès préhistorique de Poitiers, le 20 juillet 1956, B. Pierret essaya de faire entendre sa voix, évoqua la visite de Martel et émit quelques doutes sur certains dessins qui lui paraissaient nouveaux. Mal lui en a pris, car L.-R. Nougier, sans concertation ni indulgence, se lança dans une agressive "guerre des Mammouths", par presse interposée.

La mention sur le plan, levé par Martel, d'un *foirail* au départ de la galerie qui sera appelée plus tard galerie Breuil, en face du panneau des rhinocéros, a été notée par L.-R. Nougier. L'auteur conclut que, selon lui, le grand spéléologue aurait vu les dessins en question. Pour ce préhistorien toulousain, en effet, comme cela se passait en 1893, à l'époque où la découverte des peintures d'Altamira se heurtait à l'incompréhension générale, Martel aurait renoncé à entamer une lutte pour faire connaître au monde savant cette nouvelle découverte et se serait contenté de transcrire sur son plan ce *foirail*, lourd d'un sens caché : une sorte de secrète prise de date (Nougier, 1957, p. 155-157 ; Saint-Mathurin, 1958, p. 590-591). Cette hypothèse est trop belle pour correspondre à la vérité. Elle ne cadre guère avec le caractère de Martel. On ne voit pas pourquoi le spéléologue n'aurait pas proclamé sa belle découverte, par exemple en 1902, une fois admise par tous, après la réunion de La Mouthe, l'existence d'un art quaternaire enfoui au fond des cavernes.

L'abbé H. Breuil, appelé en renfort pour authentifier les dessins le 17 juillet 1956, n'a rien oublié. Ses commentaires retrouvent toute leur violence malgré le temps écoulé : "A l'époque de la visite de Martel (1893), l'existence même d'un art pariétal des cavernes était ignorée, et, quant à Martel, que j'ai très bien connu, il est resté, en matière d'histoire naturelle et de préhistoire, un primaire prétentieux et un très mauvais observateur (je l'ai conduit à Gargas et à Niaux et sais à quoi m'en tenir). Sur la question des griffades d'ours à Altamira et Gargas, j'ai dû le remettre à sa place de telle manière qu'il ne s'y est plus frotté, plus soucieux qu'il était de sauvegarder sa juste mais exagérée réputation, que de chercher la vérité scientifique. Les spéléologues de Périgueux l'ont, à tort, considéré comme un demi-dieu : rien d'important n'aurait pu lui échapper" (Breuil, 1959). L'abbé reconnaissait pourtant clairement les mérites des spéléologues, puisqu'il écrivait que "M. Pierret a rendu compte dans son premier livre des travaux purement spéléologiques de ces explorateurs. [...] Une photographie de leur camp a été

publiée [in : Pierret, 1953, reprise par H. Breuil, 1959, fig. 5] [...] : trois figures de rhinocéros peintes en noir se trouvent prises dans sa photographie" (pl. 5, haut). Il poursuit : "M. Pierret, mieux informé, en avertit, comme il convenait, M. S. Blanc, Directeur de la Province préhistorique, alors très fatigué, [qui], ayant péniblement poussé jusqu'au rhinocéros, [...] en toucha la couleur du bout du doigt et, comme elle y laissait une trace noire, il l'a injustement déclarée fausse" (*ibid.*). "M. Blanc, peu qualifié, [...] ne m'en a dit mot, ni au Ministère" (Breuil, 1957, 1958, note I, p. 151)²⁰. On notera que les critiques concernant E.-A. Martel ne figurent pas dans la publication académique de H. Breuil de 1958 (Breuil, 1957, 1958).

C'est notre maître André Leroi-Gourhan qui apportera une conclusion sans passion à cette triste affaire, en écrivant dans *Préhistoire de l'art occidental*, à propos des œuvres pariétales de Rouffignac : "Les premiers à les remarquer furent les membres du Spéléo-club de Périgueux [...]. Ne pouvant juger de l'âge des peintures, les spéléologues s'adressèrent au directeur de la Circonscription préhistorique qui, peut-être hâtivement, les jugea fausses. Les amateurs s'inclinèrent" (Leroi-Gourhan, 1995, p. 510).

Spéléologues et préhistoriens

L'histoire est finie. Elle méritait d'être contée. Elle permet de mieux connaître Edouard-Alfred Martel et son action en Périgord. Sans doute puisa-t-il, dans la constante opposition de E. Cartailhac et de H. Breuil et dans celle d'autres savants bien reconnus, un puissant stimulant à ses propres recherches. Aurait-il affronté un domaine aussi inconnu et inquiétant, à son époque, que le monde souterrain, s'il n'était pas sans cesse animé par la soif ardente de la découverte, la curiosité profonde des choses, le désir opiniâtre de les faire connaître à autrui ? Aurait-il travaillé, sans répit et sans souci de profit matériel, durant les années les plus fertiles de 1888 à 1914 - soit plus d'un quart de siècle sur le terrain -, et rédigé tant d'articles et de livres, s'il n'était pas constamment en quête d'une reconnaissance de ses travaux par le monde savant ? Par un travail acharné, il a compensé son absence de formation scientifique théorique et de titres universitaires. L'exaltation de ses courses souterraines, l'énorme masse de ses publications (un millier environ, mais à vrai dire sans découverte archéologique importante), le légitime orgueil qui dût être le sien le jour de l'inauguration de Padirac ou de l'aven Armand ne contrebalancèrent certainement pas une candidature trois fois rejetée par l'Académie des Sciences.

20. H. Breuil juge S. Blanc "alors très fatigué de sa glorieuse et mais pénible captivité" (Breuil, 1959, p. 83). Le préhistorien a effet participé courageusement à la Résistance puis a été déporté. En 1956, il occupe un poste de directeur créé par ceux-là mêmes qu'il avait combattus pendant la guerre. Il succède en effet à Denis Peyrony, premier titulaire de ce poste, désigné en mars 1942.



Planche 5 - Dans la grotte de Miremont-Rouffignac, E.-A. Martel tout comme H. Breuil négligeront l'examen des parois : l'un, trop occupé par le levé du plan, est passé devant cette frise de rhinocéros (en haut, cliché de B. Pierret lors d'un camp souterrain à Noël 1947, paru dans : Pierret, 1953) ; l'autre, sur la piste d'un insecte cavernicole, a seulement vu "des traces digitales sur plafond dans une petite galerie, probablement anciennes" (en bas : cliché A. Leroi-Gourhan).

La spéléologie n'est pas en France une discipline scientifique reconnue ès qualités, comme le sont, par exemple, la volcanologie ou l'océanographie. Après Martel et comme Martel, les spéléologues ont souffert et souffrent de cette position ambiguë, tout à la fois centrale et marginale : ils sont les seuls à prospecter et à fréquenter vraiment les cavernes, mais les spécialistes établis des diverses disciplines - géologues, préhistoriens, biologistes - à l'affût de leurs découvertes, ne prennent pas toujours de gants pour s'approprier la propriété et l'exploitation scientifiques de celles-ci, sans compter les retombées matérielles que ces trouvailles engendrent parfois. Le rôle toujours plus pesant de l'administration n'a pas allégé cet état de fait. On pourrait multiplier les exemples²¹.

Pourtant le rôle des spéléologues, tant en France qu'en Espagne, a été de plus en plus décisif dans la révélation des sites préhistoriques et tout particulièrement des cavernes ornées paléolithiques (Delluc *et al.*, 1970 ; Delluc *in* : Leroi-Gourhan, 1995). La préhistoire leur doit beaucoup et, dans la trop fréquente dégradation des sites, leur rôle est tout à fait négligeable. L'insuffisance et/ou l'inadéquation des mesures de conservation et surtout la rapide usure des cavernes soumises à l'exploitation touristique sont bien plus préoccupantes (Delluc, 1991). Il n'est pas vain, une fois encore, de rappeler tout cela.

B. D.²² et G. D.²³

Bibliographie et sources

ANDRE D. 1993 : Hippolyte Causse, dit "Poulard" (1844-1908), le premier inspirateur de Martel, *in* : *Cent ans de spéléologie française*, Actes du symposium d'histoire de la spéléologie, Millau 1988, Spelunca Mémoires n° 17, p. 95-98.

ANDRE D., CASTERET M., CARLIER P., GAUTIER A., KALLIATAKIS G., RENOARD C. et L. 1997 : *La Plume et les gouffres. Correspondance d'Edouard-Alfred Martel (1868-1936)*, Association E.-A. Martel, Hyelzas-Meyrueis.

21. Dans le cadre de leur activité au sein du Spéléo-club de Périgueux depuis 50 ans, les auteurs de ces quelques pages, spéléologues devenus préhistoriens, ont toujours collaboré, sans difficulté, avec les spéléologues qui le souhaitent et publié avec eux le résultat de leurs études. Ils leur expriment ici, une fois encore, leur confiante amitié.

22. Conservateur de l'abri Pataud (Les Eyzies), docteur en préhistoire (U.M.R 6569 du C.N.R.S., Muséum national d'Histoire naturelle) et membre du Spéléo-Club de Périgueux.

23. Membre fondateur et ancien président du Spéléo-Club de Périgueux, ancien moniteur de l'Ecole française de spéléologie (Dent de Crollies, 1952, et Font d'Urle, 1970), docteur en préhistoire, U.M.R. 6569 du C.N.R.S. (Muséum national d'Histoire naturelle, abri Pataud, Les Eyzies).

BREUIL H. 1906 a : L'évolution de la peinture et de la gravure sur murailles dans les cavernes ornées de l'âge du Renne *Congrès préhistorique de France, Périgueux 1905*, p. 107-111.

BREUIL H. 1906 b : L'âge des peintures d'Altamira. A propos d'un article récent, *La Revue préhistorique*, 1, n° 8, 14 p.

BREUIL H. 1908 : Traces laissées par l'ours des cavernes dans certaines grottes à peintures et à gravures, *La Revue préhistorique*, 3, p. 65-75, 6 fig.

BREUIL H. 1952 : *Quatre cents siècles d'art pariétal. Les cavernes ornées de l'âge du Renne*, Centre d'études et de documentation préhistoriques, Montignac.

BREUIL H. 1958 : La caverne ornée de Rouffignac, Cro de Granville (Dordogne), découverte par M. le Professeur L.-R. Nougier et M. R. Robert, in : *Mémoires de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 44, p. 147-167, 2 pl. (un texte analogue a été publié dans *Gallia* : La Caverne ornée de Rouffignac, *Gallia*, 1957, 15, fasc. 3, 17 p., ill.

BREUIL H. 1959 : Des preuves de l'authenticité des figures pariétales de la Caverne de Rouffignac, *Bulletin de la Société préhistorique française*, LVI, p. 82-91, 5 fig. h.-t.

BREUIL H. 1960 : Ma vie en Périgord (1897-1959), *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 137, p. 114-131.

CAPITAN L., BREUIL H., PEYRONY D. 1910 : *La Caverne de Font-de-Gaume aux Eyzies (Dordogne)*, imprimerie Veuve Chêne, Monaco (on peut admettre que les textes cités ici sont de la main de H. Breuil).

CARTAILHAC E. 1885 : Objections à la première publication sur Nabrigas, *Comptes rendus à l'académie des Sciences*, séance du 23 novembre 1885 (cité in : Martel et al., 1885 a).

CARTAILHAC E. 1905 : Le Périgord préhistorique et le prochain congrès de Périgueux, *La Revue des Pyrénées*, XVII, 3^e trimestre, 20 p.

CARTAILHAC E. et BREUIL H. 1906 : *La Caverne d'Altamira à Santillane près Santander (Espagne)*, Imprimerie de Monaco (on peut admettre que les textes cités ici sont de la main de H. Breuil).

CASTERET N. 1950 (1^{ère} édit. 1943 ; reprint 1987) : E.-A. Martel, *explorateur du monde souterrain*, Gallimard, N.R.F.

CASTERET N. 1946 : *Histoires au-dessous de tout*, Didier, Paris (le chapitre I est consacré à E.-A. Martel, p. 11 à 20).

CASTERET N. 1973 : *Les Grandes heures de la spéléologie. Naissance, vie et mort des cavernes*, Librairie académique Perrin, Paris (notice sur E.-A. Martel p. 202 à 206).

CASTERET sœur Marie 1993 : Les découvertes archéologiques de Norbert Casteret, *Journées Norbert Casteret, XX^e congrès de la Fédération française de spéléologie, mai 1992, Spelunca Mémoires*, n° 21, supplément au n° 52, p. 15-21.

- CHABERT C. et COURVAL M. de 1971 : *E.-A. Martel (1859-1938). Bibliographie*, Travaux du Spéléo-Club de Paris (on doit à E.-A. Martel plus de 900 publications).
- CHOPPY J. 1987 : *E.-A. Martel. Comptes rendus à l'académie des Sciences*, Choppy, Paris et Spéléo-Club de Paris et Club alpin français, Paris (82 comptes rendus avec une introduction et des tables par J. Choppy).
- CLEMENS J. 1998 : *Du troglodytisme à l'enfermement, Pour une nouvelle histoire des mentalités en Aquitaine*, Fédération historique du Sud-Ouest, Bordeaux (E.-A. Martel et La Nature, p. 297-305).
- COHEN C., HUBLIN J.-J. (1989) : *Boucher de Perthes. Les origines romantiques de la Préhistoire*, Belin, Paris.
- CONGRES PREHISTORIQUE DE France, *Compte-rendu de la première session-Périgieux 1905*, publié en 1906, Schleicher, frères, Paris.
- DELLUC B. et G. et VIDAL P. 1970 : Vingt ans de découvertes archéologiques, *Spéléo-Dordogne*, Bulletin du Spéléo-Club de Périgieux, n° 33, p. 274-276
- DELLUC B. et G. 1973 : Quelques figurations paléolithiques inédites des environs des Eyzies (Dordogne) : grottes Archambeau, du Roc et de La Mouthe, *Gallia-Préhistoire*, 16, 1, p. 201-209, 9 fig.
- DELLUC B. et G. 1979 : Martel et Breuil. A propos d'une controverse, *Spéléo-Dordogne*, Bulletin du *Spéléo-Club* de Périgieux, n° 72, p. 2-5.
- DELLUC B. et G. 1981 : Une visite à la grotte de Rouffignac en 1759, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 108, p. 364-371.
- DELLUC B. et G. (avec la collaboration de Bazile-Robert E., Galinat B., Guichard F. et Ozanne M.) 1983 : Les grottes ornées de Domme (Dordogne) : La Martine, Le Mammouth et Le Pigeonnier, *Gallia Préhistoire*, 26, p. 7-80, ill.
- DELLUC B. et G. 1987 : La grotte de Rouffignac : un plan de 1814, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 114, p. 255-257, ill.
- DELLUC B. et G. 1988 : Emile Rivière accueille les membres de notre Compagnie à La Mouthe le 10 août 1896. *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, CXV, p. 374-375, 1 fig.
- DELLUC B. et G. 1991 a : *L'art pariétal archaïque en Aquitaine*, XXVIII^e suppl. à Gallia préhistoire, éditions du C.N.R.S., Paris (avec la collaboration des membres du Spéléo-club de Périgieux pour une dizaine de topographies et celle de F. Guichard pour l'environnement géomorphologique des cavités).
- DELLUC B. et G. 1991 b : Après un siècle de fréquentation des grottes et abris ornés, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 118, p. 733-741, 7 fig.
- DELLUC B, DELIUC G. et VIALOU D. 1995 : La grotte de La Mouthe, une étude de l'abbé Breuil, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 122, p. 523-536 et 645-668, ill.

- DELLUC B. et G. (archives) : A propos de Rouffignac (presse de l'époque).
- DELLUC S. et ROSSY T. 1989 : Deux dessins du château de Fleurac par le conventionnel Gabriel Bouquier, in : *Le Périgord révolutionnaire, Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, supplément au tome 116, p. 355-370, ill. (avec le plan de Rouffignac par G. Bouquier).
- FOUNTES J. 1997 : *Qui êtes-vous Monsieur Edouard-Alfred Martel*, plaquette éditée par le Conseil Général de la Lozère à l'occasion de l'année Martel, ill.
- GEZE B. 1993 a : Histoire de la spéléologie française, in : *Cent ans de spéléologie française*, Actes du symposium d'histoire de la spéléologie, Millau 1988, Spelunca Mémoires n° 17, p. 15-28.
- GEZE B. 1993 b : A la rencontre des fondateurs de la spéléologie française, in : *Cent ans de spéléologie française*, Actes du symposium d'histoire de la spéléologie, Millau 1988, Spelunca Mémoires n° 17, p. 113-118.
- GROENEN Marc 1994 : *Pour une histoire de la préhistoire. Le Paléolithique*, Jérôme Millon, Grenoble.
- GUICHARD F. 1993 : Explorations souterraines en Périgord antérieures à Martel in : *Cent ans de spéléologie française*, Spelunca Mémoire n°17, p. 37-48, ill. (avec un plan de Rouffignac de 1822).
- HENRI-MARTIN G., SAINT-MATHURIN S. de et GARROD D. 1957 : *Hommage à l'abbé Henri Breuil pour son quatre vingtième anniversaire. Sa vie, son œuvre, bibliographie de ses travaux*, éditée par Mlle Henri-Martin, Paris (on doit à H. Breuil plus de 800 publications).
- HOUGHTON BRODRICK A. 1963 : *The Abbé Breuil, prehistorian*, Hutchinson of London.
- LAGRANGE J. 1998 : La Guerre des mammoths, *le Journal du Périgord*, juin 1998, p. 62-63, ill.
- LEMOZI A. 1929 : *La grotte-temple du Pech-Merle*, Auguste Picard, Paris.
- LEROI-GOURHAN A. 1995 (3^e édit., revue et augmentée par DELLUC B. et G.) : *Préhistoire de l'art occidental*, Mazenod, Paris.
- MARTEL E.-A. 1885 : La grotte de Nabrigas et la préhistoire en Lozère, *Bulletin du Club alpin français, section de la Lozère et des Causses*, n° 1, 51-58.
- MARTEL E.-A. 1886 : La poterie paléolithique de la grotte de Nabrigas (Lozère), *La Nature*, n° 675, 2359-2360.
- MARTEL E.-A. 1890 : *Les Cévennes et la région des causses (Lozère, Aveyron, Hérault, Gard, Ardèche)*, Delagrave, Paris.
- MARTEL E.-A. 1894 : *Les Abîmes*, Delagrave, Paris.
- MARTEL E.-A. 1900 : *La Spéléologie ou sciences des cavernes*, Gauthier-Villars, Paris.
- MARTEL E.-A. 1903 a : Sur la grotte de Font-de-Gaume (Dordogne) et l'âge du creusement des cavernes, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, n° 35, 5 juin 1903, 135, p. 1491-1493.

- MARTEL E.-A. 1903 b : Le Roc de Tayac, *La Nature*, n° 1571, p. 65-67.
- MARTEL E.-A. 1903 c : Inaptitude des stalagmites à servir d'élément chronologique pour la préhistoire dans les cavernes, *Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, Montauban 1902*, p. 908-911.
- MARTEL E.-A. 1905 : *La Spéléologie au XX^e siècle* (revue et bibliographie des recherches souterraines de 1901 à 1905), *Spelunca*, tome VI, 810 p., ill.
- MARTEL E.-A. 1906 : Réflexions sur Altamira. L'âge des gravures et peintures des cavernes, *Congrès préhistorique de France, Périgueux 1905*, p. 112-136.
- MARTEL E.-A. 1908 a : *L'évolution souterraine*, Flammarion, Paris.
- MARTEL E.-A. 1908 b : Les peintures et dessins préhistoriques des cavernes, communication au Congrès des Sociétés savantes (Sorbonne, 1908), *Spelunca*, Bulletin et mémoires de la Société de Spéléologie, VII, 193-198.
- MARTEL E.-A. 1909 : L'homme fossile de la Chapelle aux Saints, *La Nature*, n° 1872, p. 302-304.
- MARTEL E.-A. 1926 : *Causses et gorges du Tarn*, imprimerie Artières et Maury, Millau.
- MARTEL E.-A. 1930 : *La France ignorée (des Ardennes aux Pyrénées)*, Delagrave, Paris.
- MARTEL E.-A. 1936 : *Les Causses majeurs*, Artières et Maury, Millau.
- MARTEL E.-A. et LAUNAY L. de 1885 a : Sur des fragments de crânes humains et un débris de poterie, contemporains de l'*Ursus spelaeus*, *Comptes rendus à l'Académie des Sciences* (9 novembre 1885), 101, p. 971-973. Autres articles analogues in : *Bulletin du club alpin français, La Nature, Bulletin de la Société d'Anthropologie, Bulletin de la Société géologique de France* (CHABERT *et al.*, 1971 ; ANDRE *et al.*, 1997, p. 70-71).
- MARTEL E.-A. et LAUNAY L. de 1885 b : Présentation de la réponse aux objections de M. Cartailhac sur les débris humains et la poterie de Nabrigras, *Comptes rendus à l'Académie des Sciences* (28 décembre 1885), 101, p. 1520.
- MARTEL E.-A. et LAUNAY L. de 1885 c : Réponse aux objections de M. Cartailhac sur les débris humains et la poterie de Nabrigras, *Comptes rendus à l'Académie des Sciences* (28 décembre 1885), 101, 6 p. (tiré-à-part édité par Privat, Mende).
- MARTEL E.-A. et LAUNAY L. de 1885 d : L'Homme paléolithique et la poterie paléolithique dans la Lozère, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, VIII, 673-683.
- MARTEL E.-A. et RIVIERE E. 1893 : Sur la caverne de Boundoulou (Aveyron), *Comptes rendus à l'Académie des Sciences* (19 juin 1893), 116, p. 1469-1472.
- MASSENAT E. 1902 : Observations sur les dessins et fresques signalés à La Mouthe, Combarelles et Font de Gaume (près Les Eyzies), Association

française pour l'avancement des sciences, 31^o session, Montauban, 1, p. 261-263, avec réponses de E. Cartailhac, A. de Mortillet et G. Chauvet.

MASSENAT E. 1903 : A propos des gravures et peintures des Combarelles et de Font de Gaume, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 30, p. 106-108, avec réponse de M. Féaux et du marquis de Fayolle.

MINVIELLE P. 1972 : *Sur les chemins de la préhistoire*, Denoël, Paris.

MOLARD commandant 1908 : Les grottes de Sabart (Ariège). Niaux et les dessins préhistoriques (Ariège), *Spelunca*, Bulletin et mémoires de la Société de Spéléologie, VII, 177-191, avec note et appendice de Martel.

NOUGIER L.-R. 1957 : *Rouffignac ou la guerre des mammoths*, La Table ronde, Paris.

PRESSE DE L'EPOQUE 1956 : Articles divers publiés à propos de la découverte de Rouffignac (presse locale et nationale).

PIERRET B. 1953 : *Le Périgord souterrain*, Emmanuel Leymarie, Montignac (avec un cliché de la frise des rhinocéros de Rouffignac-Miremont probablement pris à Noël 1947, préface de Norbert Casteret).

RIPOLL PERELLO E. 1994 : *El abate Henri Breuil (1877-1961)*, U.N.E.D., Madrid.

RIVIERE E. 1906 : Discours d'inauguration, *Congrès préhistorique de France, Périgueux 1905*, p. 40-46.

ROUSSOT A. 1990 : Daleau et la découverte des grottes ornées : l'excursion historique d'août 1902 aux Eyzies, in : *Aux origines de l'archéologie en Gironde : François Daleau (1845-1927)*, Conseil général de la Gironde et Société archéologique de Bordeaux, p. 169-179, ill. On trouvera p. 51 la légende de la photographie inédite de la p. 175 (inversion des deux légendes, signalée par A.R. le 3 janvier 1998).

SAINT-MATHURIN S. de 1958 : Rouffignac, ses textes, ses plans..., *Bulletin de la Société préhistorique française*, 55, p. 588-592, ill.

SOCIETE HISTORIQUE ET ARCHEOLOGIQUE DU PERIGORD : Archives concernant le Congrès de Préhistoire de Périgueux 1905.

SKROTZKY N. 1964 : *L'abbé Breuil*, Seghers (Savants du monde entier), Paris.

Le bienheureux Armand Chapt de Rastignac (1727-1792)

par Suzanne GENDRY (+)

Armand-Anne-Sicaire-Antoine-Auguste Chapt de Rastignac est né au château de Laxion, près de Cognac-sur-l'Isle, en Périgord, le 2 octobre 1727. Ses parents, Charles Chapt de Rastignac et Marie-Jacqueline-Eléonore d'Aydie de Ribérac, mariés en 1724, auront six enfants, cinq fils et une fille. La famille, de très ancienne noblesse, connaît la prospérité à cette époque : une somptueuse demeure, Laxion, avec un entourage de domaines en plein rapport ; des alliances dans les plus illustres maisons de la province... donc des appuis non négligeables pour l'avenir.

Armand-Auguste - simplifions la liste de ses prénoms ! - était le second fils, destiné à l'Eglise, selon l'usage bien établi dans l'aristocratie ; il suivra donc cette voie, non par ambition, mais par véritable vocation, nous disent des témoignages contemporains : rien d'un "abbé de cour" ! Ses facultés intellectuelles au-dessus de la moyenne le firent remarquer au séminaire de Saint-Sulpice où il était entré le 24 octobre 1745. Il obtint le titre de 'docteur de la Maison et Société de Sorbonne'. Quelques années plus tard, sa réputation était si bien établie qu'il fut appelé à Arles où l'archevêque, Mgr du Lau d'Allemans, en fit l'un de ses vicaires généraux. Ce prélat, appartenant à une famille du Périgord, était d'une haute valeur morale et d'un zèle infatigable : il

consacrait les revenus de son diocèse aux œuvres charitables, vivait en communauté selon un règlement strict, réformait le séminaire, organisait des missions. Il est difficile de préciser combien d'années l'abbé de Rastignac passa à Arles. Quelques points de repère seulement. Assistant en Périgord au mariage d'une cousine, en 1764, il signe : "*l'abbé Chapt de Rastignac, v. g. d'Arles*". Il fut député aux assemblées du clergé, de 1755 à 1760. On sait aussi que sa modestie lui fit refuser un siège épiscopal, offert à trois reprises.

Comment ne pas s'étonner de voir - aux environs de 1780, semble-t-il - l'abbé de Rastignac s'installer dans une semi-retraite, à l'abbaye de Saint-Mesmin, en Orléanais : un bénéfice obtenu grâce à de puissantes protections familiales ? Pour raison de santé, peut-être, car certains détails indiquent que l'abbé ne jouissait pas d'une constitution des plus solides et le dynamisme de Mgr du Lau avait dû le mettre à rude épreuve.

L'abbaye de Saint-Mesmin, de fondation très ancienne, était à la fin du XVIII^e siècle, bien déchuée de sa splendeur passée : il n'y restait que cinq religieux réguliers, "*amis des lettres*", nous dit-on. Une sinécure, semble-t-il, pour l'abbé commendataire ? Mais le retour à ses chères études, avec une riche bibliothèque à sa disposition, lui apporta sûrement une grande joie. Ne négligeant pas, d'autre part, l'administration de son bénéfice, il entama plusieurs procès contre des laïcs qui attaquaient les droits de l'abbaye.

Armand de Rastignac habitait le logis abbatial, près de l'église. Écoutons l'abbé Guillon, qui avait pu interroger des survivants de cette époque¹. Voici ce qu'il dit de notre abbé : "*Indulgent pour tous, sévère pour lui seul, il regardait les malheureux comme une nouvelle famille que le ciel lui avait donnée... Aussi n'était-il pas moins chéri que vénéré dans l'Orléanais ; les personnes qui n'avaient pas besoin de ses bienfaits étaient édifiées par l'austérité de ses moeurs, charmées par l'affabilité de ses manières et attirées par la gaieté de son caractère.*" Si on a pu dire que les malheureux constituaient pour lui une seconde famille, l'abbé n'en oubliait pas pour autant la première, surtout lorsque surgissait une difficulté. Marie-Gabrielle de Rastignac, sa soeur, avait épousé le marquis du Mas de Paysac. En 1770, leur seconde fille² Gabrielle s'unissait à Antoine de Fars de Fausselandry. Brillant mariage, qui se révéla un échec par la suite ; pour des raisons mal connues, les époux se séparèrent. Notre bon abbé voulut aider cette jeune femme désespérée, dont la situation financière était précaire. Il proposa donc à sa nièce de venir habiter Saint-Mesmin : elle tiendrait sa maison, le seconderait dans ses activités charitables et sa vie de société. C'est avec reconnaissance que Mme de Fausselandry accepta cette offre, proclamant que désormais l'abbé devenait "son second père".

1. Guillon (abbé), *Martyrs de la foi*, Paris, 1824.

2. La fille aînée, Marie-Paule-Thérèse était l'épouse de Marc-Antoine de Vins du Masnègre.

1789 - L'année commençait dans l'incertitude politique, mais en même temps un certain espoir se faisait jour. A l'approche du printemps, une délégation vient d'annoncer à Armand de Rastignac que le clergé du baillage d'Orléans l'a élu député aux Etats généraux. L'abbé est atterré... Son premier mouvement le porte à refuser et il cherche une raison valable : sa voix, trop faible, ne lui permettait pas d'aborder la tribune ! On lui rétorque que c'est par sa plume qu'il défendra la cause de l'Eglise et celle de la monarchie. Il faut donc céder à l'insistance... avec un grand soupir. Abandonnant son cher Saint-Mesmin, en route pour Versailles ! Mme de Fausselandry accompagne son oncle.

Dans les premiers jours où l'Assemblée s'installe, deux ingénieux artistes, Labadye et Courbe³ proposent aux députés d'immortaliser leurs visages par de petits portraits au 'physionotrace', procédé nouveau très en vogue alors. Notre abbé accepta de poser et c'est ainsi que nous pouvons connaître ses traits : était-ce ressemblant ? Le demi-sourire spirituel, le regard pénétrant peuvent en donner l'impression.

L'abbé de Rastignac est désormais député à l'Assemblée nationale constituante : il se met sans tarder au travail. Il publie en 1789 un écrit intitulé *Questions sur la propriété des biens-fonds ecclésiastiques en France*⁴ dédié au Souverain Pontife Pie VI. Celui-ci l'en remercie par un bref fort élogieux. Depuis les journées d'octobre, l'Assemblée siégeant désormais à Paris, c'est rue de Vaugirard, dans un immeuble aujourd'hui détruit et rebâti, que s'installèrent l'abbé et sa nièce.

Attaquant la constitution civile du clergé, Armand de Rastignac fait paraître, en 1790, une traduction de la *Lettre de Nicolas, patriarche de Constantinople, à l'empereur Alexis Commène, relatif à l'érection des métropoles*. Quand fut discutée la loi sur le divorce, l'abbé publia, en 1790, toujours chez l'éditeur Clouzier *L'accord de la Révélation et la Raison contre le divorce : coutumes et lois de plusieurs peuples sur le divorce*.

On trouve la signature de Rastignac au bas de nombreuses déclarations et protestations, entre autres le 29 juin 1791, contre le décret constituant prisonniers le roi et sa famille après l'échec de Varennes. Mais la carrière politique d'Armand de Rastignac touchait à sa fin, avec le début de l'Assemblée législative, le 1^{er} octobre 1791. Les députés de la Constituante étant déclarés inéligibles à la nouvelle assemblée, redeviennent de simples citoyens. N'ayant pas accepté de signer le serment à la constitution civile du clergé, notre abbé n'est plus qu'un prêtre réfractaire, une situation qui devenait dangereuse...

3. Labadye (Ch. Toussaint) portraitiste, né à Paris. Exposé au salon. Courbe (W.N.) graveur au burin, né à Paris (Bénézit).

4. Chez Clouzier, Imprimeur du Roi, in 8°, 380 p.

Mme de Fausselandry - qui mourut fort âgée - accepta, en 1824, de rédiger quelques pages de souvenirs⁵ ; elle nous donnera quelques détails (parfois peu exacts) sur la dernière année de son oncle, qui dut se passer dans une semi-clandestinité. On y relève le fait que l'abbé tomba sérieusement malade au début de 1792 : il fut mourant pendant plus de trois mois ; les bons soins de sa nièce le remirent sur pieds, mais d'une façon précaire. Souvent retenu au lit par "un très grand mal à une jambe" - ulcère sans doute - qui demandait des soins quotidiens.

Laissons la parole à Gabrielle de Fausselandry : *"Le 25 août, à 11 h du soir, des hommes armés vinrent enlever ce vieillard respectable qui pouvait à peine faire usage de ses jambes. En le saisissant, il n'y eut pas d'outrages et d'insolences que le crime ne fit à la vertu... Mon oncle fut conduit à la Mairie⁶, où on feignit de ne pas connaître les prétextes de cette arrestation : on ne trouva pas son nom consigné sur les registres. Pétion, alors maire, refusa de l'entendre et sans autres formalités on le mena à la prison de l'Abbaye."*

Du 26 août 1792 : *"Le sieur abbé Chapt de Rastignac a été écroué, en vertu des ordres de MM. les membres du comité de surveillance et de salut public⁷."* C'est tout... c'est la seule pièce officielle qui subsiste. Pas d'interrogatoire, pas de jugement motivé ! Les portes de la prison se ferment sur ce vieillard malade, réduit à l'impuissance. Mme de Fausselandry, affolée par l'arrestation de son oncle, ne pense qu'à le rejoindre et avec une belle crânerie, sollicite d'être elle-même écrouée pour que l'abbé ne soit pas plus longtemps privé de ses soins. Après plusieurs jours de démarches, elle obtient ce résultat du féroce Maillard, tout-puissant à l'abbaye, mais semble-t-il, encore sensible à de pénibles situations familiales. On donna une chambre à la jeune femme, qu'elle partageait avec la princesse de Tarente et Mlle de Sombreuil⁸. Elle put dès lors passer ses journées auprès d'Armand de Rastignac.

"Hélas ! Je ne pouvais souffrir que de ses souffrances. Il était, lui septième dans une chambre où on pouvait à peine se retourner... On y respirait un air infect. Ses yeux n'avaient encore pu se fermer dans ce séjour horrible." Un des compagnons de l'abbé de Rastignac était l'abbé Lenfant, unanimement respecté et dont le sort sera lié au sien, avec la même imprécision quant aux motifs de son arrestation. Les derniers jours d'août se passèrent dans un calme relatif, et Gabrielle de Fausselandry put prodiguer ses soins à son oncle. Mais le dimanche 1^{er} septembre l'atmosphère a changé

5. Barrière (F.), *Mémoires sur les journées de septembre 1792*, Paris, Firmin-Didot.

6. La mairie est alors installée dans les dépendances du palais de justice.

7. Arch. de la préfecture de police.

8. On a beaucoup célébré, par la suite, le dévouement filial de Mlle de Sombreuil qui sauva son père au péril de sa vie.

"On nous dit que le peuple voulait forcer la prison ... les assassins y pénétrèrent quelques heures plus tard. A l'entrée de la nuit, les gardes nationaux vinrent m'arracher à mon oncle. Je ne le vis plus...". Convaincue, d'après les cris de la populace, que l'abbé avait succombé. Mme de Fausselandry ne pensa plus qu'à sortir de la prison, ce qu'elle arriva à faire, et à rentrer chez elle, après bien des péripéties.

C'est donc du 1^{er} septembre qu'on doit dater le début des massacres. On amenait, en fiacre, depuis la Mairie, un nombre croissant de condamnés, prêtres ou laïcs : ils étaient entassés dans une ancienne chapelle dépendant de l'abbaye, chapelle surmontée d'un tribune. Parmi eux se trouvait un officier, Jourgniac de Saint-Méard, qui échappera à la mort et laissera le récit de son séjour en prison⁹. Détachons les lignes qui nous intéressent : *"Le lundi 3 septembre, 10 h du matin, l'abbé Lenfant et l'abbé Chapt-Rastignac parurent dans la tribune de la chapelle. Ils nous annoncèrent que notre dernière heure approchait et nous invitèrent à nous recueillir pour recevoir leur bénédiction. Un mouvement électrique qu'on ne peut définir nous jeta à genoux, et nous la reçûmes... L'âge de ces deux vieillards, leur position au-dessus de nous, la mort planant sur nos têtes, tout répandait sur cette cérémonie une teinte auguste et lugubre."*

On a longtemps cru que les massacres avaient eu lieu à la porte de l'abbaye donnant sur la rue, il y en eut en effet. Mais de nombreuses recherches ultérieures, en particulier celles de G. Lenôtre, établissent que la plupart avaient pour théâtre "la cour du jardin" espace comportant des pelouses et allées. A proximité de la porte venant de l'abbaye, un "matelas de hardes" était posé pour recevoir les blessés ou les morts : des bancs se trouvaient placés sur les côtés, pour que les "dames patriotes" puissent ne rien perdre du spectacle...

Le 5 septembre au soir, le gardien ouvre brusquement la porte de la pièce où vivaient les abbés de Rastignac et Lenfant en criant "A la Force, à la Force !" Subterfuge destiné à endormir la méfiance, faisant croire à un simple changement de prison¹⁰. L'abbé de Rastignac, claudiquant et flageolant, suit sans méfiance le gardien... A la porte de la "cour du jardin" toute illusion devait disparaître : des dizaines de lames, piques et baïonnettes, étaient braquées sur les prisonniers !

Armand de Rastignac s'était depuis longtemps préparé à la mort. En cette ultime seconde avant l'assaut, n'a-t-il pas, de tout coeur, de toute son âme, répété la belle devise de ses ancêtres : *"In domino confido"*.

S. G.

9. Saint-Méard (Jourgniac de), *Mon agonie de trente-huit heures*.

10. En parallèle, on criait à la Force : A l'abbaye, à l'abbaye.

Note 1

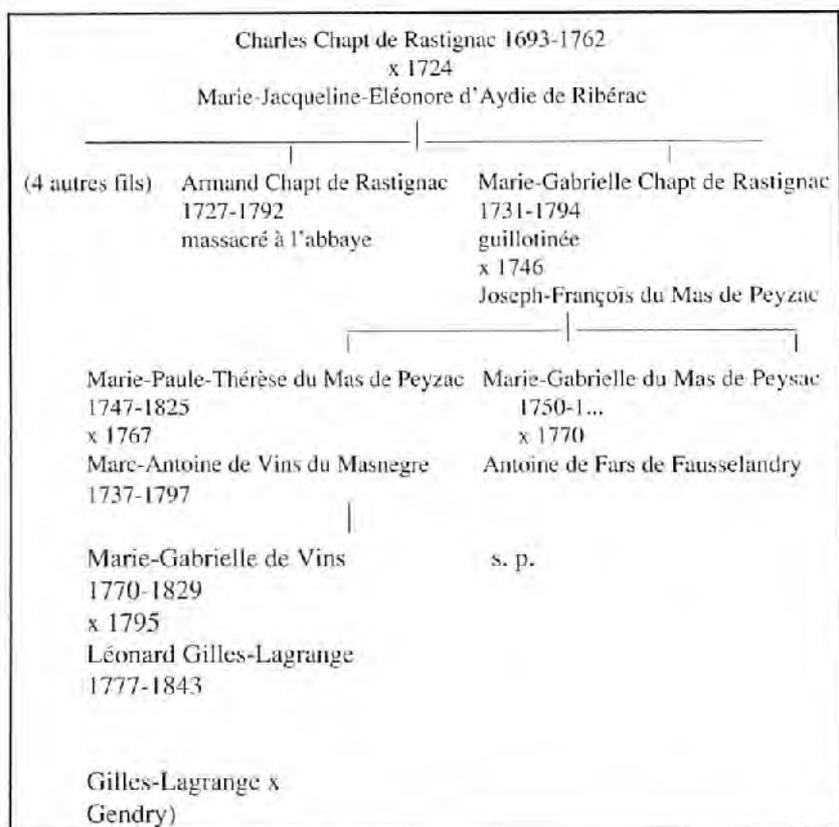
Où ont été inhumées les victimes des massacres de l'abbaye ?

Si on a pu retrouver et identifier de façon sûre les cadavres des martyrs des Carmes, il n'en est pas de même à l'abbaye. Les corps étaient chargés sur des tombereaux, et vraisemblablement conduits dans les environs de ce qu'on appelle « les catacombes » où de nombreux puits recevaient des restes humains, entr'autres des cimetières désaffectés. Il y a donc peu de chances actuellement de pouvoir répondre à cette question.

Note 2

La glorification.

Bien tardivement, mais apportant une grande joie à toutes les familles que cela pouvait concerner, le décret de béatification ne fut enregistré qu'en octobre 1926, signé par le cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat. Le nom "Armandus Chapt de Rastignac" y figure en bonne place.



Jules Lapouge, soldat de 14

par Hervé LAPOUGE

L'histoire a ses célébrités dont la mémoire, le souvenir, résistent à l'oubli et au temps. L'histoire a aussi ses anonymes, beaucoup plus nombreux, héros bien souvent sans l'avoir véritablement voulu.

Jules Lapouge, premier des cent vingt enfants de la commune de Nontron "morts pour la France" lors de la Grande Guerre, appartient à cette deuxième catégorie.

De la naissance à la mort

Extrait de l'acte n°70 du 29 décembre 1893 dans la commune de Nontron : *naissance de Jules Lapouge, enfant du sexe masculin, né aujourd'hui à minuit, au village de La Francherie, commune de Nontron, des mariés Pierre Lapouge, cultivateur, âgé de trente-un ans, et Anne Desvaux, âgée de trente-trois ans, tous deux cultivateurs, domiciliés au même lieu.*

Sur la déclaration faite par le dit Pierre Lapouge qui a présenté l'enfant.

Témoins : Apollinaire Perreau, âgé de quarante-quatre ans, commissaire de police, et Jean Saumon, âgé de quarante-huit ans, crieur public, tous deux domiciliés à Nontron.

Le maire : Dr Picaud.

Jules passera son enfance, avec son frère Léon, ses sœurs Anne et Augustine, à l'ombre du château de La Francherie, propriété de la famille de Laparre de Saint-Sernin. Il fréquentera l'école de Poperdu, juste le temps

pour lui d'apprendre à lire et à écrire, avant de devenir à son tour agriculteur aux côtés de ses parents.

Soldat, en garnison à Tulle depuis au moins le début de l'année 1913, il écrit souvent à sa famille, leur faisant part des tracasseries quotidiennes et des rigueurs du camp de La Courtille.

Enfin, arrive à La Francherie, une nouvelle lettre datée du 1^{er} août 1914 :

Chers parents,

Je vous annonce une triste nouvelle qui est arrivée ce matin à 10 heures. On mobilise aujourd'hui et il rentre 8 classes.

Tachez de m'envoyer de l'argent en lettre recommandée car on est prêt à partir. Il ne faut pas vous désespérer pour moi car s'il faut mourir sur le champ de bataille, on y mourra.

Tout le regret que j'ai, c'est de ne pas vous avoir vu depuis si longtemps. Les réservistes rentrent depuis maintenant. Enfin, chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur en vous donnant tout mon sang.

Ne vous ennuyez pas pour moi.

Votre fils qui reviendra peut-être un jour.

Lapouge Jules.

Le 4 août, Jules écrit à nouveau :

Chers parents,

Je vous écrit deux mots pour vous dire que je suis toujours en bonne santé et que je désire que vous soyez de même. Je peux vous dire que c'est triste à la caserne de voir rentrer tous ces pauvres vieux et il y a Lafont et François Pourtain qui sont venus me voir. Ils m'ont dit qu'ils vous avez vu dimanche...

Nous partons vendredi à 8 heures sur les frontières et c'est malheureux de ne pas avoir de nouvelles de vous avant de partir.

Je termine ma lettre en vous embrassant de tout mon cœur. Vous direz bonjour à tous mes cousins et cousines et voisins.

Prenez courage, peut-être un jour on reviendra.

Votre fils qui pense tous les jours à vous.

Lapouge Jules.

Jules n'écrira plus à La Francherie. Il faudra pour sa famille attendre l'arrivée d'une correspondance militaire, datée du 24 septembre et signée de l'aumônier de l'hôpital temporaire n°25 de Nevers pour savoir enfin quelque chose sur lui :

Cher monsieur,

Je viens vous donner des nouvelles de votre fils, Lapouge Jules. Il est

arrivé hier à Nevers, à l'hôpital 25. Il est blessé d'une balle à la cuisse, mais son état est satisfaisant.

*Je vous donnerai très prochainement d'autres nouvelles.
Votre fils vous envoie et à sa mère ses meilleures amitiés.
Votre bien respectueux.*

Moins d'une semaine plus tard, une autre lettre, du même aumônier et datée du 30 septembre, arrive à La Francherie :

Hôpital temporaire 25

Couvent Sainte-Marie

Madame et cher Monsieur,

Votre fils est mort à l'hôpital temporaire 25.

Il y était arrivé le mercredi soir 23 septembre. Le jeudi 24, je l'ai vu le matin et le soir. Il était faible. Il m'a prié de vous donner de ses nouvelles, étant en pleine connaissance, alors que rien ne laissait prévoir un tel et si rapide dénouement. J'ai pu causer avec lui 15 à 20 minutes.

Le vendredi matin à 4 heures du matin, j'ai été prié de me rendre auprès de lui ; il avait encore sa connaissance ; deux religieuses et l'infirmier de service l'entouraient de leurs soins. Nous avons jugé bon de lui donner l'extrême-onction. Il est mort comme la cérémonie s'accomplissait. Sa mort n'a pas été subite, ni douloureuse, mais très rapide.

J'ai assisté à son enterrement et à ses funérailles à la cathédrale de Nevers. Les honneurs militaires ont été rendus à sa dépouille mortelle et une grande foule assistait à cette cérémonie, dimanche 27 septembre, à 4 heures du soir.

Je vous offre, monsieur et chère madame, l'expression de mon affectueuse sympathie et vous prie de me croire votre bien respectueux.



Le 16 juillet 1919, par ordre n°5002, en exécution des dispositions de l'additif n°7.374 M, du 1^{er} mai 1918, à l'instruction du 13 mai 1915, Lapouge Jules, matricule 5025, soldat à la 3^e compagnie du 100^e régiment d'infanterie, "Brave soldat, au front au début de la campagne, s'étant fait remarquer par sa courageuse attitude au feu dès les premiers combats. Mort glorieusement pour la France" est cité à l'Ordre du Régiment.

H. L.

Promenade aux portes de la Double

par Pierre POMMAREDE et Sophie BRIDOUX

Samedi 19 septembre 1998. Rendez-vous à la gare routière de Périgueux. Départ à 14h. C'est ainsi que nous aurions dû résumer le début de notre excursion... Malheureusement, un léger contretemps vint enrayer la mécanique pourtant soigneusement huilée par M. Turri ; ni cars ni chauffeurs ne se présentèrent au rendez-vous, et ce n'est qu'aux environs de 14h 45 et avec nos voitures personnelles, que nous partîmes enfin, sous un soleil généreux.

Comme jadis les fiacres de Labiche ou les taxis de la Marne, c'est donc une file d'environ vingt-cinq véhicules qui se mit en route vers les coteaux de la Dronne.

L'église de Chantegeline, *cantus galinae*, Chantepoule depuis 1782, nous accueille. Jeannine Rousset nous présente l'histoire de cet édifice, offert à l'ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem vers 1175 par Bernard de Fayolle. C'est sur les collines environnantes que se déroula, en 1568, la bataille précisément appelée de Chantegeline laquelle mit presque fin aux guerres de religion dans notre contrée, et qui opposa l'armée protestante des Provençaux de Mouvans aux catholiques du duc de Montpensier. Deux mille huguenots, selon les textes, y furent massacrés.

La petite église Saint-Fiacre est modeste, humble et attachante ; les murs gouttereaux du XII^e siècle contiennent encore, au nord, des enfeus des XIII^e et XIV^e siècles et un vitrail délabré représentant un chevalier tenant l'écu timbré aux armes des Fayolle. Ce petit édifice ne serait en fait qu'une partie de la nef d'origine, très remaniée, le reste du bâtiment ayant été détruit.



Mme Rousset présentant l'église et la bataille de Chantegéline

Le temps de déguster quelques toasts de foie gras, et nous voici à Tocane Saint-Apre, à la cafourche où s'élève encore le dolmen de Margaux (ou Margos) ; c'est l'un des onze monuments druidiques de la commune relevé par le marquis de Fayolle en 1875. En 1845, Léo Drouyn dessine ce dolmen ainsi que l'alignement des blocs, peut-être une "allée couverte", long de 250 mètres, récemment retrouvé par notre jeune collègue Sébastien Pommier. Le président invita notre collègue M. Dollé, géologue, à exprimer son opinion sur la nature de cette roche et sur l'éventualité d'un alignement naturel de ces blocs venus du Limousin par l'action de glaciers (hypothèse émise par le docteur Galy en 1876). M. Dollé réfuta cette hypothèse plus tard : ces roches (grès ferrugineux) sont tout à fait locales. C'est donc bien l'homme qui créa cet alignement.

Le président rappela la course aux trésors, en l'occurrence un veau en or, à laquelle se livrèrent ici les propriétaires, les voisins, une somnambule "extralucide", une sorcière (avec une poule noire), pour finalement découvrir quelques ossements et un couteau du XV^e siècle.

Segonzac est à une portée de couleuvrine de Margaux. Près de l'église, une vieille demeure, ouverte par nos collègues M. et Mme Fraysse, garde les secrets des amours d'Eugène Le Roy. Dans le salon désuet, sous la lampe à pétrole, au long des allées d'un parc charmant, le percepteur de

Tocane Saint-Apre (du 31 mars 1863 au 8 novembre 1868) regardait les beaux yeux d'une petite bourgeoise. Mais ses idées, ses propos et ses manières choquaient "une vieille tante aux allures de douairière" et le prétendant fut éconduit. Le père Pommarède évoqua ce drame intime, lut quelques poésies de Le Roy, et montra le cimetière où repose, célibataire et inconsolable, la petite Germaine.



Chez M. et Mme Fraysse, à Segonzac

L'église du bourg est l'une des plus belles que l'art roman ait laissé en Périgord. Son architecture, son histoire, la richesse de son mobilier (*antependium* en cuir du XVII^e siècle, Vierge à l'enfant, mutilée, du XII^e siècle, tableau de la Visitation de l'école italienne) sont présentés par le baron de Segonzac et notre président. Typiquement périgourdine, elle a une nef suivie d'un avant-chœur sous coupole, aujourd'hui effondrée, et un chœur à abside semi-circulaire, dont les trois arcs aveugles retombent sur des chapiteaux sculptés très archaïques. On peut donc la qualifier de romane malgré l'ajout au XVI^e siècle de nervures sur les voûtes, d'arcs brisés et d'un bas côté, au nord, pour remédier à l'afflux des paroissiens revenus en nombre aux offices après le concile de Trente.

M. de Segonzac, notre collègue, n'avait pas craint l'invasion, plus pacifique que celle de Chantegeline, de nombreux visiteurs. Il nous fait les honneurs de ses deux propriétés : la Martinie, élevé par Alain de La Faye au XVI^e siècle, avec son curieux châtenet d'entrée et la frise de son mur extérieur sculptée de balustres en pierre, motif rare selon le maître des lieux, et Segonzac, typique du Grand Siècle, qui a gardé l'admirable ordonnance de

ses communs et son riche mobilier du XVIII^e siècle, car préservé à la Révolution par la relative neutralité de son châtelain. Nous fûmes tous émerveillés par la bibliothèque de notre hôte ; la clarté de la pièce et la multitude des livres anciens aux superbes reliures de cuir tapissant les murs, en font un endroit magique, invitant au travail et à la réflexion.



M. Dollé revenant sur le dolmen de Margos, à la Martinie

Le paysage était beau, à la lumière rasante de ce soleil d'automne. C'était la journée du patrimoine. Certains sont partis, au loin, admirer les richesses, inépuisables, du Périgord. Nous, nous avons châtellenisé et pèleriné joyeusement durant deux petites lieues, dans une campagne insoupçonnée ou ignorée, aux portes de Périgueux.

Le retour, fortifié par un excellent monbazillac, fut heureux. Chaque désagrément a son avantage : se regrouper dans des voitures particulières permet de mieux se connaître, s'apprécier et partager le plaisir d'appartenir à notre Société active, conviviale et heureuse.

Il nous faut remercier pour cette journée captivante, notre dévoué trésorier, M. Turri, et son épouse, Mme Roussel pour son exposé à Chantepoule, le père Pommarède, pour ses divers commentaires toujours appréciés, et enfin, M. de Segonzac, très accueillant, qui nous a fait découvrir ses châteaux.

P.P. et S.B.

Photos : Sébastien Pommier.

Périgueux et ses congrès

par Marie-Pierre MAZEAU-THOMAS

La Société française d'archéologie a honoré pour sa cent cinquante-sixième session, du 7 au 12 septembre 1998 notre département de sa présence. Pour mémoire, il est *opportun* de rappeler que la SFA, fondée à Caen par Arcisse de Caumont en 1834, a pour mission la conservation des monuments historiques.

C'est au Nouveau théâtre que les congressistes ont été reçus. Après les discours officiels de cette matinée inaugurative, deux éminentes historiennes, Arlette Higounet-Nadal et Anne-Marie Cocula-Vallières ont donné le ton de cette semaine, où les sites archéologiques visités furent présentés par des scientifiques, des archéologues, des architectes, des médiévistes... Autant de spécialités, qui ont placé très haut la qualité des communications.

Extraits du discours de notre président lors de la séance d'ouverture :

“Monsieur le maire,

“et vous tous qui représentez ici les autorités préfectorales, départementales, civiles militaires et judiciaires,

“Monseigneur,

“Monsieur le président de la Société française d'archéologie et vous messieurs les présidents des autres Sociétés du Périgord que l'on appelle si justement savantes,

“Chers collègues,

“[...] J'imagine alors que vous avez voulu honorer la Compagnie dont je suis le responsable et, avec elle, d'une manière équitable et fraternelle, les sociétés qui aiment notre patrimoine local et essaient, au besoin, de le défendre et de le protéger. Nous vous exprimons notre reconnaissance.

“Colbert, en mourant, disait au roi : ‘Sire, je vous laisse Louvois’. Je suis (assez bien) portant mais particulièrement heureux que les organisateurs de votre congrès aient fait appel à nos collègues compétents. Je salue, parmi vous, Arlette Higounet-Nadal, Anne-Marie Cocula-Vallières, Mireille Bénéjean, Dominique Audrerie, Benoît Melon, Pierre Garrigou Grandchamp, sans oublier, dans le ciel empyrée, Emmanuel Payen.

“Mon sentiment d’humilité est renforcé par la qualité des membres de la Société française d’archéologie : tant de connaissances, de science, de spécialistes réunis ce matin dans cette salle. Je pense à saint Augustin assis sur sa cathèdre [...] s’adressant aux rhéteurs de Rome et commençant un sermon célèbre¹ en déclarant : ‘Nous qui parlons d’un lieu élevé, c’est en réalité pénétrés de craintes que nous sommes à vos pieds’. Il est vrai que pour me confronter, j’entends aussi la parole rassurante de Lacordaire dans ses conseils aux jeunes prédicateurs : ‘Allez, ne craignez pas, à votre courte éloquence répond la vaste intelligence de vos auditeurs’.

“[...] Car vous êtes venus chez nous trois fois, sans compter le congrès avorté de 1907, qui fut différé pour une obscure querelle de prix de chevaux et d’attelages. Je me suis laissé dire que peu de départements avaient eu cet honneur : c’est que, comme la Grèce, le Périgord conquiert toujours, par l’immensité de ses richesses, les plus hardis de ses conquérants.

“[...] Le 29 mai 1858, vous arriviez ici, dans une gare nouvellement aménagée. La ville, M. le maire, n’avait pas encore de salle pour vous accueillir. L’évêque exerça son droit d’asile et vous reçut dans son palais, hélas démoli aujourd’hui. Il arrivait alors que des édiles, les administrations, le clergé n’avaient pas d’entrailles archéologiques. Le maire de l’époque, Bardy-Delisle, avait tenu à être présent. Mgr George Massonais, salua votre président, M. de Caumont et les congressistes. Ils n’étaient pas venus très nombreux. Le secrétaire de séance poussa un cri de victoire, le troisième jour, en notant qu’on risquait atteindre la soixantaine d’auditeurs.

“L’évêque termina par une citation des livres saints : ‘*Qui docti fuerint, Fulgebunt quasi splendor*’². C’est un adage qui s’applique aussi à votre assemblée de ce matin, laquelle est ainsi dès aujourd’hui assurée des félicités éternelles.

“[...] En 1927, le 20 juin, le député-maire Félix Gadaud, souhaita la bienvenue à Marcel Aubert, et, exactement, à 222 congressistes.

“Le marquis de Fayolle, le chanoine Roux, le docteur Lafon - mes prédécesseurs - avaient préparé un programme en tous points semblable à celui du congrès actuel, *intra* comme *extra muros*. [...] J’ai cherché, j’ai trouvé, et je vous l’offre, comme jadis le pain et le sel, une photo-souvenir de votre congrès de 1927.

1. Sermon 145/1.

2. Daniel 12/3.

“Vous reprenez le même circuit mais il ne m'échappe pas que la science archéologique a fait de très grands progrès, que les monuments et les sites que vous allez visiter ont été modifiés par l'usure du temps où la méconnaissance des hommes et que, depuis soixante-dix ans, à leur chevet (doublement), des archéologues, des hommes d'art et des architectes éclairés, enlèvent les verrus et cicatrisent les plaies pour le plus grand bienfait de nos villes et nos campagnes.

“Rassurez-vous, de votre congrès sarladais de 1972, je ne dirai rien : d'abord parce que son heureux déroulement, les bienfaits de ses travaux sont présents dans la plupart de vos mémoires, ensuite parce que la publication des *Actes* de votre congrès est désespérément vide de tout renseignement, de toute chronique, et de toute anecdote. Il faudra y songer pour les actes de ce congrès, sinon je plains, celui qui, devant vous, je l'espère, dans un quart de siècle, prendra la parole.

“J'aurais voulu savoir cependant, si comme dans vos assemblées précédentes, vos travaux se terminèrent par une soirée festive où une pluie de médailles (d'argent ou de bronze) récompensèrent les travaux des Périgourdins notables et notoires, comme les frères de Verneuilh et Léo Drouyn. J'aurais voulu apprendre aussi si une manne non négligeable provenant de votre opulente trésorerie était tombée comme jadis sue les fouilles, les châteaux et les églises de notre contrée³.

“Chers Nohémies, chers Zorobabels, chers pèlerins de la science, bon laborieux, profitable et heureux congrès au pays de l'homme et des vieilles pierres. Comme beaucoup, je suis venu ici pour écouter et apprendre. Au moment où vous vous apprêtez à châtelleniser et pèleriniser en pays Périgord, je me flatte de vous rappeler que vous êtes nos hôtes et que nous sommes les vôtres. Car, la langue française, d'ordinaire si riche et si nuancée, n'arrive pas à distinguer ces deux termes, tellement le bonheur est partagé entre ceux qui accueillent et ceux qui sont reçus.”

* * *

La rencontre des bibliophiles de Guyenne a eu lieu le 3 octobre dans l'enceinte de l'amphithéâtre de la bibliothèque municipale. Vous en lirez un résumé dans le compte rendu de la séance mensuelle du 7 octobre.

* * *

3. 500 F en 1858, pour les fouilles de Périgueux, et 100 F pour la tour de la Rigale et l'église de Temirac.

Dans le cadre du Salon international du Livre gourmand, en collaboration avec la *Fondation Oldways Preservation & Exchange Trust* et le Museum d'histoire naturelle, devait se tenir du 9 au 13 novembre, un colloque scientifique sur l'alimentation durant la préhistoire.

Il est tout à fait regrettable que des problèmes "d'intendance" nous aient privés des conférences des meilleurs spécialistes.

* * *

Les *Rencontres de Notre Histoire* se sont tenues du 12 au 16 novembre sous le titre générique de "L'homme à table, de Cro-Magnon à Mc Donald's".

L'ouverture de La Rencontre par une conférence 'La nutrition au Paléolithique' de Gilles Delluc, assisté de Brigitte Delluc et de Martine Roques, en préfigurait l'exceptionnelle qualité. L'auditoire respirait au rythme de l'envergure de l'exposé, de son analyse minutieuse et de l'éloquence de son orateur. Les interrogations suscitées étaient la preuve de la curiosité des participants, unanimes d'avoir le privilège d'être présents. Le caractère clair et précis des réponses aux questions posées aux trois auteurs de *La Nutrition Préhistorique* a engagé une discussion des plus conviviales.

Gilles Delluc a acquis une réputation internationale de diabétologue, d'anthropologue, de préhistorien, de chercheur... Elève de Leroi-Gourhan, il est depuis plusieurs années ce maître incontesté, avec un sens de l'à-propos qui ne cesse d'émerveiller auquel s'ajoute l'oeuvre, qui en préhistoire est le plus souvent écrite en duo avec Brigitte Delluc.

Marie-Pierre Mazeau-Thomas

VIENT DE PARAITRE

Robert Lacoste (1898-1989) du Périgord et de l'Algérie

par Jean-Marie LECLERCQ¹

Jacques LAGRANGE, **Robert Lacoste (1898-1989) du Périgord et de l'Algérie**, Périgueux, Pilote 24 édition, 232 p., ill.

Le titre claque comme un drapeau au grand vent de l'Histoire. L'Histoire, cet homme sans histoires l'a côtoyée de très près, durant les vingt-sept mois de sa "vice-royauté" d'Algérie, du 10 février 1956 au 10 mai 1958.

L'ouvrage de Jacques Lagrange retrace en 232 pages vibrantes d'émotion, tantôt en demi-teinte, tantôt en fresque éblouissante - je songe au portrait en pied de la page 52 - l'itinéraire d'un enfant du Périgord, d'un enfant de la République, dont la vie entière est consacrée au bien public en Dordogne, en France métropolitaine, en Algérie encore "française".

Les deux premiers chapitres nous mènent de 1898 à 1956. Issu d'un milieu familial "modeste" où le père est inspecteur des chemins de fer de la compagnie

1. Professeur agrégé d'histoire.

Paris-Orléans, la mère "maîtresse d'école", Robert suivra l'itinéraire du fils doué, chargé par la famille de l'ascension par les études : baccalauréat à Brive, études de médecine à Bordeaux, réorientées vers le droit à Paris. Entre temps, déjà la guerre. De 1917 à 1919, licence en droit, puis admission à la 25^e place au concours de surnuméraire à la Direction générale de l'enregistrement des domaines et du timbre (1922).

Le mariage en 1924, avec Andrée Marcelle Mahut inaugure une "existence de petits bourgeois très conviviaux", une vie "modeste et sans histoire", sans "fortune personnelle étalée sous le regard des autres". Leur couple n'aura pas d'enfant.

La promotion professionnelle de ce modeste fonctionnaire, par delà les vicissitudes de la période de Vichy - qui le nommera percepteur à Thonon - ira jusqu'au rang de chef de bureau de 2^e classe à la Caisse des dépôts et consignations en 1953. On sent bien que sa "vraie vie" est ailleurs... dans le syndicalisme.

Le syndicalisme des années trente - la France compte un million de syndiqués, essentiellement à la CGT socialisante, et à la CGTU communiste - est une sorte de "nouveau monde" de fonctionnaires et d'ouvriers qualifiés, à l'intérieur d'une France restée rurale. C'est aussi un monde vivant, dont nous avons peine, à l'heure où notre pays se signale par son faible taux de syndicalisation, à imaginer les ramifications, les luttes pour le pouvoir, en France et hors de France par le biais des deux grandes confédérations de syndicats ; enfin par la formation, étendue, solide, raisonnée, appuyée sur des textes et des statistiques que les publications, les discussions argumentées, apportaient aux plus motivés.

Robert Lacoste, vite reconnu pour ses capacités intellectuelles et ses talents de meneur au langage "cru" si nécessaire, gravit rapidement les échelons et devient un des conférenciers de l'Institut supérieur ouvrier : il est "formateur". Il parle brillamment, aussi bien à Locarno qu'à Paris. Il partage les espérances et les illusions de cette époque, celle du pacifisme comme celle du "planisme" c'est-à-dire d'une planification respectant et les lois du marché et les droits des travailleurs. Il s'y fera des amis, des relations, il y apprendra à connaître le monde entier, dans ses réalités matérielles autant que spirituelles. Son goût pour la peinture contemporaine - Rouault, Dufy, plus tard Olivier Debré - sa cinéphilie remarquée vient aussi (peut-être ?) de cette fréquentation de milieux bien différents de son Causse natal en Périgord Noir...

1940, la guerre à nouveau. Mais cette fois, il est dans les bureaux du ministère de l'armement. Il a le temps de mesurer "l'étrange défaite" comme l'a écrit - témoin lucide - l'historien Marc Bloch. Ensuite, comment va réagir cet homme, lui aussi lucide, lui aussi courageux ?

Christian Pineau, grand syndicaliste, opte pour la résistance, et fonde, dès le 1^{er} novembre 1940, Libération-Nord : des contacts sont pris, d'autres suivront. De sa sinécure de percepteur à Thonon - si loin de Vichy, si près de Genève - Lacoste facilitera des évasions, multipliera les voyages auprès de relations. La résistance est

ainsi pour lui une sorte d'accomplissement. Il est un des rédacteurs du "Manifeste des Douze", testament syndical qui ne brise pas avec l'Etat français de Vichy, mais en contredit les principes. Ce manifeste du 15 novembre 1940 ne sera réellement connu qu'en 1944. Les "neuf sages" ont un poids bien plus grands : il s'agit des 9 personnalités, dont Michel Debré, chargées par le gouvernement provisoire de la République française de piloter le redressement tant politique qu'économique de la France. Robert Lacoste en est. De Gaulle a, depuis Alger, ratifié ce choix. Sur quels critères ? Sans doute la compétence reconnue d'un syndicaliste, "caution de gauche" d'un gouvernement soucieux de représenter la nation française dans tous ses éléments.

Après la Libération, Lacoste se retrouve ministre de la Production industrielle dans le gouvernement d'unanimité nationale de De Gaulle le 4 septembre 1944.

Désormais, carrière nationale et carrière départementale marcheront quasiment du même pas. Le réenracinement périgordin se fait par étapes rapides : maire d'Azerat, conseiller général de Thenon, député, enfin président du Conseil général. Tout cela facilité, comme il est de règle dans la république des notabilités, par les bureaux du ministre. Lacoste est dix-sept fois ministre sous la IV^e République. Il sera président du Conseil général de la Dordogne de 1946 à 1979 : cette continuité, associée à son anticipation des mouvements de la société, lui permettra d'assurer à toute la Dordogne un avenir digne de son passé. Routes, électricité présente partout, écoles maternelles ; la Dordogne actuelle, à la fois reposante et attrayante, non défigurée par un bétonnage sans âme mais sachant retenir tant de touristes sur des sites si divers, cette Dordogne doit beaucoup à l'action continue de celui qui fut, si loyalement, donnant de son argent s'il le fallait, son "Président", à l'heure où la décentralisation n'avait pas encore sonné.

"Bob l'Africain" c'est le titre que *Paris-Match* décerne à Robert Lacoste, nommé en 1956 ministre-résident de l'Algérie, avec les pleins pouvoirs, d'abord avec Guy Mollet à la tête du gouvernement, puis avec Bourges-Maunoury et Félix Gaillard.

Par une sorte d'ironie familière à l'histoire, Lacoste choisit ce poste au moment où son rêve de toujours se réalise ; lui, modeste fonctionnaire, ministre du Commerce, de la Production industrielle, n'est jamais encore parvenu au poste suprême. A la faveur du renversement d'alliance provoqué par la dissolution de 1955, un "Front Républicain" animé par Mendès France et Guy Mollet - le feu et l'eau - a remporté les élections sur le thème de la paix en Algérie. Mais Guy Mollet, laissant à Mendès un honorifique ministère d'Etat, fait de son camarade Lacoste un grand ministre des Finances, avec tutelle sur huit secrétaires d'Etat, pas moins ! Guy Mollet, conformément à ses engagements, se rend à Alger, pour y instaurer les réformes promises depuis longtemps. Alger l'accueille le 6 février, par les fameuses "tomates" et autres légumes. Mollet plie sous l'orage et lance un

véritable S.O.S. à Lacoste, qui vient à peine de choisir un fauteuil digne de sa corpulence. Lacoste choisit le risque contre le confort. Il sera ce ministre d'Algérie qui tentera, en vain, de faire appliquer une loi-cadre donnant réellement des droits politiques aux Algériens, tout en respectant la trilogie célèbre : cessez-le-feu, négociations, élections. Quelques mesures seront prises en ce sens, mais l'essentiel devait commencer, aurait dû, plutôt, le 10 juin 1958 !

Le pouvoir réel était celui des militaires et des activistes d'Alger et d'Oran. Le National-Molletisme, traduit sur le terrain par Lacoste, voulait et la "pacification" par les armes et la torture "nécessaire" et des réformes que les militaires lucides entreprenaient - ils étaient médecins, instituteurs, éducateurs - mais que les activistes rejetaient. Lacoste a certes le courage physique et moral d'arraisonner des adversaires qui, le 8 mai 1956, lui jettent des pierres "Il fend le cortège officiel, fixe du regard ses interlocuteurs et les apostrophe vivement : je vous emmerde, vous n'êtes que des cocardiers de trottoir. A deux reprises, j'ai été volontaire pour sauver la nation, et vous, vous ne savez que crier 'Démission' ! Allez donc vous engager dans les Aurès !". La scène a du mordant, le personnage est entier, mais le tribun des années trente et quarante - qui exhortait les mineurs de 1948 à reprendre le travail - n'a aucune prise sur la réalité. La réalité, c'est celle d'une rébellion vaincue sur le terrain, mais disposant d'une armée entraînée hors d'Algérie et pour laquelle l'ONU, et plus encore une grande partie de l'opinion française, de Mauriac à Sartre, parle désormais de tiers-monde, d'oppression coloniale. Lacoste, comme les militaires, voit la subversion venue d'Egypte. L'opération Suez, fin 1956, voudra à la fois éliminer Nasser et briser la subversion, mère de la rébellion ; Etats-Unis et U.R.S.S., ensemble, repoussent cette ultime tentative franco-britannique d'un *condominium* en Méditerranée, où l'Etat d'Israël est un point d'appui anti-arabe, sinon anti-musulman.

J'ai lu ce livre en quatre larges rasades. Le chapitre sur l'Algérie restant plus difficile à avaler. L'ensemble se lit aisément, les formules heureuses y abondent ; les précisions sur le Périgord, la résistance, l'homme privé sont partout. N'attendez pas de révélations "croustillantes", Robert Lacoste n'a pas laissé de mémoires. Il est mort quasiment seul, à l'hôpital de Périgueux, ses meubles et ses précieux tableaux furent étalés sur le pré, vendus. La maison natale est devenue gîte rural, mais rien n'est dit sur cet homme, à qui ce livre redonne mémoire et vie.

Au passage, vous glanerez bien des détails - mais rien n'est détail dans la vraie vie - sur la rivalité Lacoste-Mitterrand, sur le crypto-gaullisme de Lacoste, et surtout tant de témoignages vécus sur la résistance, ou sur la Dordogne des années 50. Tout un monde réapparaît. Comment ne pas remercier Jacques Lagrange pour ce beau livre, capable de remettre les pendules à l'heure et de resituer dans l'épaisseur d'un temps si proche de nous tant d'amitiés, de vies dispersées...

NOTES DE LECTURE

Law (Joy), **St Julien de Lampon en Périgord**, chez l'auteur, 1998, 255 p., ill.

Cette monographie communale a reçu le 3^e prix du concours 'Le clocher d'or' en 1997. Il est à souligner l'audacieuse entreprise de cette 'anglo-lamponaise' qui, héritière de la culture périgorde depuis trente ans, a su avec perspicacité se faire gardienne de la mémoire collective.

En 'résistante' de l'ombre, Joy Law tour à tour étudie le bourg, l'église, le château de La Tourette, la commune, la terre, La Tourette, la vie culturelle, les registres paroissiaux, les hommes (naissance, illégitimité, mariage, célibat)... Cette étude admirable est enrichie d'une bibliographie, d'annexes (métiers, généalogie des Vassal, de Pouzol de Lile, questionnaire de Cyprien Brard, noms des villages et des hameaux, maisons, ménages et individus de La Tourette, parcelles par propriétaire de La Tourette, prénoms, noms de famille et leurs variations, noms de famille utilisés), et d'un index.

A plus d'un titre, la sommité de cette étude est un bel exemple de l'accomplissement du travail de chercheur.

Au fil de ces 255 pages, l'auteur a cristallisé toute sa passion pour son village en évoquant les âges reculés sous tous ces aspects de cette belle province. Mais comment conclure après cette invitation sur les lieux de mémoire, de vie, de travail, d'émotion, de rencontre ? Joy Law laisse imaginer aux lecteurs que l'histoire de Saint-Julien de Lampon au XX^e siècle sera le fruit de son prochain travail de recherche.

Eloi (Jean), **Léon Sireyjol (1861-1942), porte-parole des républicains de Dordogne**, 260 p., ill.

Dans un tapuscrit très fouillé, Jean Eloi nous permet d'appréhender la personnalité de Léon Sireyjol, qui n'est pas homme ancré dans la mémoire

collective. Et pourtant, en lisant ce volumineux travail agrémenté de photographies et de coupures de presse, nous découvrons ce politicien périgordin très controversé qui perdura un demi-siècle (52 ans).

Sous la III^e République, la vie politique de Sireyjol s'articule autour de différents mandats, – à partir de 1902, il en cumulera trois –, Maire de Saint-Priest-les-Fougères puis de Saint-Pardoux-la-Rivière, conseiller général (il fut président du conseil général durant trente ans), député, sénateur.

Issu d'une famille nontronnaise modeste, il sera un brillant élève au lycée de Périgueux, qu'il quittera bachelier en 1879 pour poursuivre des études de médecine à Bordeaux puis à Paris. De retour dans son Périgord natal, il entre par mariage dans la riche famille Duvoisin, de plus est bonapartiste. Sa carrière politique se profile dès lors et son discours ne laisse nulle doute sur son appartenance au mouvement radical-socialiste. Cet anticlérical notoire s'opposera à l'idée du vote des femmes. Pendant le Front Populaire, il devient l'adversaire des syndicats.

Il usera de la presse écrite comme support de propagande. C'est dans *Le Nontronnais*, dont il sera propriétaire, qu'il excellera dans l'art de la 'petite phrase'. Ses adversaires lui répondront dans les colonnes d'un autre journal *Le Courrier*.

Il mettra sur la scène politique trois hommes du Périgord, Yvon Delbos, Georges Bonnet et Henri Laforest dont nous connaissons les carrières.

A quatre-vingt ans, un an avant son décès, Léon Sireyjol parce qu'il est franc-maçon est déclaré par le sous-préfet de Vichy démissionnaire d'office de ses mandats.

Nous sommes très reconnaissant à l'auteur, de nous permettre, grâce à son travail de biographe, une véritable connaissance de ce politicien tombé dans l'oubli. L'histoire est enrichie dès lors grâce à des travaux comme celui que nous offre Jean Eloi.

Marie-Pierre Mazeau-Thomas

Nessmann (Jean-Daniel), **De la Résistance au Martyre - 1940-1944 - Victor Nessmann**, chez l'auteur, 42, rue de la Promenade, 68040 Ingersheim.

Jean-Daniel Nessmann, déjà auteur d'un premier ouvrage *La Cassure*, vient de publier ce nouveau livre, enrichi et remarquablement bien documenté, qui retrace la vie et la fin tragique de son père, le docteur Victor Nessmann, héros de la Résistance en Sarladais.

Pour restituer toutes les étapes de sa vie, mais également pour retrouver les événements auxquels il a été confronté, comprendre les

circonstances qui ont entraîné son arrestation à Sarlat et établir les conditions de sa mort dans les locaux de la Gestapo à Limoges dans les premiers jours de l'année 1944, l'auteur a, non seulement, fait appel aux archives privées et publiques, souvent inédites, mais a également recueilli de nombreux témoignages, soit de résistants soit de simples témoins. A travers la vie de cet homme hors du commun, restituée avec une fidélité et une objectivité qu'il faut saluer, une nouvelle fois l'Alsace et le Périgord se retrouvent intimement liés. Les historiens, quant à eux, trouveront dans cet ouvrage une nouvelle et remarquable contribution à l'histoire déjà riche de la Résistance en Périgord.

Guy Penaud

ERRATA

- Dans la 3^e livraison 1998 de notre *Bulletin*, p. 368, ligne 11, il faut lire, à propos de la maquette de l'abbaye de Cancelade : *elle a été réalisée par M. Geoffray, ingénieur des Ponts et chaussées, en balsa et carton...*

- Dans la 3^e livraison 1998 de notre *Bulletin*, p. 421, la légende accompagnant l'illustration est : *Thonac, Vierge à l'enfant (XII^e siècle). Bois polychromé. Photographie Alain Roussot, extraite de l'art en Périgord (Jean Secret, Périgueux, U.D.T.D., 1976, fig. 131).*

LES PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- **Nos prochaines soirées** à 18 h 30 au siège : 13 janvier 1999 et 10 mars 1999. Comme d'habitude, les conférenciers et les thèmes seront annoncés lors des réunions mensuelles et dans la presse.

- Mercredi 6 janvier 1999 de 14 h à 15 h : **assemblée générale ordinaire**. L'assemblée générale sera automatiquement reportée le mercredi 3 février 1999 dans le cas où le quorum n'aurait pas été atteint. Ordre du jour : compte rendu moral et compte rendu financier.

COURRIER DES LECTEURS

- Mme Christiane Chevallier (Lentignac, 24510 Sainte-Alvère. Tél. 05.53.22.73.03) nous envoie des précisions concernant la cloche de Sainte-Alvère, signalée par le Dr Gilles Delluc au cours de la réunion mensuelle de septembre dernier. Selon elle, compte tenu des informations livrées par la documentation historique, et après l'avoir examinée dans le clocher de l'église, il n'y a aucun doute possible : la cloche de Sainte-Alvère est datée de 1596. Elle ajoute : "Ce qui a pu introduire un doute, c'est que les chiffres sont en relief, que la boucle du 9 est exagérément large, alors que la queue de ce chiffre, dont le relief est moins apparent, se dilue sous la boucle". L'abbé Pincos, pour sa part, lorsqu'il signala cette cloche en 1984, considérait que le doute subsistait. On peut ajouter que M. Becquart, interrogé par lui, déchiffrait : 1596 (*B.S.H.A.P.*, 1984, p. 303-308, 2 photographies).

- M. Pierre Brulant (19, rue Dollet-Blanchou, 24450 La Coquille), après avoir lu l'article de Mme Higounet-Nadal sur les "toponymes et vocables Sainte-Marie en Périgord au Moyen Age" (*B.S.H.A.P.*, 1998,

p. 419-433) nous envoie un intéressant dossier sur une église aujourd'hui disparue : "Je possède de vieilles photographies de l'église romane de Sainte-Marie-de-Frugie, détruite au début du siècle. Je vous les envoie, ainsi qu'un dessin fait à la fin du siècle dernier par l'artiste émailleur M. Bourdery (fig.). Il ne reste de cette église que la cuve baptismale qui se trouve dans une propriété privée, un modillon sculpté en remploi sur une façade de maison à La Coquille et des fragments de boiserie qui ornent l'autel de la Vierge dans la nouvelle église. L'intérieur de la chapelle Sainte-Marie reproduit dans le *Bulletin* est la chapelle du couvent de construction récente. Vous voudrez bien verser ces documents aux archives de la S.H.A.P."

- M. Lafeuille de Terrasson précise qu'il y a deux chapelles qui s'appellent Sainte-Marie : l'une est à La Chapelle-Mouret et l'autre à La Villedieu.

- M. Jean Lartigaut (Labastidette, 46150 Pontcirq), pour faire suite à l'article de Mme Paulette Parat sur les cartes à jouer (*B.S.H.A.P.*, 1998, p. 438), fournit des renseignements sur la dynastie d'imprimeurs royaux Dalvy (ou Dolvy). Mme Parat écrit que l'un des trois frères s'installa à Cahors en 1593. A vrai dire, la famille Dolvy y demeure déjà, comme en témoignent les fiches d'archives de M. Lartigaut (A.D. Lot) :

1515 3 fév. (1516 n. st.) 3 E 572/3 fol. 49 Jean ARTIGAS alias DOLVY librador de Cahors échange un jardin contre un boutge, les deux à Cahors.

Ibid. fol. 151 - 10 mars (1516 n. st.) Il rachète le jardin qu'il avait cédé.

3 E 570/3 fol. 63 1530 J. Artigas alias dolvy, librador ; sa maison ; paroisse de la Daurade près du Pont vieux ; âgé de 30 ans.

M. Lartigaut suggère aussi la consultation de l'ouvrage de J. Calmont sur les cadastres de Cahors (XVI^e et XVII^e s.) et la B. M. de Cahors.

- M. S. Panzini (8745 Frontenac J25 7AQ St Hyacinthe PQ Canada), avant guerre, a bien connu le patriote Couturoux : "Il était artisan cours St Georges. Il possédait un atelier d'électrolyse pour métaux. C'était un homme agréable et patient avec les enfants que nous étions...Son local était situé face au n° 26, entre les restaurants (à l'époque) de M. Monteil et celui de Mme Pineau".

M. Panzini offre à notre bibliothèque un menu portant l'autographe du ministre Yvon Delbos. Il s'agit du "menu du banquet faisant suite à la pose de la première pierre de la reconstruction du groupe scolaire de Mouleydier. [M. Panzini, père.] assistait le ministre dans cette tâche. Cette première pierre, creuse, est située à l'angle gauche du bâtiment, en faisant face à la façade principale. A l'intérieur de celle-ci il y a un contenant de plomb renfermant un document signé par les notables présents".

DEMANDE DES CHERCHEURS

- Mme Lamare Lenglet (La Commanderie, 24650 Andrivaux) souhaiterait avoir des renseignements sur le devenir de la tuile découverte en 1924 après un dragage dans l'Isle à Périgueux, histoire qu'elle a lu dans une plaquette signée par F. de Méry "De Périgueux au Fleuve jaune". M. Guy Penaud indique que l'histoire de cette tuile a été publiée dans notre bulletin : *B.S.H.A.P.*, 1924, p. 184.

- Mme de Montleau (32, rue Jean-Moulin, 63110 Beaumont) recherche des renseignements sur Elie de Mèredieu. Elle possède deux alliances de Mèredieu de la Martinie et se demande si cela a un rapport avec le château de La Martinie, visité par les membres de notre compagnie. Elle souhaite des renseignements sur la localisation de ce château et sur ses propriétaires aux XVII^e et XVIII^e siècles. Elle a entendu parler de l'affaire qui opposa A. de Mèredieu et Bertin. Elle a lu deux versions opposées et demande lequel a assassiné l'autre.

- M. Bernard Lachaise recherche toute documentation sur les sociétés savantes périgourdines à Paris et en Gironde avant la Première Guerre mondiale.

INFORMATIONS

- Conférence sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle : le 22 janvier 1999 à Bergerac (salle de l'Orangerie, parc Jean Jaurès). Dépliant disponible au siège, pendant les réunions mensuelles.

- Exposition "Sem, la Belle Epoque et les Années Folles", au Musée des Civilisations de Saint-Just-Saint-Rambert (Loire Forez). Inauguration le 5 novembre 1998.



*Eglise de Saint-Marie-de-Frugie
(dessin de M. Bourdey, fin XIX^e siècle).*

**CATALOGUE DES PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE
ET ARCHEOLOGIQUE DU PÉRIGORD**

OUVRAGES DIVERS

E. Espérandieu, *Inscriptions antiques du musée de Périgueux*, Paris-Périgueux, 1893, 123 p., 11 pl.

La plus complète des éditions des inscriptions présentée au musée du Périgord avant que ne soient effectuées les fouilles de Vésonne. Cet ouvrage garde une grande valeur car aucun recueil n'a été publié depuis avec autant de commentaires. Le corpus est en outre précédé d'une présentation de Périgueux antique et de ses institutions.

100 F

P.-J. Lavialle, *Notre-Dame des Vertus*, Périgueux, 1924, 50 p.

L'histoire de Notre-Dame-de-Sanilhac, des cultes qui y étaient pratiqués et des légendes qui s'y rattachent.

10 F

J. Roux, *Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux*, Périgueux, 1934, 189 p.

Cet ouvrage présente les manuscrits médiévaux qui concernent les droits, franchises et libertés de la présente ville de Périgueux et autres pièces concernant le bien public.

50 F

A. de Fayolle, *Topographie agricole du département de la Dordogne*, Périgueux, 1939, 139 p.

L'auteur, qui préféra rester en Périgord lorsque toute sa famille émigrait, a fait de l'agriculture et de l'industrie de la Dordogne sous l'Empire un tableau qui constitue un témoignage surprenant à notre époque.

100 F

J. Maubourguet et J. Roux, *Le livre vert de Périgueux*, 1942, 2 vol., 619 p.

De 1618 à 1715, les greffiers de la mairie ont inscrit les noms des consuls, les comptes rendus des délibérations, et... les nouvelles de l'étranger. Au jour le jour, la gazette de Périgueux !

120 F

Le Périgord révolutionnaire. Le grand livre sur la Révolution en Périgord, Périgueux, 1989.

Le lecteur trouvera dans cet ouvrage symboliquement édité pour le bicentenaire de la Révolution aussi bien le récit des événements survenus que des études démographiques, sociologiques et généalogiques ayant trait à cette période complexe.

250 F

Le livre du jubilé de Lascaux, 1940-1990, Périgueux, 1990, 153 p., illustrations.

À l'occasion du cinquantième anniversaire de la découverte de la grotte, la Société a fait appel à ceux qui ont été parmi les premiers à y pénétrer et à étudier les peintures pariétales pour rédiger un "livre du souvenir".

100 F

Haut Périgord et pays de Dronne, actes du 6^e colloque de Brantôme (1990), Périgueux, 1991, 75 p., illustrations.

À l'occasion de ce colloque ont été évoqués des thèmes variés, parmi lesquels la préhistoire de la vallée de la Dronne, les délits de chasse et de pêche à l'époque moderne, et l'économie du secteur au XX^e siècle.

70 F

R. Faille, J. Secret, M. Soubeyran, *Iconographie de François de Salignac de la Mothe-Fénelon*, Périgueux, 1991, 109 p., illustrations.

Le recensement des portraits de l'évêque de Cambrai, natif du Périgord, et le rappel de quelques traits marquants de sa vie.

100 F

Bergerac et le Bergeracois, Actes du congrès de la FHSO (Bergerac, 1990), Bordeaux, 1992, 609 p., 79 illustrations.

Cet important ouvrage rassemble les résultats des travaux communiqués lors du congrès de Bergerac. Des sujets très variés dans un livre de qualité conçu sous la houlette du professeur R. Etienne.

320 F

Le Périgord et les Amériques, Périgieux, 1992, 151 p., illustrations.

Pour célébrer le cinquantième centenaire de la découverte de l'Amérique, la Société a choisi de mettre en valeur les liens qui ont uni notre région et les îles.

100 F

RECUEILS D'ARTICLES

Actes du 5^e congrès d'histoire, d'archéologie et de géographie de l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest (Périgieux, 1913), Périgieux, 1913, 190 p., illustrations.

Tenu sous la présidence du comte de Lasteyne, ce congrès a porté sur des thèmes très variés, comme les écoles d'architecture du Sud-Ouest, les fouilles de Roque-Saint-Christophe ou la numismatique périgourdine.

70 F

Mélanges Géraud Lavergne, Périgieux, 1960, 164 p., illustrations.

Pour rendre hommage à son secrétaire général, plus de vingt auteurs ont traité de thèmes fort divers, depuis les premiers résultats des fouilles préhistoriques jusqu'à l'architecture religieuse médiévale ou l'anticléricalisme.

70 F

Centenaire de la préhistoire en Périgord, Périgieux, 1964, 187 p., illustrations.

Toute l'aventure de la préhistoire en Périgord, depuis l'évocation des "inventeurs" de cette science jusqu'aux plus récents travaux.

80 F

Périgieux, le Périgord, les anciennes industries de l'Aquitaine, Actes du Congrès de la F.H.S.O. (Périgieux, 1978), Périgieux, 1981, 366 p., illustrations.

De l'urbanisme de Périgieux antique au chemin de fer de Montluçon, les thèmes ne manquent pas pour rendre ce volume précieusement documenté de premier plan pour qui cherche des articles de références.

165 F

Mélanges Alberte Sadouillet-Perrin et Marcel Secondat, Périgieux, 1988, 283 p., illustrations.

Publié en l'honneur des doyens de la Société, ce volume de mélanges rassemble plus de trente articles, résultats de travaux portant sur des matières aussi variées que la sculpture préhistorique, la céramologie antique, l'archéologie industrielle ou... la retraite allemande en 1944.

150 F

J. Maubourguet, Sarlat et le Périgord méridional, t. 3 (1453-1547), Périgieux, 1955, 158 p.

Seul disponible dans l'attente d'une réédition des deux premiers tomes, cet ouvrage raconte un siècle d'histoire du Périgord du sud, de la fin de la guerre de Cent Ans aux débuts de la réforme. L'auteur donne de nombreux renseignements sur les familles et leurs possessions territoriales.

40 F

H. Gouhier, Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne, Périgieux, 1963, 44 p.

Maine de Biran se présente dans ces lettres sous un jour peu coutumier : l'homme politique de l'Empire est au fait de toutes les combinaisons et, ami fidèle du baron Maurice, les lui rapporte.

30 F

J. Secret, Les "Souvenirs" du préfet Albert de Calvimont (1804-1858), Périgieux, 1972, 160 p.

Jean Secret a publié et commenté le journal intime d'un legitimiste du Périgord, promu sous-préfet de la Dordogne sous la monarchie de Juillet, puis préfet sous la deuxième République, et qui répondra de son département lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851. Le regard sur son époque d'un haut fonctionnaire qui fut également l'ami de Bugeaud, d'Alexandre Dumas et de beaucoup d'autres personnalités.

60 F